

LA CONSOMMATION DE DROGUES DANS LE MILIEU DE LA PROSTITUTION MASCULINE

Laurindo DA SILVA
et Luizmar EVANGELISTA

**LA CONSOMMATION
DE DROGUES DANS LE MILIEU
DE LA PROSTITUTION
MASCULINE**

**Laurindo DA SILVA
et Luizmar EVANGELISTA**

*Recherche réalisée dans le cadre du dispositif **TREND - Tendances récentes et nouvelles drogues***

*Rapport de Recherche réalisé par **Lindinalva Laurindo da Silva – sociologue***
- ADRESSE

*Avec la collaboration de **Luizmar Evangelista** pour le recueil de données et les notes de terrain.*

SOMMAIRE

Remerciements.....	5
Introduction.....	6
Le contexte de la prostitution masculine.....	6
Prostitution masculine et usage de drogue.....	10
La consommation des drogues dans une perspective sociologique.....	12
Méthodologie.....	14
Modes de recueil des données.....	15
Questionnaire.....	15
Entretien semi-directif.....	16
Population enquêtée et lieu d'enquête.....	17
Sur le recueil des données.....	18
Problèmes rencontrés pour l'ensemble du terrain.....	18
Le travail de terrain à Paris et Marseille.....	20
Les lieux de prostitution de transgenres à Paris.....	20
Bois de Boulogne.....	20
Les Boulevards Extérieurs.....	20
Les lieux de prostitution de garçons à Paris.....	21
Porte Dauphine.....	21
La gare du Nord et gare du l'Est.....	21
Pigalle.....	22
Les lieux de prostitution de transgenres à Marseille.....	22
Des lieux dispersés.....	22
Le quartier des Réformés en allant vers la gare Saint-Charles.....	22
Les lieux de prostitution de garçons.....	23
Le secteur de la place Sébastopol.....	23
Le Parc Borely.....	23
La gare Saint-Charles.....	24
Traitement des données.....	25
Données socio-démographiques des informateurs.....	25
L'âge des garçons et des transgenres.....	25
Pays d'origine.....	26
Etat civil et nombre d'enfant.....	27
Condition de logements.....	28
Niveau d'étude.....	29
Situation socioprofessionnelle.....	29
I - Rapport à la prostitution.....	32
L'entrée dans le métier et l'auto perception par rapport à ce métier.....	32
Les Garçons.....	33
Les transgenres.....	38
L'organisation sur le lieu de la prostitution.....	44
Le rapport entre pairs.....	48
Le rapport au client.....	51
Le rapport au client selon les garçons.....	52
Le rapport au client selon les transgenres.....	55

II - L'usage de substances licites	
et illicites dans le milieu de la prostitution masculine	58
Les substances consommées par les prostitués masculins	59
Consommation occasionnelle ou consommation compulsive : la gestion de la dépendance	66
La notion de dépendance : une approche pluridisciplinaire	66
Le tabac, l'alcool et le cannabis : les drogues auxquelles on s'accroche.....	69
Les médicaments : somnifères, calmants et antidépresseurs	84
Les drogues à l'usage occasionnel	86
Les hallucinogènes et les stimulants	86
Les opiacés	101
La consommation dans le milieu : le regard des membres des associations .	108
III - Situation socio-sanitaire et usage des drogues chez les prostitués masculins	114
Usage de drogues et condition d'habitation	114
Le rapport à la santé	117
Couverture Sociale.....	117
La sérologie pour les hépatites et le VIH	118
L'usage du préservatif	121
Un usage conditionné à la pratique prostitutionnelle plutôt qu'à l'usage de substances illicites	126
La perception des prostitués, usagers de drogues, à l'égard des associations	129
Conclusion	136
Bibliographie Générale.....	141

Remerciements

J'exprime ma gratitude à tous professionnels du sexe qui ont apporté ici leur témoignage.

Je suis profondément reconnaissante à Luizmar Evangelista pour le travail de terrain.

Je remercie Stéphane Levu et Nicolas Bonnet pour le traitement des données statistiques.

Je remercie Suzanne Cagliero pour les discussions, au début de ce travail, ainsi qu'à Laurent Gaissad pour les informations sur les lieux de prostitution masculine à Marseille.

Je remercie les membres des associations pour les informations et l'aide précieuse qu'ils nous ont apporté : Camille Cabral de l'association PASTT, Erwin Abbeloos de l'association AIDES Paris, Éric Kérimel de Kerveno et Christophe Collado de l'association Autre Regard de Marseille et Fabrice Galvez de l'association « Main in France » de Marseille.

Je tiens à remercier également Pierre-Yves Bello, Abdalla Toufik et Valérie Mougnot de l'OFDT pour leur soutien, tout au long de cette recherche.

Je remercie Luc-Henry Choquet et Christine Thiesset de l'ADRESSE pour leur soutien et la gestion économique de la recherche.

Enfin, je remercie Marie Catherine Lévèque pour sa relecture du texte définitif

INTRODUCTION

Ce rapport est le résultat d'une recherche menée dans les milieux de la prostitution masculine parisien et marseillais, de février à décembre 2002. L'objectif était d'identifier les modalités de consommation de produits licites et illicites dans ce milieu, au cours de l'année 2002. Deux catégories d'hommes qui vendent leur prestation sexuelle presque exclusivement à d'autres hommes ont été abordées : les transgenres¹, des hommes qui s'habillent en femme pour répondre à la demande du marché sexuel ou pour le plaisir personnel, et les garçons qui pratiquent la prostitution de façon régulière ou occasionnelle, tout en affichant leur masculinité pour répondre également aux exigences de ce marché².

Le contexte de la prostitution masculine

La prostitution masculine, bien qu'elle soit une activité ancienne, a été peu étudiée du point de vue sociologique en France. Déjà mentionnée au dix-neuvième siècle dans des ouvrages qui portaient sur l'hygiène publique, la morale et l'administration ou encore à travers des études médico-légales sur l'attentat aux mœurs³, ce n'est qu'à partir des années soixante-dix qu'on voit apparaître des publications ciblées sur ce thème précis, souvent effectuées par des chercheurs et des travailleurs sociaux concernés par ces sujets dans leurs pratiques professionnelles⁴. Avec l'apparition du sida, les autorités sanitaires ainsi que les organismes de recherche commencent à s'intéresser à cette population, afin de mieux connaître ses pratiques sexuelles et les risques d'infection par le VIH qu'elle pourrait

¹ - Le terme « transgenre » désigne une personne dont l'identité de genre ne correspond pas à son sexe de naissance. Dans cet article ce terme désigne les personnes du sexe masculin qui s'habillent en femme pour pratiquer la prostitution, soient opérées ou non, hormonées ou non. Ce terme est revendiqué aujourd'hui par les représentants du PASTT (Prévention action santé travestis transsexuels) visant à bannir le terme « travesti » qu'ils considèrent trop chargé de connotation discriminatoire.

² - Il existe encore une autre catégorie de garçons qui pratiquent la prostitution également ou exclusivement avec des femmes. Cette catégorie n'est pas abordée dans le cadre de cette recherche.

³ - Cf. Hennig, J.L., 1978, *Les garçons de passe, enquête sur la prostitution masculine* », Hallier, Paris.

⁴ - Voir principalement : Sherer, R. et Horecquengheim, G., 1977, « Sur la prostitution de jeunes garçons » in : *Recherche*, N° 26, pp. 51-76, et Hennig, J.L., 1978, op. cit. Dans une optique journalistique voir Weis, J., 1985, *Arraché au trottoir, Le drame de la prostitution masculine* », éd. Garancière, Paris, et Fescher, J., 1986, « *Garçon pour le trottoir* », éd. La Découverte, Paris.

encourir. Mais force est de constater que, dans le cadre de la prévention, la prostitution masculine reste fortement associée à la prostitution de transgenres et qu'on connaît très peu de chose sur la réalité de ces garçons. En fait, ces deux catégories se trouvent dans des pôles distincts de la pratique prostitutionnelle, par rapport à la masculinité et la féminité d'une part, et, par rapport à la clientèle d'autre part. Toute tentative de penser la prostitution masculine comme une réalité plus ou moins homogène risquerait d'occulter les différences profondes de ces deux modalités de prostitution.

Dans leur livre, Welzer-Lang et ses collaborateurs, conçoivent la prostitution comme un brouillage des catégories identitaires suggérant un « continuum entre tapins, travestis qui utilisent des hormones et transsexuels »⁵. Nos données montrent une réalité différente. Il est vrai que certains transgenres ont commencé à se prostituer en garçons et, par la suite, se sont travestis en femme pour continuer dans le métier. Ces transgenres en général ne cherchent pas à transformer leur corps grâce à la prise d'hormones ou à la réalisation de prothèse. En général d'origine maghrébine, ceux-ci « reviennent » à leur corps masculin lorsqu'ils ne travaillent pas. Il y a un composant culturel dans cette décision de ne pas transformer leur corps et ils peuvent arrêter de travailler, se marier, avoir des enfants et mener une vie tout à fait hétérosexuelle⁶. Cependant, la majorité des transgenres que nous avons rencontrés ont commencé à se prostituer en femme. Souvent, très tôt dans leur vie, ils se sont aperçus de leur attirance pour les hommes et ont ressenti le désir de se transformer en femme.

Quant aux garçons, certains reconnaissent leur homosexualité et voient dans la pratique prostitutionnelle un moyen d'en faire l'expérience, mais beaucoup d'entre eux refusent tout lien entre leur pratique et une possible homosexualité. Selon ces derniers, ils se prostituent pour une question d'argent et insistent souvent sur le fait qu'ils sortent avec des filles. En tout cas, tout au contraire des transgenres, qui doivent afficher leur féminité pour s'affirmer sur le marché du sexe et peuvent travailler au-delà de 50 ans, les garçons doivent afficher une apparence masculine et jeune pour réussir dans ce même marché. Rarement ils peuvent continuer dans le métier au-delà de 30 ans⁷.

⁵ - Cf. Welzer-Lang, D., Barbosa, O., Mathieu, L., 1994, *Prostitution : les uns, les unes et les autres*, Paris, Métailié, Dans une optique sociologique et qualitative le travail de Welzer-Lang analyse les changements des identités sexuelles et les interactions socio – sexuelles dans le contexte du travail sexuel. Le transgender est au centre de ces changements.

⁶ - Voir sur cette question Gaissad, L., 2000, « La lutte des places : Ethique du trottoir, travail sexuel et clandestinités recomposées », Communication au colloque international : La rue et ses figures : un bilan pour l'année 2000, Diasporas, Université de Toulouse le Mirail, Toulouse, novembre, 2000, et « En marge du comptoir. Notes de recherche sur la prostitution maghrébine masculine à Marseille », 2002, in : Vassort et al., *État de la recherche et d'évaluation 2001*, Autres Regard, Marseille.

⁷ - Pour une discussion anthropologique et sociologique plus globale sur les configurations de la prostitution de garçons dans différents pays voir Aggleton, P. (editor), 1999, *Men Who Sell Sex - International Perspectives on Male Sex Work and HIV/AIDS*. Taylor & Francis, London. Voir également : Perlongher, N., 1987. *O Negócio do Miché*. Ed. Brasiliense, Sao Paulo.

S'il est difficile de tirer des catégories figées lorsqu'il s'agit de pratiques prostitutionnelles, comme le reconnaît L. Mathieu⁸, on peut, toutefois, constater les énormes différences concernant la prostitution de garçons et celle de transgenres. Ces deux catégories se distinguent dans la pratique prostitutionnelle par rapport à la masculinité et la féminité, et par rapport à la clientèle et les lieux de prostitution. La plupart des clients de transgenres sont attirés par les caractéristiques féminines de ces derniers, comme le montre N. C. M. Lopes⁹, alors que la clientèle des garçons, pour la plupart, est constituée d'homosexuels, notamment les gays. Une autre différence encore identifiée concerne les modes de règlement de l'échange : la prostitution de transgenre suit des modalités plus définies du règlement : prestations sexuelles contre de l'argent, tandis que, chez les garçons, il est possible d'observer d'autres formes de règlement que l'argent, tels les invitations dans des boîtes et restaurants, voyages, une nuit dans un hôtel ou parfois habiter pendant un certain temps chez un client qui devient un ami, parfois un amant qui leur paye le loyer et leur donne de l'argent régulièrement. Nous avons montré, dans un article sur ce sujet, comment les attitudes et les pratiques face à la prostitution rendaient difficile la fixation d'une frontière de la prostitution des garçons, maintenant ainsi un flou sur une possible identité sexuelle et professionnelle¹⁰.

Pour rendre compte de la complexité du monde de la prostitution, il nous convient tout à fait, de définir, à la suite de L. Mathieu, le monde de la prostitution comme un espace social constitué par des personnes partageant le même statut de déviant et ayant des logiques spécifiques qui orientent leurs conduites¹¹; ainsi il nous est permis de l'appréhender comme un espace de relative interdépendance et d'auto-référence des différents prestataires de services sexuels¹². On peut y trouver ceux qui se définissent comme transgenres opérés ou non, mais aussi ceux qui se définissent comme « gigolo », « garçon de passe », « tapin » ou « un garçon qui a besoin d'argent ». On n'est plus dans un cadre d'analyse fondé sur une logique identitaire mais sur une notion d'espace social où les logiques et le statut des déviants sont partagés par les uns et les autres¹³.

⁸ - Mathieu, L., 2001, *Mobilisation de Prostituées*, Belin, Paris.

⁹ Lopes, N.C.M., 1995, « Le travesti, miroir de la femme idéale » in : *Le Journal du Sida*, 1995, N° 79, p. 28-30.

¹⁰ - Laurindo da Silva, L., 1999, « Travestis and Gigolos : Male Prostitution and HIV Prevention », in : Aggleton, P. (editor), 1999. op. cit.

¹¹ - Mathieu, L., 2001. op. cit. Et 2000, *Prostitution et sida*, Paris, l'Harmattan,. Pour développer cette perspective, l'auteur se sert à la fois des concepts de la sociologie de la déviance et de la sociologie de l'action collective.

¹² idem

¹³ On reviendra sur les auto-définitions livrées par les prostitués dans la partie consacrée au rapport à la prostitution.

La difficulté des garçons à se reconnaître comme prostitué implique la non revendication d'une quelconque appartenance ou identité¹⁴. Si la prostitution de transgenres s'affirme de plus en plus comme une pratique importante, attirant l'attention des autorités sanitaires et des chercheurs, la prostitution de garçons suit un contour flou, une sorte de pratique marginale qui intéresse bien peu de monde en dehors de la clientèle concernée.

L'engagement des transgenres dans l'action préventive de lutte contre l'infection par le VIH donne lieu à la création du PASTT en 1994 (Prévention santé, pour les travestis et les transsexuels)¹⁵. Cette association mise en place par des transgenres en partenariat avec l'État apparaît comme une possibilité de les faire sortir d'un cadre de marginalité pour les situer en tant que personnes responsables à l'égard de soi-même et d'autrui¹⁶. En ce sens le sida apparaît comme une possibilité pour les transgenres de se reconnaître et de se faire reconnaître en tant que citoyens à part entière et en tant que groupe¹⁷.

Pour les garçons cette possibilité est plus compliquée et on ne dispose pas d'une organisation aussi forte et visible que le PASTT.

¹⁴ -De fait, selon L. Boltanski, dans la problématique de l'identité, une façon d'assurer la permanence de la personne sur le plan social est de s'identifier à des groupes ou à des collectivités associées à une forme spécifique de généralité. Boltanski, L., 1990, *L'Amour et la justice comme compétence*, Trois essais de la sociologie de l'action, Métailié, Paris.

¹⁵ - Le PASTT a été créé en 1994 par le Dr. Camille Cabral avec la participation de Sonia Casteletti et Safi Bouiche. Tous les trois transgenres. La démarche de Camille Cabral de présenter le projet de création du PASTT fait suite à la réalisation de la recherche sur la prostitution masculine de 1992 (op. cit). Camille Cabral médecin pratiquant la prévention auprès de transgenres dans un hôpital de Paris et Sibel Bilal responsable de la recherche-action ont conçu l'idée d'une organisation pour développer des actions de santé auprès de transsexuels et travestis. En 1992 Camille Cabral dépose le projet auprès de l'AFLS. Le Programme PASTT est mis en place avec comme partenaires, la DDASS et la DGS.

¹⁶ - Cf. Laurindo da Silva, L., 1995, « Etre un homme et une femme : ou la permanence de la personne dans l'exemple du travesti ». *Journal du Sida*, 1995, 79, pp. 30-33.

¹⁷ - Dans son ouvrage sur l'histoire des mouvements des prostituées en France, L. Mathieu, 2000, op. cit. montre que dans ce mouvement on note beaucoup de réticences à l'égard des prostitués hommes et que lors des Assises nationales de la prostitution, en 1975, les travestis ont été exclus. Ce qui met en évidence la difficulté pour les prostitués masculins de s'organiser en tant que groupe avant l'apparition du sida..

Prostitution masculine et usage de drogue

Les recherches sur l'usage de drogues dans le milieu de la prostitution masculine sont peu nombreuses. Le travail de thèse de A. Serre¹⁸, qui s'inscrit dans une perspective épidémiologiste et se base sur trois enquêtes réalisées auprès des personnes prostituées, à des périodes différentes, demeure une des rares recherches abordant la consommation de drogues chez les personnes prostituées. Toutefois, ce travail se focalise principalement sur la prostitution de femmes et de transgenres et passe sous silence la réalité spécifique aux garçons.

A. Serre signale que les données de l'enquête de 1993 sont certainement sous-évaluées. Son résultat montre que parmi 61 transgenres qui avaient répondu au questionnaire, 11 % avaient déclaré une consommation régulière d'héroïne ou de cocaïne, 10 % reconnaissent l'absorption d'amphétamine, un quart affirme fumer du haschich, 50 % buvaient au moins 4 verres d'alcool par semaine, et 6 % prenaient des tranquillisants après le travail de prostitution.

L'étude réalisée en 1995 parmi 355 personnes prostituées¹⁹ indique que 37 % pouvaient être considérées comme dépendantes d'au moins un produit, toutes drogues confondues, alcool y compris. Dans cette enquête, 16 % des personnes enquêtées ont déclaré faire usage d'héroïne. Lorsque les données sont collectées dans des lieux d'intervention fréquentés principalement par des prostituées toxicomanes ce taux monte à 47 %, ce qui nous semble tout à fait logique. L'autre enquête utilisée par A. Serre a été réalisée en 1996 auprès de 144 personnes prostituées, notamment de transgenres²⁰. Cet échantillon étant semblable à celui de 1993, l'auteur signale qu'en 1996 les personnes interrogées étaient plus marginalisées et plus jeunes que celles rencontrées en 1993 et qu'elles consommaient davantage de produits²¹. D'après A. Serre, parmi les personnes interrogées, les transgenres sont ceux qui

¹⁸ - Serre, A., 1998, « Prévention de l'infection par le VIH auprès des personnes prostituées en France : faisabilité, mise en place et évaluation d'actions de proximité ». Thèse de doctorat en épidémiologie et intervention en santé publique/sciences biologiques et médicales, Université Victor Ségalen Bordeaux II, 416 p. Université de Bordeaux 2.

¹⁹ - L'enquête a eu lieu au mois de mai 1995 dans le cadre de l'action de prévention et de la mise en place par le collectif Respect. Elle a été réalisée par 7 équipes d'action de prévention du VIH en milieu prostitutionnel en France. Parmi les 355 personnes interrogées, 39 % sont des femmes, 54 % transgenres et 7 % garçons. Serre, A., 1998, op. cit.

²⁰ - Cette enquête s'inscrit dans le cadre d'une étude de faisabilité d'action de prévention et de la mise en place d'une campagne de vaccination et de test pour l'examen de VIH et hépatite B. L'enquête s'est déroulée entre septembre 1996 et février 1997 au Bois de Boulogne, Boulevard Extérieur et Cour de Vincennes. Parmi les 144 personnes contactées 77 % sont transgenres, 22 % sont des femmes et 2 % sont des garçons.

²¹ - En 1996, parmi les 58/124 ayant répondu à la question, 47 % reconnaissent avoir consommé plusieurs produits, 16 % avaient une consommation excessive d'alcool, 10 % consommaient de l'héroïne ou de la cocaïne, 9 % consommaient du haschich ou poppers et 2 % prenaient des amphétamines ou de l'ecstasy et 7 % ont déclaré prendre ou avoir pris des drogues par voie intraveineuse.

consomment davantage de produits, notamment les drogues comme l'héroïne et la cocaïne. Ces trois enquêtes montrent que l'usage de drogues est corrélé à une situation d'extrême précarité sociale (logement précaire, absence de couverture sociale) et que la consommation de produits par voie intraveineuse n'apparaît pas de manière saillante parmi la population interrogée.

Par ailleurs, d'autres enquêtes épidémiologiques réalisées auprès de personnes usagères de drogues montrent que, parmi elles, certaines pratiquent la prostitution dans le but de pouvoir se procurer de la drogue. Ainsi, le rapport de synthèse de l'IREP²² révèle les données d'une enquête réalisée dans 4 régions de France auprès de 421 personnes usagères de drogues (73 % d'hommes et 27 % de femmes). Parmi elles, 14 % pratiquaient la prostitution de manière régulière ou occasionnelle dont 41 % des femmes et 2 % des hommes.

La recherche sur la prostitution masculine et prévention du VIH réalisée en 1992 à Paris²³, montre que les prostitués faisant référence à l'usage d'héroïne étaient en fin de « carrière »²⁴ de prostitué. Usés par la drogue ils ne trouvaient plus de bon client. D'autres se sont lancés dans la prostitution pour se procurer cette même drogue. Cette recherche a montré que si l'usage du cannabis était courant, celui de l'héroïne était relaté par une minorité de prostitués enquêtés (4 garçons parmi les 43 et aucun transgenre parmi les 13 interrogés).

Encore que l'usage de drogues par voie intraveineuse soit peu reconnu parmi les personnes pratiquant la prostitution, les données épidémiologiques sur la prévalence de l'infection par le VIH dans le milieu prostitutionnel s'accordent pour dire que cette prévalence est davantage liée à l'usage des drogues par voie intraveineuse qu'aux pratiques sexuelles. Une étude menée dans différentes villes d'Europe²⁵ indique que le taux de séroprévalence du VIH chez les femmes prostituées non-usagères de drogues est de 1,5 % sur un total de 756 femmes contre 31,8 % chez les prostituées usagères de drogues. L'usage de drogue par voie intraveineuse serait le principal motif de risque de l'infection par le VIH chez les femmes prostituées. Ces données corroborent celles issues des enquêtes françaises sur la séroprévalence réalisée au début de l'année 1990 auprès de 141 femmes se prostituant à

²² - IREP, 1996. « Etude multicentrique sur les attitudes et les comportements des toxicomanes face au risque de contamination par le VIH et les virus de l'hépatite ». Rapport de recherche. L'enquête a été réalisée entre juin 1995 et février 1996 dans cinq régions de la France : Paris, Banlieue parisienne, Lille, Marseille et Metz. Voir encore sur ce sujet : Ingold, R. et Toussirt, M., 1993. « Le travail sexuel, la consommation des drogues et le VIH », IREP, et Ingold, R. et al., 1994. « Les travailleurs sexuels et la consommation de crack », IREP.

²³ - Laurindo da Silva, L., Bilal, S., 1992. « Recherche – action : prostitution masculine et prévention du VIH à Paris », Agence Française de Recherche sur le Sida – ANRS et Agence Française de lutte contre le sida – AFLS

²⁴ - Cf. Becker, H.S., 1985. *Outsiders*, Métailié, Paris.

²⁵ - Cf. European Working Group on HIV Infection in Female Prostitutes, 1993, « HIV Infection European Female Sex Works : Epidemiological Link with Use of Petroleum – Based Lubricants ». *AIDS*, 7, 3, pp. 401-408.

Paris²⁶. Dans cette étude, le taux d'infection par le VIH est de 33,3 % sur 48 femmes prostituées usagers de drogues contre 2,1 % parmi les 92 non-usagers. Quant à la population masculine pratiquant la prostitution on ne dispose pas de données statistiquement significatives sur la prévalence du VIH²⁷.

Il faut considérer que ces recherches datent du début des années quatre-vingt-dix et que le monde de la prostitution masculine et féminine a considérablement changé ces dernières années avec l'arrivée d'hommes et de femmes venant de différents pays des cinq continents, notamment de l'Europe de l'Est et de l'Afrique subsaharienne. Par ailleurs, la consommation de substances licites et illicites a également considérablement évolué ces dernières années. Le rapport OFDT 2000 montre que la consommation de l'héroïne a significativement baissé laissant la place à la consommation de cocaïne, ecstasy et des autres substances nouvelles²⁸.

Dans ce contexte il est important de comprendre comment se caractérise la consommation de telles substances dans le milieu de la prostitution exercée par les garçons et les transgenres et essayer d'appréhender quelles sont les logiques sur lesquelles reposent la consommation d'un produit donné et en quoi ces logiques peuvent ou non être reliées à la pratique prostitutionnelle.

La consommation des drogues dans une perspective sociologique

Avec la prise en compte du sida, les organismes de santé publique ont abordé l'usage de produits licites et illicites, en termes de réduction de risque. Cette perspective reconnaît que les personnes usagères de drogues continuent de le faire malgré les risques que cet acte représente. Le rôle des instances compétentes est alors de mettre en place des dispositifs visant à fournir les informations et le matériel nécessaire afin d'éviter les risques de contamination par les virus du VIH, aussi des hépatites ou encore les risques d'overdose. Les discours préventifs et officiels poussent à reconnaître la différence entre l'usage récréatif et l'usage abusif, mais aussi entre les diverses substances, essayant d'établir des degrés de risque

²⁶- Cf. De Vicenzi, I., Braggiotti, L., El-Amri, M., et alli, 1992, « Infection par le VIH dans une population de prostituées à Paris ». Bulletin épidémiologique hebdomadaire, 47, pp. 223-244

²⁷L'enquête réalisée en 1993 auprès de travestis et transsexuels à Paris souligne, néanmoins, que l'usage de drogues n'était pas le mode principal d'infection par le VHB car si parmi les personnes séropositives pour l'Hépatite B (5/9) étaient usagers de drogues, 42 % ne l'étaient pas, ce qui suggère que 90 % des infections par le VIB seraient liées à des contaminations par voie sexuelle. Cf. Serre, A., 1998, op. cit, p. 106.

²⁸ - Observatoires Français de Drogues et de Toxicomanies – OFDT, 2002, « Drogues et dépendances, indicateurs et tendances ». Voir également, Bello, P.Y., Toufik, A., Gandilhon, M., 2001, « Tendances récentes », Rapport TREND – Tendances Récentes et Nouvelles Drogues.

selon chaque produit référencé²⁹. Comme l'affirme H. Bergeron, la politique de réduction de risque en France permet le passage d'une politique sanitaire dont la cible était le toxicomane à celle qui s'adresse aux usagers de drogues³⁰. De fait, il faut reconnaître avec l'auteur, que l'approche en termes de réduction des risques permet d'ouvrir le débat sociologique sur la situation et le contexte sociaux de cet usage. Pourtant, malgré ces évolutions importantes dans le débat médical, sur les questions autour de la drogue et la réelle implication des médecins travaillant dans la prise en charge des personnes usagers, on s'aperçoit que ce discours se centre principalement sur la notion de dépendance et de risque, et ne prend pas toujours en compte les aspects socioculturels qui définissent les règles et les rites d'usage de la drogue³¹.

D'un point de vue anthropologique, A. Ehrenberg conçoit l'usage des drogues comme un ensemble de pratiques d'altération des états de conscience. Selon cet auteur, il faut comprendre le phénomène d'usage des drogues, dans les formes du lien social d'une société qui de plus en plus pousse chacun à construire sa propre liberté, à conquérir son identité, à dessiner son propre chemin³². D'après Ehrenberg, l'usage des drogues y compris les plus addictives, ne peut pas être analysé seulement en termes d'anomie, de pathologie sociale ou d'exclusion. Il participe aussi à des modèles normaux d'actions individuelles et incarne un désir d'insertion et de réussite sociale³³.

L'approche d'Ehrenberg nous amène à comprendre la place des substances psychoactives dans la société moderne, laquelle cultive la réussite individuelle et l'exigence de cette performance pour exister socialement. Toutefois, il faut s'interroger sur les différentes modalités de consommation et le contexte environnemental dans lesquels se développe l'acte de consommation³⁴. Dans cette perspective, Becker adoptant l'optique de la sociologie de la déviance, s'intéresse à comprendre comment les motivations de la consommation de cette substance se développent au cours des expériences que la personne réalise avec l'activité de consommation, tenue comme déviante. Selon Becker, pour que la personne puisse se sentir motivée pour consommer elle doit apprendre à identifier et à apprécier les effets des substances concernées ; cet apprentissage se faisant par des contacts avec d'autres personnes usagères³⁵. Pour sa part, Zinberg a étudié les formes de contrôle

²⁹ - Idem.

³⁰ - Bergeron, H., 2001, « Définition des drogues et gestion des toxicomanies » in : Becker, H. S., 2001, *Qu'est-ce qu'une drogue ?*, Atlantica, Anglet, pp. 161-180.

³¹ - À propos de cette centralisation sur la notion de risque et dépendance voir : Le Garrec, S., 2001, « Les pratiques alcool-toxico-tabagiques chez les jeunes », in : Becker, H.S., 2001, op. cit, pp. 109-138.

³² - Ehrenberg, A., 1999, *Le culte de la performance*, Hachette Littératures, Paris, p. 277.

³³ - Ehrenberg, A., 1994, « Les drogues, un multiplicateur d'individualité » in : Futuribles, 185, pp. 73-76.

³⁴ - Voir principalement : Becker, H.S., 1985, op. cit. et Zinberg, N., 1984, *Drug, Set and Setting : the Basis for Controlled Intoxicant Use*, Yale University Press, N. Haven.

³⁵ - Becker dans son travail pionnier s'est attaché à expliquer comment une personne devient un usager régulier de cannabis au lieu de penser en « motivations de déviations » antérieures à l'acte de consommation. Becker

social permettant le maintien d'une consommation contrôlée des substances illicites. Cet auteur considère que c'est essentiellement le contexte socioculturel (environnement social, circonstances) plus que les propriétés des substances ou les traits de personnalité des usagers, qui conduit à l'utilisation de substances illicites dans un modèle donné, au travers du développement des sanctions sociales (les valeurs et règles sociales) et des rituels sociaux (style de vie, comportement). Ces deux éléments (sanctions sociales et rituels sociaux) favorisent les contrôles sociaux informels lesquels sont souvent assurés par des groupes de pairs³⁶.

Méthodologie

Pour mieux connaître les modes d'usage des drogues dans le milieu de la prostitution masculine, nous avons choisi comme entrée, pour la réalisation de la recherche, tout naturellement le milieu de prostitution de garçons et de transgenres. Nous avons évité ainsi de chercher les prostitués dans des structures d'aide aux usagers de drogues, ce qui nous apparaissait induire un biais important quant à l'étude de la réalité de la consommation des drogues chez les prostitués masculins.

Dès le départ, il a été convenu avec la direction du projet TREND qu'il fallait travailler dans les villes de France possédant un site TREND, dont le coordinateur pouvait servir de soutien au déroulement de l'étude.

Tout en gardant cette consigne donnée par la direction TREND, une fois définis les objectifs, notre première démarche a été de contacter les différentes associations qui travaillent auprès des personnes qui se prostituent, femmes, garçons et transgenres, dans les différentes villes de France. L'objectif de ce contact a été de connaître leurs activités auprès de personnes prostituées, le nombre de personnes bénéficiant des prestations de chaque association, de connaître l'impression des salariés et bénévoles sur une sorte d'état des lieux quant à la consommation de drogues, dans ce milieu de la prostitution masculine.

décrit une série de stades par lesquels la personne doit passer avant de devenir fumeur de marijuana. Ce processus par l'apprentissage constitue ce que Becker appelle un concept de carrière du fumeur de marijuana. À la fin de ce processus, la personne est apte à consommer le produit avec plaisir. Cf. op. cit. Voir également : « Les drogues : que sont-elles ? » in : *Qu'est-ce-qu'une drogue ?*. op. cit.

³⁶- Selon Zinberg, les sanctions indiquant comment un produit peut être utilisé peuvent être informelles et partagées par un groupe ou établies par des lois et des réglementations. Les rituels sociaux correspondent aux modèles de comportement qui prescrivent l'usage d'une substance donnée. Cf. op. cit.

Nous avons pu constater une variation importante des modes de prise en charge de prostitué(e)s de la part des associations autant qu'une diversité d'idéologies guidant leurs actions. Beaucoup d'associations ont pour but de favoriser des actions de prévention et conseils en santé, tout autant qu'un soutien pour une prise en charge sociale : aide au logement, assistance médicale, régularisation des papiers, etc., en adoptant une posture éthique de respect du choix de la personne de pratiquer la prostitution. D'autres, d'orientation catholique, mais aussi laïque, ont pour but principal d'aider les personnes à quitter la prostitution et à s'insérer dans la vie active par d'autres voies professionnelles.

Modes de recueil des données

Pour rendre compte des objectifs de la recherche, deux modes de recueil de données ont été employés³⁷ : une approche quantitative à travers la passation d'un questionnaire et une approche qualitative comprenant la réalisation des entretiens.

Questionnaire

Le questionnaire comprenant des questions fermées était composé de 4 parties : 1) Sociodémographique (caractéristiques sociales, familiales et économiques) ; 2) Rapport à la prostitution (histoire de l'entrée et maintien dans le milieu) ; 3) Rapport à la drogue : (histoire personnelle et liée au milieu de la prostitution masculine) ; 4) Rapport aux services médicaux et aux systèmes de couverture sociale et médicale. L'utilisation d'un tel questionnaire nous permet d'obtenir des données quantitatives sur l'usage des drogues dans le milieu de la prostitution, à partir d'un cadre identique de questions posées à tous les répondants, rendant possible leur comparaison. Néanmoins, cette forme de questionnaire montre ses limites. Cet outil ne permet pas à l'enquêteur de s'adapter à la forme de pensée de la personne interrogée, ce qui rend donc problématique le développement d'un processus réflexif sur le thème étudié.

³⁷ - L'approche par groupe focal, prévu au départ comme mode de recueil des données, s'est avérée difficilement réalisable avec cette population. Soit les prostitués n'acceptaient pas de venir au rendez-vous, soit ils proposaient de nous appeler pour le confirmer et ne le faisaient pas. Face aux difficultés pour rassembler 6 garçons et 6 travestis nous avons décidé d'organiser les groupes avec la collaboration de l'Association PASTT, de l'association AIDES à Paris et de l'association Autre Regard à Marseille. Malgré l'engagement de ces associations ce rassemblement s'est avéré difficile. Nous avons commencé à penser que cette population agit souvent dans l'immédiateté de ses besoins et de sa disponibilité et qu'il serait de ce fait difficilement possible de réunir le nombre de garçons et transgenres souhaité, en une seule fois. Au vu de ces difficultés il a paru pertinent de renoncer à la technique par groupe focal. Développer cette technique impliquait de plus une augmentation du coût et du temps de la recherche. Avec l'accord des responsables du projet TREND nous avons laissé tomber la technique par groupe focal et nous avons réalisé 10 entretiens de plus de ce qui était prévu, soit un total de 30 entretiens pour l'ensemble de l'étude.

Entretien semi-directif

Afin d'approfondir les données issues de l'enquête quantitative et de mieux explorer l'univers symbolique et pratique de la consommation de drogues dans le milieu de la prostitution masculine, nous avons adopté une démarche qualitative, à travers la réalisation d'entretiens auprès des prostitués qui ont indiqué une consommation de substances licites ou illicites.

Bien que les entretiens aient ciblé principalement les prostitués ayant indiqué, lors de la passation du questionnaire, l'usage de drogues, ils portaient plus largement sur la biographie de la personne, son entrée et son maintien dans la prostitution (rapport avec le client, avec les autres prostitués, définition de territoire) et le rapport avec les drogues : quel type de drogues, quel usage dans le milieu de la prostitution, quelle connaissance des personnes qui se droguent ou qui « dealent », quel usage personnel des drogues dans le passé et actuellement, quelles modalités de consommation individuelle ou dans le milieu (fumer, sniffer, injecter, avaler, etc.), l'usage de médicaments avec ou sans prescription médicale, la représentation sur les drogues (plaisir, danger, moyen de vivre, de supporter la prostitution, etc.), la perception des risques liés à la drogue, perception de ce que signifie partager les objets pour les drogues injectables, le rapport avec les services médicaux, couverture médicale ou non.

La confrontation permanente entre données quantitatives et qualitatives et le recours à la littérature sur le thème étudié nous a permis de minimiser le biais introduit par l'extension des données qualitatives (recueillies auprès des usagers de drogues) à l'ensemble des prostitués. Pour sa part, la passation du questionnaire auprès d'un nombre plus important de prostitués nous a permis de mesurer la fréquence de certaines données mises en évidence par les entretiens.

Pour procéder au recueil des données auprès de garçons et transgenres, nous avons compté avec la collaboration d'un enquêteur ayant l'expérience de l'étude de la prostitution masculine. Les premiers entretiens réalisés ont été conduits conjointement par le chercheur responsable de l'enquête et l'enquêteur, afin d'assurer une certaine uniformité de la procédure. L'enquête à Paris a été en grande partie assurée par l'enquêteur et à Marseille elle a été assurée par le chercheur responsable de l'enquête et l'enquêteur.

Les prostitués participant à l'enquête ont été récompensés avec une rémunération de 10 euros par questionnaire et 30 euros par entretien réalisé. Suivant cette procédure, au total 252 questionnaires ont été remplis et 30 entretiens ont été réalisés.

Population enquêtée et lieu d'enquête

La recherche aborde, essentiellement, la prostitution de rue. Le nombre de 250 questionnaires pour l'ensemble des prostitués garçons et travestis a été établi en concert avec les responsables du projet TREND. Garçons et transgenres ont été spontanément et indistinctement abordés sur leur lieu et pendant leur horaire de travail. Sur l'ensemble des personnes approchées, 252 ont répondu au questionnaire, soit une moyenne de 60 % des personnes. Les 40 % de non réponse sont constitués de 17 % des garçons et 40 % des transgenres. Parmi ces derniers se trouvent principalement les transgenres originaires d'Europe de l'Est.

La plupart des transgenres ont répondu aux questionnaires sur les lieux de travail. Les entretiens étaient réalisés à la fin de leur travail sur ces lieux. À Paris, en plus d'aborder la prostitution de rue, nous avons également réalisé trois interviews avec des transgenres participant à une cellule d'usagers de drogues du PASTT. Ces personnes étaient sous produits de substitution et se prostituaient très peu. À Marseille nous avons aussi interviewé deux transgenres dans leur studio.

Les garçons également répondaient aux questionnaires sur place et nous donnaient rendez-vous pour les entretiens. À Paris, la plupart des entretiens ont été réalisés dans des bars à côté de la gare du Nord ou dans les allées Dauphine, à la fin du travail. À Marseille, ils ont été réalisés également sur les lieux de prostitution, sauf un qui été réalisé dans le studio du garçon.

Nous avons également interviewé Camille Cabral de l'association PASTT, Erwin Abbeloos de l'association AIDES Paris, Éric Kérimel de Kerveno, et Christophe Collado de l'association Autre Regard de Marseille et Fabrice Galvez de l'association « Main in France » de Marseille.

Les 252 prostitués ayant répondu au questionnaire ont été ainsi repartis : 128 garçons dont 121 à Paris (83 au secteur Porte Dauphine et 38 à la gare du Nord et gare de l'Est) et 7 à Marseille (4 au secteur de la Gare St. Charles, 2 au Parc Borély et 1 par petites annonces.

- 124 transgenres dont 98 à Paris (63 au Bois de Boulogne, 32 sur les Boulevards Extérieurs et 3 au travers l'Association PASTT) et 26 à Marseille (24 dans les secteurs du Quartier des Réformés et de la gare St. Charles et 2 par petites annonces).

Tableaux I - Population enquêtée par ville et par catégorie

Catégorie	Population par Ville		
	Marseille	Paris	TOTAL =N
Garçon	5%	95%	128
Transgenre	20,5%	79,5%	124
TOTAL %	13%	87%	252

Parmi ceux qui ont répondu aux questionnaires, 30 ont accordé des entretiens approfondis : 15 garçons (3 à Marseille et 12 à Paris) et 15 transgenres (9 à Paris et 6 à Marseille). Les personnes ayant accordé des entretiens ont été choisies en raison de leur consommation de produits licites ou illicites. Seuls 1 garçon et 1 transgenre participant à l'entretien n'utilisaient aucune substance, mais ils avaient un regard particulier sur la consommation dans le milieu et sur l'ancrage dans la prostitution.

Sur le recueil des données

Problèmes rencontrés pour l'ensemble du terrain

Désistement du terrain à Lille

Au départ, la ville de Lille avait été sélectionnée comme une ville d'observation TREND où devait se dérouler la recherche. Cependant, d'après les premières informations obtenues auprès des associations locales, il n'existerait qu'une vingtaine de transgenres pratiquant la prostitution, connus de ces associations. La prostitution de garçons, si elle existe, n'est pas visible. Peut-être peut on les repérer dans les boîtes et bars gays, mais les associations ne les repèrent pas forcément. Nous avons discuté avec les responsables du projet TREND sur la pertinence de mener une étude sur la consommation des drogues dans le milieu de la prostitution masculine dans une ville où, selon les acteurs du terrain, cette population n'est pas nombreuse. La prostitution des femmes semble importante dans cette ville, mais cela n'est pas le cas pour la prostitution masculine. Le terrain à Lille serait intéressant si on faisait une étude sur la prostitution masculine : il y avait un langage à décoder. Cela prend du temps et n'était pas notre objectif. Si on doit étudier la consommation de la drogue dans le milieu de

la prostitution masculine, il faut aller où elle existe de manière significative dans des endroits précis et pouvant être facilement repérée. Il était raisonnable d'abandonner Lille et de se concentrer sur Marseille et Paris.

Difficulté d'accomplir le quota de questionnaires prévu à Marseille

À Marseille nous avons pris rendez-vous avec les responsables des associations locales, travaillant auprès des prostitués, afin de les interviewer. À ce moment, différents acteurs du terrain avaient prévenu qu'il n'y avait pas de prostitution de garçons à Marseille telle qu'on le voit à Paris. Les responsables de l'association Autre Regard, nous ont informé que l'association était en contact avec les transgenres, mais ils connaissaient très peu de garçons prostitués. D'après eux, ce type de prostitution se développe de manière très discrète sur les lieux de dragues gays. Quelques-uns de ces endroits ont été indiqués, particulièrement le parc Borely et la place Sébastopol et certains cinémas et boîtes gays.

Nous avons également contacté le responsable de l'association gay « Man in France » qui nous a répété que ce type de prostitution est très difficile à saisir « parce que Marseille c'est une ville assez homophobe ». Il nous a confirmé les lieux de dragues gay déjà mentionnés, comme des endroits possibles de rencontre de garçons. Nous avons visité ces lieux et nous avons repéré très peu de garçons prostitués.

Nous avons noté, à la gare Saint-Charles, une forte circulation de garçons, pendant les après-midi. Notre enquêteur avait été harcelé par un monsieur âgé et cela était un indice qu'il y avait peut-être de la prostitution. Nous avons passé des après-midi entiers dans la gare Saint-Charles. Pour réaliser 1 entretien et 2 questionnaires, nous avons abordé un nombre important de garçons et nous nous sommes trompés la plupart du temps. Les garçons devenaient parfois agressifs : « On le prenait pour qui ? ». Un garçon a accepté d'accorder un entretien et, à la fin de l'enregistrement, il a volé le magnétophone et a disparu en courant.

Durant les jours où nous avons travaillé à Marseille³⁸ nous avons observé chacun des lieux indiqués et nous avons constaté qu'il n'existe pas, aujourd'hui, un lieu précis et visible de prostitution des garçons à Marseille.

Du côté des transgenres, la plupart de ceux qui étaient dans la rue ont répondu au questionnaire. Afin de bien nous assurer que nous avons fait le tour des transgenres, nous avons contacté également ceux qui travaillent par annonces. Nous sommes partis lorsque nous avons senti que le terrain était saturé. Nous avons décidé de compléter le quota de questionnaires et d'entretiens à Paris où effectivement il y a une prostitution de rue importante exercée par garçons et transgenres.

³⁸ - Le travail de terrain à Marseille s'est déroulé durant la seconde quinzaine de septembre 2002.

Le travail de terrain à Paris et Marseille

Les lieux de prostitution de transgenres à Paris

Bois de Boulogne

Au Bois de Boulogne, l'allée de la Reine est très mouvementée. Les transgenres sont postés au bord de la route pour s'exposer aux passants motorisés et aux hommes à pied, aux regards luxurieux. Des hommes de tous genres, rarement tout seul, plutôt à deux ou en groupe, qui arpentent des petits sentiers du Bois. Dans cette allée, placée vers Porte d'Auteuil, se concentrent principalement les transsexuels d'origine latino-américaine et d'origine européenne.

Une scène au Bois³⁹

Un samedi vers une heure du matin, une bagarre éclate entre deux transgenres colombiens. L'événement attire l'attention de tous les passants, les motorisés comme les piétons, un embouteillage se forme. Une voiture des renseignements généraux s'arrête au feu à côté de la scène de la bagarre, un des transgenres qui se bagarrait et saignait du visage part en courant en direction de la voiture des policiers, et a essayé en vain de leur demander de l'aide. Dans la plus grande indifférence, les agents l'ont regardé et leur voiture a démarré. Des jeunes banlieusards regardaient fascinés par la scène. L'un d'entre eux, se mêle à la bagarre en donnant un coup de pied aux transgenres qui se débattaient. Du coup, un autre transgenre, assez âgé, prend la défense de ceux qui se bagarraient en lançant des pierres sur les jeunes gens. Les pierres lancées vont atterrir sur le pare-brise d'une voiture, quatre garçons en sortent très énervés en criant : « Espèce de pédés de merde, sale race on va vous tuer ». À ce moment tous courraient, les transgenres essayaient de trouver refuge dans le bois. Cette scène illustre la violence dont sont souvent victimes ces derniers.

Les Boulevards Extérieurs.

Sur les boulevards extérieurs les lieux de prostitution commencent à partir de la Porte de Clichy en direction à Porte de Montmartre. Entre ces portes, tout au long des boulevards, transgenres de nationalités différentes se prostituent. On peut remarquer qu'entre Porte de Clichy et la Porte Porche ils sont plutôt d'origine maghrébine. De la Porte Porche et la Porte St Ouen beaucoup sont des pays du de l'Est et d'origine asiatique. En montant de la Porte de Saint Ouen vers la Porte de Montmartre, les Maghrébins se font plus nombreux.

³⁹ - Note de terrain effectuée par l'enquêteur L. Evangelista.

Apparemment, le samedi n'était pas un bon jour pour aller enquêter au Bois de Boulogne. Pour travailler le samedi ou le vendredi, les deux jours de la semaine les plus mouvementés, il fallait, soit arriver avant le début du travail, soit à la fin. Le dimanche était un jour idéal pour aller sur le terrain. Les travestis sont beaucoup plus abordables, plus disponibles et contents de la recette de la veille.

Lorsqu'il faisait froid on remarquait, durant la nuit, une voiture qui tournait dans les environs, pas comme les voitures des clients habituels ; elle avait sur les banquettes arrières couchées une planche en bois pleine des petites bouteilles d'alcools, (cognac, whisky, vodka) vendues à 8 euros chacune, et du café ou chocolat chaud. Le propriétaire de la voiture-bar, était un monsieur asiatique et il avait sa clientèle attirée.

De temps en temps la police civile effectuait des contrôles au Bois et aussi sur les boulevards extérieurs et le climat devenait tendu. Les contrôles policiers inquiètent et angoissent les transgenres ; beaucoup de ces derniers étant en situation irrégulière.

Les lieux de prostitution de garçons à Paris

Porte Dauphine

La porte Dauphine reste un lieu de forte concentration de garçons qui pratiquent la prostitution depuis la fin des années quatre-vingt et début des années quatre-vingt-dix. Aujourd'hui de la porte Dauphine les garçons se déplacent vers l'allée Dauphine en allant vers l'ambassade de la Russie et vers la gare Dauphine et l'université Dauphine. Les voitures n'arrêtent pas de circuler autour de l'ambassade et des environs immédiats. Dans le secteur Porte Dauphine on rencontre les garçons les plus jeunes et de toutes origines géographiques.

La gare du Nord et gare de l'Est

La gare du Nord beaucoup plus que la gare de l'Est, dès les années quatre-vingt, était connue comme un lieu de drague et de prostitution masculine⁴⁰. Autrefois, thème du film de Patrick Chéreau⁴¹, il a fallu aujourd'hui un travail d'observation sur le terrain pour saisir le point de rendez-vous des offres et demandes de la prostitution dans la gare du Nord. L'aménagement de la gare a changé complètement les points de rendez-vous. Avant les travaux de rénovation le point fort était les pissotières. Le nouveau point de rendez-vous des

⁴⁰ - Sur l'importance de la gare du Nord comme lieu de rencontre et de toute sorte drague -y compris de prostitution masculine- voir Laurindo da Silva, L., et Bilal, S., 1992, op. cit.

⁴¹ - Cf. « L'Homme blessé », de Patrice Chéreau, sorti en 1983.

garçons à la gare du Nord se trouve à côté de l'escalier mécanique, en face du quai quinze. On ne rencontre pas toujours les mêmes garçons. Ce qui montre que les garçons bougent beaucoup et se déplacent entre place Dauphine, gare du Nord ou ailleurs. Certaines journées, principalement le samedi, l'entrée de la gare se trouve bordée de jeunes hommes venant des pays de l'Est. Ces jeunes garçons sont toujours en bandes de dix à vingt, tous placés à l'entrée de la gare en espérant l'arrivée de clients potentiels. Ils communiquent entre eux dans leur langue maternelle et beaucoup ne parlent pas français.

Quant à la gare de l'Est, elle n'a jamais été un point fort de prostitution masculine. Nous n'avons trouvé que quelques garçons dispersés qui traînaient autour de cette gare et qui ont répondu aux questionnaires.

Pigalle

Un garçon nous a informé qu'à Pigalle, dans le cinéma Porno du Boulevard de Clichy, il y avait de la prostitution masculine. L'entrée était de 7 euros. Lorsqu'on y arrive, il y a un couloir amenant à des cabines individuelles de projection, très insalubres. Les garçons étaient pour la majorité d'origine maghrébine, mais nous avons connu aussi un français d'origine luso-italienne. Les garçons se plaçaient devant les cabines. En les abordant nous avons pu savoir toutes les prestations qu'ils faisaient. La Pipe était de 10 à 20 euros et d'autres prestations entre 30 et 40 euros. Nous avons interviewé un garçon dans ce cinéma⁴².

Les lieux de prostitution de transgenres à Marseille

Des lieux dispersés

La prostitution de transgenres à Marseille est dispersée dans certaines rues du centre ville et des quartiers Sud. Du côté de la rue Curiol et de la cour Franklin Roosevelt, mais aussi la rue de Paradis et Boulevard Michelet. Quelques transgenres partagent le trottoir avec les femmes qui s'y prostituent.

Le quartier des Réformés en allant vers la gare Saint-Charles

Dans le quartier des Réformés en allant vers la gare Saint-Charles, la prostitution de transgenres est très visible. Tout en haut de La Canebière, du côté de l'église des Réformés, se les transgenres sont nombreux. En montant vers la rue Saint Savourrin, à côté de l'association Autre Regard, il y en a encore 4 ou 5 qui se partagent le trottoir. La majorité des transgenres exerçant dans ces lieux sont d'origine française. En descendant vers la gare Saint-Charles, on trouve les transgenres d'origine maghrébine.

⁴² - Note de terrain par L. Evangelista.

Nous avons fait connaissance avec la plupart de transgenres qui travaillaient dans la rue et nous avons interrogé une partie importante d'entre eux. Nous les avons contactés également par annonces. Nous avons pu constater que les transgenres se connaissent tous entre eux : ceux qui travaillent par annonce (et qui possèdent un studio) et ceux qui travaillent dans la rue. Nous avons pu observer le travail des associations sur le terrain auprès de transgenres et interviewé plusieurs de leurs membres.

Les lieux de prostitution de garçons

Il n'existe pas un lieu visible et précis de la prostitution de garçons à Marseille. Cette forme de prostitution et la drague homosexuelle se confondent. D'après les responsables des associations locales, ce type de prostitution s'exerce de manière très discrète, dans les lieux de dragues gay ou de centres de sex shopping.

Il semblerait que la prostitution de garçons dans cette ville soit devenue pratiquement invisible ces dernières années. Cela s'explique par un changement du paysage urbain, affirme Laurent Gaissad⁴³. D'après lui, cette absence de garçons dans la rue, se fait remarquer à partir de l'année 1989. Jusqu'en 1991 des garçons se prostituaient encore sur le trottoir. En fait, c'est l'aménagement urbain qui change. Les politiques locales de réaménagement contribuent à l'éclatement, puis à la recomposition territoriale de la prostitution, affirme l'auteur. Aujourd'hui, sur les lieux de drague de nuit, il existerait un flou entre la drague homosexuelle et la prostitution de garçons. La prostitution de garçons se ferait par réseau télématique.

Le secteur de la place Sébastopol

Le secteur proche de la place Sébastopol, peu mouvementé aujourd'hui, existe plus comme mémoire du lieu qu'il était dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. D'après témoignage de L. Gaissad, jusqu'à l'année 2000 les allées aux environs proches de la place Sébastopol étaient un haut lieu de drague homosexuelle. Aujourd'hui, on peut dire que celle-ci est très discrète. On repère quelques garçons à partir de 23 heures. Aucun garçon prostitué n'a été repéré à cet endroit.

Le Parc Borely

⁴³ - Cf. Gaissad, L., 2000, « L'Air de la nuit, rend libre ? Lieux et rencontres dans quelques villes du Sud de la France », Les annales de la recherche urbaine, N° 87, p. 38 et, 2000a, « La lutte de places : Ethique du trottoir, travail sexuel et clandestinités recomposées » in : Communication au Colloque International : « La rue et ses figures : un bilan pour l'année 2000 », Diasporas, Université de Toulouse, le Mirail.

Le Parc Borely est cité avec insistance comme un lieu de drague gay où peut aussi se pratiquer la prostitution masculine. L'après-midi le parc était ouvert, le lieu de drague du parc se trouvait dans les allées à gauche de l'entrée principale, qui donnait sur un petit ensemble d'arbres. La nuit à peine tombée, le va et vient sur les sentiers du parc s'intensifie. Parmi cette drague homosexuelle dans cet endroit, il n'y avait pas un point précis où l'on pouvait remarquer la présence des garçons prostitués. S'il y avait de la prostitution dans le parc, le garçon était mélangé à la drague gay et il fallait le dénicher. En des jours différents, nous avons rencontré deux garçons dans ce parc qui demandait de l'argent pour leur prestation sexuelle. Le premier a été d'accord pour répondre au questionnaire. En revanche, il était hors de question qu'il donne son témoignage. Pour le second, il s'agissait d'un garçon qui travaille dans l'association Autre Regard. Il nous a vu le matin à Autre Regard et il savait ce que nous cherchions. Il nous a reconnus et est venu nous parler. Il vient dans ce lieu occasionnellement, mais, selon lui, maintenant cela ne marche plus.

La gare Saint-Charles

À la gare Saint-Charles il y a un mouvement d'allées et venues de garçons qui tournent dans les aires d'attentes, de l'après midi jusqu'à 19 heures. Vendeurs de hachisch, prostitués, pick pockets : nous ne pouvons rien confirmer. Il était difficile de repérer, dans la foule, les garçons qui se prostituent. Mais s'il y avait une prostitution des garçons dans cette gare, elle serait essentiellement maghrébine. Nous avons rencontré deux garçons à la gare Saint-Charles et deux autres dans ses environs immédiats.

En plus des observations sur les lieux de drague gays, parc, square, rue et boîte de nuit, nous avons passé un après midi dans l'Euro Center⁴⁴. Un espace de plus de 3 000 mètres carrés de divertissement sexuel électronique. Mais nous n'y avons pas noté de pratiques prostitutionnelles. Nous avons également regardé les petites annonces des journaux locaux et nous avons obtenu un entretien par cette méthode.

Ainsi pour bien comprendre comment s'organise la prostitution masculine à Marseille aujourd'hui, il faudrait élaborer une méthodologie plus adaptée, de type ethnographique et de longue durée.

⁴⁴ - Les notes d'observations dans ce Euro Center ont été réalisées par L. Evangelista.

Traitement des données

Pour le traitement des données quantitatives nous avons utilisé le logiciel Epi-info, version 6 et version 2002. Les moyennes ont été comparées par le test t de Student et les fréquences par le test du Chi2 ou un test exact de Fisher. Les différences observées étaient considérées comme significatives pour un seuil de significativité des tests inférieurs à 5 % ($p < 0,05$). Quant aux données qualitatives, les entretiens ont été analysés d'après une grille d'analyse construite à partir des thèmes issus de la grille d'entretien et de ceux qui nous ont paru les plus significatifs à partir d'une première lecture du corpus des données. Prendre en compte les régularités des éléments dans l'ensemble des récits nous a permis de tester ce qui relève des premières lectures des entretiens et ce qui surgit dans un travail de rassemblement de fait. Cette procédure cherche à éviter de généraliser pour l'ensemble des interviewés, les façons d'agir de certains prostitués.

Données sociodémographiques des informateurs.

L'âge des garçons et des transgenres

L'âge moyen de l'ensemble des prostitués était de 25 ans, étant attendu que cette moyenne observée pour les garçons était de 24 ans et pour les transgenres de 30 ans. La plupart des garçons avaient entre 20 et 24 ans. Les plus jeunes avaient 18 ans⁴⁵ et le plus âgé 35 ans. La majorité des transgenres avait entre 25 et 29 ans. Le plus jeune avait 20 ans et le plus âgé 59 ans. Les transgenres rentrent plus tardivement que les garçons dans la prostitution mais, à l'instar des femmes, ils y restent à un âge plus avancé que les garçons. En fait, à partir de 28 ans, les garçons commencent à avoir des difficultés à attirer les clients qui cherchent de jeunes garçons.

⁴⁵ - On repère 15 garçons de l'âge de 18 ans. Aucun garçon ne déclare être âgé de moins de 18 ans.

Tableau II - L'âge des prostitués par catégorie

Catégorie	L'âge des prostitués					Total = N
	- de 20	20-24	25-29	30-34	+ de 35	
Garçon	4,5%	49,5%	29,5%	11,5%	5%	128
Transgenre	1%	16%	37%	28%	18%	124
Total %	6%	33%	31%	19%	11%	252

Pays d'origine

Le pays d'origine indique le lieu de naissance des personnes interrogées et non la nationalité. De fait, une personne peut être originaire d'un pays étranger mais avoir la nationalité française. On repère une grande diversité de pays d'origine pour les garçons et les transgenres. Nous les avons regroupés par région géographique et nous avons noté que les garçons étaient pour la plupart originaires de l'Europe (dont la majorité était française et des pays de l'Est) et des pays du Maghreb. Parmi les garçons d'origine française beaucoup sont issus de la migration maghrébine, c'est-à-dire ont des parents maghrébins. Les garçons africains, n'apparaissent presque pas en début de terrain, on les voit arriver peu à peu, pendant le temps qu'a duré notre enquête à la Porte Dauphine ; et même s'ils sont peu nombreux, ils apportent ainsi un élément nouveau dans la configuration de la prostitution des garçons à Paris. On note aussi l'apparition, encore que discrète, des garçons et des transgenres du Moyen-Orient et de l'Asie.

Les données révèlent une forte représentation des transgenres originaires des pays du Maghreb, suivie par ceux de l'Amérique Latine et de l'Europe. Parmi ces derniers la majorité était d'origine française. Il faut considérer que nous avons eu un nombre de refus important des transgenres venant des pays de l'Est ; pour la plupart exerçant au bois de Boulogne, mais aussi sur les Boulevards Extérieurs, ces personnes semblent travailler sous la surveillance d'un souteneur.

En ce qui concerne ceux qui nous ont accordé un entretien, on retient parmi les transgenres : 6 d'origine française, 3 originaires de l'Amérique Latine, 5 des pays du Maghreb, et 1 de la Belgique. Parmi les garçons : 6 étaient d'origine française, 5 étaient originaires des pays du Maghreb, 2 venaient de l'Amérique Latine, 1 de la Roumaine et 1 du Portugal.

Tableau III - Région d'origine par catégorie de prostitué

Catégorie	Région d'origine									
	Sans réponses	A. Latine	Afrique	Antilles	France	Autres Pays E. Ouest	E. Est	M. Orient/Asie	Maghreb	Total = N
Garçon	2 %	2 %	5 %	5 %	33 %	5 %	20 %	3 %	25 %	128
Transgenre	6,5 %	22,5 %	0 %	2 %	19 %	4 %	3 %	4 %	39 %	124
Total %	4%	11%	3%	4%	26%	4%	12%	4%	32%	252

État civil et nombre d'enfant

La grande majorité (98 %) des informateurs est célibataire, 1 % vit en union libre et 1 % séparé ou divorcé. Ils sont 15 % à déclarer avoir des enfants, dont 12 % des garçons et 15 % des transgenres. Pour la plupart (81 %), il s'agit d'un enfant unique qu'il n'ont pas à leur charge.

Tableau IV - État civil par catégorie de prostitué

Catégorie	Etat civil			
	célibataire	Séparé /divorcé	union	TOTAL =N
Garçon	98%	1%	1%	128
Transgenre	97%	1%	2%	124
TOTAL %	98%	1%	1%	252

Tableau V - Enfants par catégorie de prostitué

Catégorie	Enfants			
	oui	Non	Je ne sais pas	TOTAL = N
Garçon	12%	87%	1%	128
Transgenre	15%	83%	2%	124
TOTAL %	13%	84%	3%	252

Condition de logements

Les données sur les conditions de logement montrent des différences importantes entre les garçons et les transgenres. La moitié des garçons vit avec un membre de sa famille dont 33 % chez ses parents, 21 % habitent chez un ami et 15 % vivent dans des logements précaires (hôtel, hébergements sociaux, etc.). Les transgenres sont 63 % à avoir leur propre logement contre 14 % des garçons, on peut ainsi conclure que cette nette différence d'organisation quant au logement est liée aussi au fait que les garçons sont beaucoup plus jeunes que les transgenres, et dont une partie importante vit toujours avec ses parents (33 %) ou chez un membre de la famille (17 %). Par contre, l'explication selon laquelle seulement 1 % des transgenres vit chez les parents et 3 % avec un membre de la famille doit être cherchée dans le mode de vie des transgenres et dans leur situation de travestis. Les données qualitatives, suivant en cela la littérature sur le thème, nous montrent que, pour la plupart des transgenres, les liens avec la famille résistent difficilement une fois qu'ils ont choisi de se travestir en femme : un éloignement s'instaure et les contacts ne sont rétablis que plusieurs années plus tard.

Tableau V - Type de logement par catégorie de prostitué

Catégorie	Type de logement					TOTAL = N
	Chez des Amis	Chez la famille	Chez les parents	Logement personnel	Logement précaire	
Garçon	21 %	17 %	33 %	14 %	15 %	128
Transgenre	23 %	3 %	1 %	63 %	10 %	124
Total %	22 %	10 %	17,5 %	38,5 %	12 %	252

Niveau d'étude

La plupart des personnes interrogées ont un niveau d'études correspondant au collège : 53,5 % des garçons et 56 % des transgenres, après vient le niveau d'études secondaires, 24,5 % des garçons et 20 % des transgenres. Ensuite, on observe le niveau primaire et le niveau bac qui sont mentionnés par environ 10 % de chacune des catégories. Seulement 4 % garçons et 2 % transgenres signalent un niveau d'études supérieures.

Tableau VI - Niveau d'étude par catégorie de prostitué

Catégorie	Niveau d'étude					
	Supérieur	Niveau bac	Collège, BEP, CAP	Primaire	Secondaire	Total
Garçon	4 %	9 %	53,5 %	9 %	24,5 %	128
Transgenre	2 %	11 %	56 %	11 %	20 %	124
Total %	3 %	10 %	55 %	10 %	22 %	251

Situation socioprofessionnelle

La plupart des prostitués indiquent la prostitution comme leur activité professionnelle : 42 % des garçons et 82 % des transgenres. Parmi les garçons, 16 % avaient un « contrat de travail à durée déterminée », 12 % étaient au chômage ou déclarent être étudiant, et un nombre moins important indique d'autres professions, « sans activité » ou un « contrat à durée indéterminée ». Parmi les transgenres, 12 % signalent une situation de chômage, les autres indications restantes n'étant pas significatives.

Tableau VII - Activité professionnelle par catégorie de prostitué

Catégorie	Activité professionnelle							Total = N
	Étudiant	Prostitution	Stage	Autre	CDD	CDI	Chômage	
Garçon	11 %	42 %	1 %	11 %	16 %	7 %	12 %	128
Transgenre	0 %	82 %	0	2 %	2,5 %	1,5 %	12 %	124
Total %	6%	62%	0%	7%	9%	4%	12%	252

Le fort pourcentage des transgenres indiquant la prostitution comme principale activité et comme principale source de revenus, vient corroborer les résultats d'autres recherches sur le mode de vie des transgenres. Ces études montrent le peu de possibilités qui s'offrent à eux d'exercer des professions autres que la prostitution, une fois qu'ils deviennent transgenres⁴⁶. Si une partie de ces personnes peut exercer des emplois liés au théâtre ou au monde du spectacle, peu d'entre elles peuvent s'affirmer dans ce domaine à un niveau professionnel stable ; cette incertitude ou précarité est bien souvent ce qui les fait se tourner vers la prostitution. Dans ces conditions, ce n'est pas étonnant que 87 % des transgenres interrogés indiquent la prostitution comme le principal moyen de subsistance contre 67 % des garçons. Pour 44,5 % des garçons et 33 % des transgenres c'est un moyen d'arrondir ses fins de mois et pour 5 % des garçons et 2 % des transgenres un moyen de se faire un petit extra. Enfin, 9,5 % des garçons et 5 % des transgenres considèrent cette pratique comme un moyen de rencontre et 5 % des garçons et 5 % des transgenres déclarent la pratiquer par plaisir.

Les données sur les sources de revenus confirment l'importance de la part de revenus issue de la prostitution dans leur organisation de vie, 85,5 % de l'ensemble des prostitués indiquent cette pratique comme leur principale ressource économique. Entre les autres sources de revenus ces personnes citent autres prestations (15 %), revenu de l'emploi (11 %), revenus venant d'un tiers (15 %), le RMI (5 %), les Assedic (4 %) et le travail au noir (2 %).

Les données socio-économiques nous fournissent un aperçu des conditions de vie des personnes interrogées. En effet, les données quantitatives nous révèlent que la plupart des prostitués vivent en situation précaire. Cependant, les entretiens avec ceux qui utilisent des substances psychoactives montrent que tous ne sont pas confrontés à la même situation, ne vivent pas dans les mêmes conditions économiques et n'ont pas le même rapport à la prostitution. On verra que le rapport dont chacun entretient avec la prostitution aura des effets sur le rapport qu'ils entretiennent avec les produits utilisés. Ainsi, il nous est apparu important de mieux approcher l'espace social de la prostitution de rue pratiquée par les garçons et transgenres, afin de mieux cerner l'usage des drogues licites et illicites dans ce milieu.

⁴⁶ - Sur la conditions de vie des travestis voir principalement : Laurindo da Silva, L., 1999. op. cit. Laurindo da Silva, L., et Bilal, S., 1992, op. cit. et MacRae E., 1990, *A construção da igualdade - identidade sexual e politica no Brasil da "abertura"*, éd. da Unicamp, Campinas.

Ce rapport se constitue ainsi en 3 parties. La première partie abordera la forme que peut prendre la prostitution pratiquée par garçons et transgenres. La deuxième partie analysera l'usage de drogues dans ce milieu particulier et enfin la troisième partie se consacrera à la situation sociale et sanitaire associée à l'usage des drogues, chez les prostitués masculins spécifiquement.

I - RAPPORT A LA PROSTITUTION

Nous avons signalé, dans l'introduction, que nous adoptons l'idée de la prostitution comme un espace social constitué par des personnes partageant le même statut de déviant et des logiques spécifiques qui orientent leurs conduites⁴⁷. Ainsi, avant d'aborder la consommation des drogues dans le milieu de la prostitution masculine, il nous a paru important de comprendre comment se développe et s'organise cet espace social, lorsqu'il est question de la prostitution de rue de garçons et de transgenres. On remarquera des différences importantes dans la pratique prostitutionnelle de ces deux catégories et on verra que cela n'est pas sans importance dans les modalités de consommation de substances licites et illicites pour chacune d'entre elles.

L'entrée dans le métier et l'auto perception par rapport à ce métier

Les garçons font leur entrée dans la prostitution un peu plus jeunes que les transgenres : 38 % des garçons commencent à se prostituer entre 17 et 20 ans contre 29 % des transgenres. On note, néanmoins, que la plupart des garçons et transgenres commencent à se prostituer entre l'âge de 21 à 25 ans (48 % et 50 % respectivement). Seulement environ 6 % de garçons et 11 % des transgenres commencent à se prostituer au-delà de 25 ans. D'après les données qualitatives, les raisons que garçons et transgenres évoquent pour expliquer leur entrée dans la prostitution ne sont pas les mêmes. Les garçons évoquent souvent l'argent facile et les transgenres une façon de se faire une profession. Ces données issues des entretiens avec les prostitués ayant fait usage de substances illicites ne sont pas nouvelles, elles ne concernent pas seulement ces derniers, mais réitèrent celles d'autres études sur la prostitution masculine⁴⁸.

⁴⁷ - Mathieu, L., 2001 et 2000, *ops. cit.*

⁴⁸ - Laurindo da Silva, L., 1999, *op. cit.* et Laurindo da Silva, L., et Bilal, S., 1992, *op. cit.*

Tableau VIII - L'âge d'entrée dans la prostitution par catégorie de prostitué

Catégorie	L'âge d'entrée dans la prostitution							Total = N
	- de 17	17-20	21-25	26-30	31-35	+ de 35	Sans réponses	
Garçon	5 %	38 %	48 %	5 %	2 %	0 %	2 %	128
Transgenre	7 %	29 %	50 %	9 %	2 %	2 %	1 %	124
Total %	6 %	34 %	49 %	7 %	2,5 %	1,5 %	%	252

Les garçons

Si l'explication que les garçons donnent de leur entrée dans le monde de la prostitution est toujours l'argent facile, lorsqu'on procède à une analyse plus attentive, différentes raisons apparaissent. Pour la plupart, cette entrée se fait dans des moments de solitude et de détresse. La prostitution n'est pas seulement une façon de faire de l'argent mais aussi de rencontrer quelqu'un ou un logement pour quelque temps. Pour beaucoup, à ce moment, ils connaissent déjà certaines drogues, principalement le shit, mais ce n'est pas cela qui les conduit vraiment vers la prostitution.

La majorité des garçons font leur entrée dans le monde de la prostitution lorsqu'ils quittent la maison parentale ou le foyer où ils ont grandi⁴⁹. Ils se trouvent dans la rue, ils rencontrent un copain qui leur montre comment ils peuvent gagner de l'argent, parfois ils le découvrent tout seul. Un garçon nous raconte comment il a connu ce milieu : « *Je me suis trouvé dans la rue à l'âge de 16 ans, donc, il fallait que je me débrouille pour trouver un logement. Eh bien, j'ai essayé des foyers et ils me fermaient toujours la porte au nez. Pour des questions d'hébergements ils disaient toujours : « il n'y a pas de place », à force, pendant trois mois, j'ai réellement galéré et donc, j'ai trouvé la prostitution. J'ai connu ça à la gare du Nord. Je suis arrivé... Cela s'est passé un peu dans les deux sens : quelqu'un qui m'a présenté là-bas, il m'a montré un tel, un tel et puis moi je suis allé voir directement, j'ai dragué.* » (Beau garçon, 22 ans, français, Paris)

⁴⁹ - Parmi les garçons ayant accordé des entretiens 3 ont vécu dans un foyer d'accueil et 4 ont quitté leur famille et se trouvaient à la rue lors du début de la prostitution. Parmi les 15 seulement 3 n'avaient pas un discours misérabiliste à l'égard de la prostitution et la pratiquait par plaisir.

Une fois qu'ils ont pris connaissance des lieux, ils font le premier pas, souvent difficile. Ce même garçon nous raconte comment s'est passé la première fois qu'il est sorti avec un client : *« Au début, ce n'était pas facile. Parce que je ne connaissais pas le truc, fallait que je trouve de l'argent tout de suite et donc Il (le client) ma proposé le prix. Il m'a abordé directement et donc il m'a amené à l'hôtel pour avoir des relations sexuelles ».* (Beau garçon, 22 ans, français, Paris)

Leur récit, sur cette rentrée, comme un rosaire se répète : *« J'ai connu le milieu prostitué parce que bon je me suis retrouvé à la rue assez jeune, je n'avais pas l'âge de 17 ans quand je me suis retrouvé à la rue. J'ai rencontré une personne... C'était un Monsieur assez âgé il avait une moyenne de... on va dire 45 ans... Je l'avais rencontré dans la rue comme ça. Il m'a fait un sourire et je lui ai parlé, il m'a proposé de boire un verre, après je lui ai dis que j'étais à la rue, je lui ai expliqué mes problèmes, il m'a dit si je voulais dormir une nuit chez lui, et j'y suis allé et puis il m'avait dit qu'il me donnerait de l'argent. Il m'a donné de l'argent et puis le matin je suis parti, c'est à ce moment-là qu'il m'a dit qu'à tels endroits à Opéra, la rue St Anne on pouvait se faire de l'argent. C'était la premières fois que j'avais reçu de l'argent. Je suis allé là-bas et j'ai commencé mes débuts comme ça. C'était en 86, non en 85. »* (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)

Alors qu'ils se trouvent seuls et sans abri, ces garçons racontent tous que, la première fois, ils ont rencontré un monsieur, plus âgé qu'eux, qui les accueillent chez lui pour quelques jours et leur donnent à manger. Souvent ces garçons ont perdu un de leurs parents, ont des conflits avec la belle-mère ou avec le beau-père ce qui les amènent à quitter la maison des parents : *« je suis parti parce que je n'avais pas connu ma mère..., et mon père était avec ma belle-mère mais ma belle-mère avait deux enfants et c'était tout pour eux et rien pour moi. Moi je n'avais droit à rien il fallait que je fasse le ménage à la maison, il fallait que je fasse le lit des enfants, je ne pouvais pas manger n'importe quoi si je prenais un petit gâteau ils me tapaient. C'était vraiment horrible. »* (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)

En fait, pour la plupart, c'est la situation de désespoir et de manque de repères, lorsqu'ils se trouvaient seuls et sans argent qui les a amenés à la prostitution. Ainsi un garçon nous raconte comment il a connu la prostitution lors d'un séjour au Canada : *« Le milieu de la prostitution je l'ai connu au Canada. À Montréal. En 1997... J'avais 23 ans. Et en fait j'ai rencontré un gars qui m'a proposé beaucoup d'argent et ça ne m'a pas trop tenté au départ, mais je dormais dehors après ça m'a tenté alors j'ai dit oui, il m'a proposé de dormir chez lui, il avait un pavillon et j'ai dormi chez lui, ainsi de suite. Les rapports sexuels ils ont commencé dès le départ. Il m'habillait, il me logeait, il me donnait mon argent de poche tous*

les jours. Mais après j'avais toujours des remords... Parce que je ne suis pas homo. Bah ouais je ne suis pas du tout homo... ça me faisait plaisir dans le sens de l'amitié. Non pas dans le sens du rapport sexuel quoi ». (Suzuki, 25 ans, français, Paris)

Bien que ces garçons racontent que le premier pas est venu de la part d'un monsieur qui les a abordés, on constate qu'au moment du premier contact ils se trouvaient tous dans un lieu probable de prostitution. Le garçon cité plus haut relate où il a rencontré le monsieur de la première fois. *« Dans un sexe shop... Bien il est venu me voir directement il m'a parlé directement, et j'ai dis non, après le lendemain il est revenu, il m'a retrouvé là-bas, je ne savais pas où traîner, donc je traînais là-bas. Il m'a retrouvé là-bas et il me l'a proposé et j'ai dis ouais. Après je lui ai demandé une semaine pour réfléchir avant que je déménage chez lui ».* (Suzuki, 25 ans, français, Paris)

Pour ce garçon, ce rapport reste une affaire d'argent. Une introduction dans une pratique qui devient un métier : *« Moi je restais avec lui pour le côté matériel, pour son argent. C'était des échanges matériels. Je suis resté un an avec lui... Quand je suis rentré en France c'est un petit jeune qui m'a montré Gare du Nord. Et quand je suis arrivé à Gare du Nord, j'étais tout nouveau. Gare du Nord c'était en 1999... À dire vrai quand je suis arrivé, je connaissais déjà le business. »* (Suzuki, 25 ans, français, Paris)

De fait, une fois fait le premier pas il faut poursuivre dans l'expérience. À ce moment-là on n'est pas encore un prostitué. La prostitution est une carrière, dans le sens de Becker⁵⁰ et il y a des étapes, parfois douloureuses à passer, avant de devenir un prostitué comme le montre le récit suivant : *« Mais c'est vrai que la deuxième fois quand j'ai fait ça, que j'avais rencontré des hommes qui puissent me payer, que je puisse avoir de l'argent pour vivre, pour me débrouiller, pour aller à l'hôtel et tout, j'avais beaucoup de mal à le faire et j'ai rencontré des amis qui faisaient la même chose que moi et eux je sais qu'à l'époque ils fumaient du Hachisch, et je leur ai demandé s'ils pouvaient m'en passer un peu et j'ai fumé et je me suis senti mieux. C'est vrai qu'en me sentant mieux je pouvais mieux aller avec ces gens-là. Sinon je n'y arrivais pas je n'étais pas bien j'étais nerveux, stressé, je n'étais pas bien dans ma peau, j'étais angoissé ».* (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)

En fait, lorsque ce garçon a fait son entrée dans la prostitution il connaissait déjà le cannabis, soutenu par les pairs et aidé par cette substance il fait ces débuts dans le milieu.

⁵⁰ - Cf. Becker, S.H., 1985. *op. cit.*

Mais tous ne se trouvent pas dans la rue et d'autres raisons les amènent aussi à rentrer dans la prostitution : *« J'ai une très bonne formation au niveau des études. J'ai quand même un BAC scientifique, j'étais en maths sup. J'ai arrêté... après j'ai fait mon service militaire, j'en avais marre des études. Puis, je me suis retrouvé à Paris chez mes parents, pendant un certain temps j'ai fait quelques petits boulots, dont déménageur, brancardier et vendeur dans une boutique et j'en avais marre, tous les soirs j'avais envie de flanguer, je n'avais pas assez de fric pour payer des substances que j'aimais bien consommer. Et puis comme ça, donc en habitant chez mes parents qui avaient un bel appartement dans le seizième arrondissement, en me promenant le soir dans la nuit, parce que très souvent je n'arrivais pas à dormir, j'avais fait de petites dépressions, j'ai rencontré pendant ce soir-là, des Marocains, des Tunisiens, qui se prostituaient en bas de l'avenue Foch, dans cet endroit-là. Puis on a fumé un petit joint ensemble, on a discuté, on s'est revus deux, trois fois et puis je suis descendu dans la rue et j'ai fait ma première soirée. »* (Pascal, 32 ans, français, Paris)

Donc on n'est plus dans le registre de la misère, mais d'une angoisse ressentie à l'égard de la situation professionnelle et existentielle. Face à cette situation, l'usage des substances psychoactives avait déjà leur place. Comme l'exemple précédent c'est grâce à un joint qu'il fait l'approche avec les habitués du terrain.

Ce garçon avait un rapport assez ludique avec la prostitution mais aussi, on le verra avec la drogue : *« Il y en a beaucoup qui ont une clientèle sur Internet mais se sont des gens qui veulent faire de l'argent. Moi, je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent. J'ai envie d'être comme ça, ça m'aide un peu, ça me permet de m'acheter le petit peu de drogue que je consomme et ça me permet de payer des petits loisirs de temps en temps mais je n'ai aucune ambition à part ça : jouir et faire jouir »*. Dans son cas, on est loin de la souffrance racontée par la plupart des garçons. Son rapport à la prostitution, il la justifie en la plaçant dans une dimension de l'exploration de la perception sensorielle et pas dans une dimension purement économique comme la plupart des garçons : *« J'ai du mal à vivre dans la dureté d'une vie moderne... Donc moi, ce qui m'a toujours intéressé par contre, c'était le plaisir des sens, l'exploration des perceptions, sous toutes ses formes. Cela m'a toujours plu. Donc de retrouver, ressentir une certaine attitude, un certain désir de voir quelque chose naître entre des inconnus, dans les yeux, dans l'obscurité, c'est quelque chose qui m'a toujours fasciné »* (Pascal, 32 ans, français, Paris)

Il reconnaît ainsi le plaisir et la possibilité de rencontre que lui procure cette pratique qui reste quand même un métier : *« Cela peut m'arriver de tomber sur un client que j'apprécie, parce que je fais un peu ce métier par goût, et ça peut arriver que je tombe sur un*

client apprécié pendant le temps de mon travail. Je peux très bien décider que je suis en vacances, et je peux rester chez lui un petit peu, d'accepter un peu plus d'argent... Cela m'est arrivé, oui, avec des personnes extrêmement polies, extrêmement charmantes. » (Pascal, 32 ans, français, Paris)

L'exemple de ce garçon est rare, nous en avons rencontré à peine 3 qui tiennent un discours ludique à l'égard de la prostitution. Ces 3 garçons reconnaissent et affichent leur homosexualité.

Toutefois, d'autres garçons, qui ne se placent pas dans une logique ludique et sensorielle, reconnaissent que la prostitution offre une possibilité pour eux de rencontrer des personnes intéressantes avec qui ils peuvent discuter de leur vie, parfois avoir des échanges affectifs, même si cela ne dure pas longtemps.

«... Moi, je veux dire que j'ai rencontré des personnes qui m'ont fait m'améliorer, je veux dire, qui m'ont fait grandir... qui m'ont apporté des connaissances des choses nouvelles, qui m'ont appris des choses par des discussions... il y a des gens qui m'ont aidé... qui m'ont apporté de l'assurance... ou l'affection, peut-être les deux quoi... sans les montrer... Par exemple, la personne qui m'a aidé en m'hébergeant cinq mois. Mais il y en a ceux qui cherchent à nous faire du mal quand même. On ressent par exemple lorsqu'on va boire un coup dans un café, lors de payer la note, il va sortir son portefeuille et il vous regarde de façon... méfiante... Des gens qui m'ont apporté des bonnes choses, je suis tombé sur une ou deux personnes. » (Beau-garçon, 22 ans, français, Paris)

Ceux qui se placent dans une logique purement économique pour justifier leur pratique ont du mal à se situer par rapport à la prostitution et par rapport à l'homosexualité. Le conflit avec une homosexualité non reconnue, mais aussi la difficulté de s'établir dans une profession passagère et non reconnue socialement, rend difficile pour ces garçons l'autodéfinition par rapport à la prostitution. Cette difficulté se confirme lors de la passation du questionnaire⁵¹. Parmi les garçons ils sont 40 % à se définir comme « gigolo », 18 % comme « garçons de passe » et 14 % comme « tapin ». Seulement 5 % s'auto définissent comme « professionnel du sexe » et 4 % comme « prostitué ». Il est intéressant que 18 % citent d'autres définitions : « je ne me définis pas » ou, « je suis un garçon qui a besoin d'argent », « un garçon de compagnie », « je rigole de tout ça, je suis un rigolo », « je suis un mec normal, je n'ai pas de définition » sont des réponses que certains nous ont livrées.

⁵¹ - La question posée était : comment vous définissez-vous par rapport à votre métier (une seule réponse possible) : un(e) professionnel (le) du sexe, un(e) travailleur/se du sexe, une péripatéticienne, un(e) tapin (euse), un gigolo, un(e) prostitué(e), un garçon de passe, une pute, autre.

En refusant de se classer par rapport à leur métier ils arrivent à maintenir un flou sur une possible identité sexuelle et professionnelle. Parmi ceux qui ont accordé un entretien 4 quatre avaient une petite amie.

En fait les garçons ne restent pas longtemps dans ce métier car, pour répondre à la demande du client, ils doivent être jeunes. Rarement ils peuvent travailler au-delà de 28/30 ans. La prostitution n'est qu'un moyen d'obtenir rapidement de l'argent, lorsqu'il n'existe pas d'autres solutions. Un nombre important de garçons n'a plus de contact avec leur famille, ne dispose d'aucune formation professionnelle et peine à trouver un travail. Beaucoup sont aussi des immigrés en situation irrégulière.

D'autres, une minorité selon nos données, peuvent continuer dans cette carrière en devenant un transgenre. Dans ce cas, on le verra par la suite, il y a une reconnaissance de leur homosexualité et le plaisir de se travestir en femme.

Bien que les entretiens soient ciblés sur les garçons usagers de drogues, les récits de ces garçons sur leur place dans le monde de la prostitution corroborent d'autres études sur le thème de la prostitution des garçons et résument ceux de beaucoup d'autres sur ce qui les amènent à entrer dans la prostitution. Il réitère aussi l'idée d'une tension existante entre le fait de se prostituer avec d'autres hommes et le lien possible entre cette pratique et l'homosexualité⁵². Quant au rapport entre la prostitution et l'usage des drogues, on a vu que plusieurs connaissent et utilisent certaines substances lorsqu'ils commencent à fréquenter le milieu.

Les transgenres

Les transgenres font leur entrée dans le monde de la prostitution entre 17 et 25 ans. Cependant, d'après les données qualitatives, leur entrée dans le milieu prostitutionnel s'opère de manière différente de celles des garçons. Très jeunes ils reconnaissent leur homosexualité, ils commencent à côtoyer le monde homosexuel et prennent du plaisir en son sein. Dans la plupart des cas, la prostitution est une suite d'un choix fait d'avance. La majorité a pratiqué des petits boulots avant la prostitution, mais ceux-ci peuvent devenir incompatibles avec le mode de vie choisi. Encore sur ce point, il est tout à fait possible d'affirmer que ce mode d'entrée n'est pas exclusif des transgenres sélectionnés, en raison de leur usage des drogues, mais corrobore d'autres études sur le mode de vie de transgenres⁵³.

⁵² - Cf. voir Aggleton, P., (editor) 1999, *op. cit* ; Laurindo da Silva, L., 1999, *op. cit.* ; Perlongher, N., 1987, *op. cit.* ; Weis, J., 1985, *op. cit.* ; Fescher, J., 1986, *op. cit.* ; Hennig, J.L., 1978, *op. cit* et Sherer, R., et Horecquengheim, G., 1977, *op. cit.*

⁵³ - Cf. Laurindo da Silva, L., 1999, *op. cit.* Laurindo da Silva, L., et Bilal, S., 1992, *op. cit.* et MacRae, E., 1990, *op. cit.*.

Des études réalisées en France auprès des transgenres d'origine maghrébine soulignent que ces personnes commencent à se prostituer en garçon et, qu'une fois trop âgés pour poursuivre cette activité, ils se mettent à s'habiller en femme pour le travail prostitutionnel⁵⁴. Certaines de ces études montrent qu'en général ces transgenres pensent, à un moment donné, à cesser la prostitution, à revenir dans leur pays d'origine et à se marier avec une fille pour avoir des enfants⁵⁵. Nos études auprès des transgenres nous indiquent que cette réalité ne correspond pas à la grande majorité de ces derniers. Dans la présente étude, les données révèlent que, si effectivement une minorité des transgenres maghrébins interrogés pensent un jour arrêter la prostitution et se marier avec une femme, la grande majorité ne se reconnaissent pas dans cette logique et cherchent sans cesse à affirmer leur féminité sans pour autant envisager de se faire opérer.

D'après les données qualitatives la plupart (12 parmi les 15 interrogés) commencent à s'habiller en femme par plaisir, même si pour 9 d'entre eux ce début coïncide avec le début de la prostitution. Ainsi, parmi les transgenres ayant accordé des entretiens, 3 seulement commencent à s'habiller en femme pour faire du spectacle, 3 commencent à se prostituer en garçon, puis s'habillent en femme et 3 s'habillent en femme seulement pour le travail.

Un transgenre nous raconte son entrée dans la prostitution : *« J'ai commencé mes premières hormones à l'âge de dix-sept ans. Donc à dix-huit ans, à dix-sept ans, quand j'ai eu mon BAC, donc je suis montée à Paris... Je suis venue d'Algérie et en Algérie je me rappelle, je mettais des bandes pour qu'on ne voit pas mes seins. Donc quand je suis arrivé à Paris, j'ai enlevé mes bandes, je mettais des petites salopettes et tout... Les hormones j'ai commencé à les prendre là-bas. Donc je passais pour une fillette et tout... c'est pour ça que j'ai commencé à me prostituer. »* (Fa, 40 ans, algérienne, Paris)

Pour la plupart des transgenres cette envie de se transformer commence dès la petite enfance, comme montre la suite du récit de notre informateur : *« Quand j'étais enfant déjà, je jouais avec des filles. Alors, je ne mens pas, même pour faire pipi, il fallait absolument que je m'accroupisse. Dans ma tête, j'étais féminine, par contre comme j'avais des frères, des cousins, je voulais jouer quand - même avec eux aussi. Parce que je ne voulais pas être prise pour une pédale... Je voulais être prise pour une femme, mais pas pour un pédé non. Ça je n'ai jamais accepté. Mais après, ma mère a fini par comprendre. J'avais six ans et demi, voilà, six ans et demi déjà, et j'étais comme une petite femme et je me rappelle que je restais*

⁵⁴ - Cf. Welzer-Lang, D., Barbosa, O., Mathieu, L., 1994, op. cit. et Gaissad, L., 2002, op. cit.

⁵⁵ - Cf. Gaissad, L., 2002, op. cit..

avec des femmes, je refusais de jouer au ballon avec des garçons. En Algérie quand ils ont vu que j'étais féminine, j'étais violée à l'âge justement de six ans et demi par un revendeur de tickets au marché noir ». (Fa, 40 ans, algérienne, Paris)

Plusieurs transgenres racontent que leur première expérience sexuelle a commencé par un viol quand ils étaient enfants.

La transformation est un processus et lorsqu'on commence on revient difficilement en arrière : *« Au début pendant la journée j'étais tout le temps en garçon, tu vois je faisais le garçon la journée et travesti le soir... ma transformation ça a commencé... ça fait disons 10 ans, oui, c'est ça... c'était en 92, j'ai vu que ça a bien marché, j'avais pris des hormones, alors là c'était le début de ma transformation, peu de temps après j'ai commencé à faire des opérations, j'ai fait mes seins et les joues et mes cheveux c'est naturel, je n'y ai jamais touché j'ai laissé pousser comme ça. »* (Samanta, 43 ans, algérienne, Paris)

D'après ce transgenre l'idée de se transformer est d'abord pour le plaisir, ensuite vient la question d'argent : *«... le plaisir d'être belle, de se regarder soi-même et se faire plaisir dans la glace dans ton propre regard, tu vois ce que je veux dire, et puis pour l'argent... Eh oui tu sais bien pour quoi un travesti refait vaut plus qu'un mec qu'a les couilles et pas de sein et après tout je me suis dit pourquoi pas moi, je n'avais rien à perdre, au contraire, toujours j'ai eu ce désir... cette envie en moi... c'est ma culture... Oui, la culture des pays musulmans qu'est très enfermée, il faut remarquer au passage, chéri, c'est quand même ironique, que je viens d'un pays qu'à l'époque à vrai dire, était le pays où tous les homos et transsexuels du monde entier venaient se faire opérer, et même changer de sexe... Voilà mais là-bas donc chez moi, ça reste quand même un tabou l'homosexualité... les femmes et les pédés en souffrent. »* (Samanta, 43 ans, algérienne, Paris)

Dans ce cas, la prostitution suit un processus normal qui vient avec la transformation : *« J'ai commencé à me refaire à l'âge de 25 ans, c'est là que j'ai commencé à prendre des hormones. Depuis que j'étais tout jeune j'ai fait toujours fille je n'étais pas vraiment mec mec quoi, souvent les gens se trompaient en me regardant, ils disaient c'est jolie cette petite, j'entendais tout le temps mes parents dire non c'est un petit garçon... et j'ai commencé à faire la prostitution c'est parce que j'avais besoin d'argent... et parce que franchement, chaque fois que je me présente pour travailler quand on me voit comme ça on me dit toujours Madame, et quand je présente ma pièce d'identité c'est toujours un mec, et c'est d'avantage pour ça qu'on trouve jamais du travail... »* (Mira, 30 ans, française, Paris)

On revient donc à l'idée qu'une fois qu'on décide de se transformer en femme, il reste peu d'options professionnelles en dehors de la prostitution.

En fait, peu des transgenres tiennent un discours misérabiliste pour justifier leur entrée dans la prostitution, ce genre de discours on les retrouve chez un transgenre originaire de l'Amérique Latine comme montre l'exemple qui suit : *« J'avais dix ans et comme ma mère n'avait pas de travail et d'argent j'ai commencé à me prostituer dans la rue comme ça, dans mon pays... je faisais ça pour ramener de l'argent à la maison. J'ai commencé à dix ans, à dix ans je faisais déjà des pipes par-ci, par-là... À m'habiller en femme, j'ai commencé à l'âge de 12 ans, mais c'est à 16 ans que j'ai pu commencer vraiment à prendre des hormones, à avoir de l'argent et refaire mes seins et j'ai commencé à me retoucher, avant 16 ans j'étais habillé en femme avec des soutiens-gorge, des machins, des petites culottes... mais c'est à seize ans que j'ai commencé vraiment ma transformation. Maintenant je suis devenue comme ça, Madame. »* (Sandra, 26 ans, colombienne, Paris)

Selon ce transgenre la transformation ainsi que la prostitution ne posait pas de problèmes à sa famille et cela pour deux raisons : *« Toute ma famille m'a respecté, tout le monde me regardait normalement parce que c'était moi qui ramenais de l'argent, donc il (le père) ne disait rien, c'était moi qu'apportais de l'argent et c'est tout... Je me rappelle... il y a un truc marrant, quand j'étais petit ma mère me disait – « celui-là il va être travesti, je le connais-moi », et voilà donc je le suis ; elle disait qu'il n'avait pas à faire des problèmes et voilà, je le suis. »* (Sandra, 26 ans, colombienne, Paris)

En fait, c'est commun que les transgenres racontent que leur transformation et leur métier ne posent pas de problème à leur famille dès lors qu'ils leur rapportent de l'argent. Mais c'est un fait que souvent les transgenres se trouvent éloignés de leur famille, du fait de leur transformation. C'est petit à petit qu'ils reviennent, plus tard, vers leur famille. Dans le cas présent, cette rupture ne s'opère pas car depuis tout petit sa mère reconnaît en lui un futur transgenre.

L'autre possibilité professionnelle pour les transgenres, en dehors de la prostitution, c'est de travailler dans le monde du spectacle : *« La première fois que j'ai fait le travesti c'était en 1968 à Nice, j'ai fait du spectacle dans une discothèque homo... Je devais avoir 19/20 ans, oh oui c'était loin, c'était grisant, c'était bien, j'étais jeune comme tous les jeunes on est fou hein ? Ah ouais, en pleine forme... on est fou on s'amuse (rires) quand on est homo bah, encore plus fou que les autres, voilà. Je faisais des spectacles ensuite je suis parti j'ai fait des contrats à Tours, à Nantes, partout, j'ai été en Belgique, en Suisse, en Allemagne. C'était au début, j'ai fait 3 télévisions... Au départ je faisais du gros comique, du très gros comique, et j'ai fait des galas je suis passé avec des grandes vedettes, en première partie bien entendu, parce qu'y avait la vedette qui finissait le spectacle, c'était grisant ! J'étais bien,*

j'avais les cheveux en bas des reins, j'avais 30 ans j'étais même magnifique, parce quand je montre mes photos à des amis ils me disent c'est pas possible ! (rires) moi je me prends plein la claque c'est sur ! (rires). Et puis après j'ai arrêté... bêtement parce, je suis venu à Marseille... Cela fait 30 ans que je suis venue travailler dans les cabarets des vieux ports, j'ai travaillé pendant 3 ans et puis après, la dureté de la vie m'a fait que je me suis retrouvée dans la rue, au trottoir provisoirement au début et puis définitivement, cela fait maintenant plus de 15 ans... » (Barbara, 56 ans, Monégasque, Marseille)

C'est un fait que certains transgenres commencent leur carrière de travestis en faisant du spectacle dans des boîtes de nuit - ou des cabarets. Selon leurs dires, dans ce type de travail, souvent ils doivent boire un verre avec les clients et les entraîner à la consommation d'alcool. Avec le temps certains ne peuvent plus assurer cette activité et se tournent vers la prostitution.

La plupart de nos informateurs optent pour la transformation corporelle par prise d'hormone, la réalisation de chirurgie esthétique et de prothèse visant à valoriser certaines formes féminines. D'autres, une minorité, qui se transforment en femme pour le travail évitent de prendre des hormones et de transformer leur corps. Ils restent, selon eux, avant tout un homme et sur le terrain on peut observer qu'ils se distinguent, par leur trace masculine, des autres transgenres, qui deviennent de plus en plus féminins : *« Moi j'ai commencé comme tout le monde, comme tous les travestis, comme toutes les putes. Je suis venue à Paris j'ai rencontré les copines, j'ai habité avec elles, elles m'ont aidé à m'habiller, me donner des perruques des trucs comme ça. Et je suis sorti avec elles... J'étais homosexuel, je n'étais pas travesti au Maroc. C'est interdit. »* (Linda, 35 ans, marocaine, Paris)

Ce transgenre se reconnaît homosexuel dès le départ, cependant, comme montre la suite de son récit, l'aspect culturel valorisant le mariage et le fait d'avoir des enfants est important dans sa détermination de ne pas transformer radicalement son corps : *« Je vais me marier, je prends un travail normal, je cherche un boulot normal... avoir au moins des enfants et ça et ça... je ne vais pas rester toute seule toute ma vie hein... Bah oui il y a pleins d'homosexuels qui sont mariés... il y en a qui disent ah non moi la femme, moi je ne trouve pas ça normal, tant que tu as une bite, tu bandes avec tout client, avec les hommes avec les femmes... »* (Linda, 35 ans, marocaine, Paris)

Pour la plupart des transgenres, même s'ils prennent des hormones, il n'est pas question d'envisager une transformation plus radicale du corps afin de devenir femme. Pour d'autres l'envie de devenir définitivement femme les amène se faire opérer. C'est l'exemple d'un transgenre que commence à travailler en garçon et, petit à petit, entreprend un processus

de transformation jusqu'à la réalisation d'une chirurgie pour devenir femme : *« Moi j'ai commencé la prostitution, j'ai démarré dans les parcs de drague, dans les parcs sexuels, je suis transsexuel donc mon parcours a été dans les parcs de drague où je me suis rendu compte qu'avec le corps, on pouvait gagner de l'argent. Pendant longtemps j'ai été au Parc Borelli. Toute ma transformation je l'ai faite là-bas, et puis j'ai commencé à me travestir. J'étais jeune, j'avais quatorze ans, j'étais jeune... Ça plaît aux hommes, les petits garçons... mais je gagnais moins qu'en travesti... Ça a été très très difficile de se mettre en fille devant les gens, même si c'est la nuit. Donc c'est vrai que le passage pour certains est plus long que d'autres, mais j'ai fini par m'y mettre parce que c'était mon choix, c'était mon désir et c'est vrai que les premiers temps on paraît ridicule, parce que ce n'est pas de suite qu'on s'habille en femme correctement. »* (Valérie, 25 ans, française, Marseille)

Dans son cas, le processus de devenir une femme se concrétise par la chirurgie et le changement d'état civil : *« J'ai commencé à vendre mon corps, sans maîtriser la prostitution... j'ai commencé à vendre mon corps et puis j'ai commencé à comprendre avec le temps que c'était lucratif, par-dessus j'ai eu une demande personnelle qui était une transformation physique de passer d'homme à femme, donc... j'ai tenu deux parcours parallèles, qui ont été la prostitution et mon changement physique et d'état civil en tant qu'homme à femme... Quand j'ai commencé à vouloir être une fille ? À cinq ans, très jeune oui très jeune, mais je ne réalisais pas mon choix, je ne réalisais pas trop la différence des sexes. J'ai commencé à réaliser que j'étais un garçon et que je voulais devenir une femme à treize ans, quatorze ans... je me travestissais, mais c'était assez intime encore, ce n'était pas à la vue de tout le monde. J'étais très androgyne, les gens ne savaient pas s'ils avaient affaire à un garçon ou à une fille... Après je me suis parfait dans mon éducation de jeune fille. Voilà. »* (Valérie, 25 ans, française, Marseille)

Il est courant d'entendre de la part des transgenres qu'une fois l'opération réalisée on a du mal à gagner de l'argent car, il est difficile de se placer soit parmi les femmes soit parmi les transgenres non opérés. En plus il y a une question de clientèle : le client du transgenre cherche une femme phallique non une vraie femme comme montre le récit de notre transgenre opéré : *« En fait, le meilleur c'est le travesti hormoné. C'est garder son pénis et avoir les seins, c'est là où l'on gagne le plus d'argent. Euh... Travesti tout court, ce qu'on appelle en fait le transformiste peut gagner son argent, mais il faudra qu'il travaille bien avec sa clientèle et qu'il puisse la garder, tandis que le travesti hormoné gagnera beaucoup d'argent et le transsexuel gagnera moins d'argent. »* (Valérie, 25 ans, française, Marseille).

De fait, certains vont jusqu'au bout dans leur recherche de féminité par l'opération, d'autres optent pour la prise d'hormones et les chirurgies esthétiques et d'autres encore préfèrent s'habiller en femme le soir, pour le travail, et rester en homme dans la journée. D'après nos données ces derniers sont une minorité. Ce qui unit leurs récits, en plus de la pratique prostitutionnelle, est que tous, depuis petit, ressentent le désir pour d'autres hommes. Contrairement aux garçons, dont la majorité ne peut accepter l'idée d'un possible lien entre l'homosexualité et la pratique prostitutionnelle, les transgenres tous reconnaissent et affichent très tôt leur homosexualité.

Pour beaucoup, le récit de leur entrée dans la prostitution se confond avec l'entrée dans le travestissement. On verra dans la partie suivante que, à ce moment-là, certains commencent à faire usage des drogues illicites, d'autres les connaissaient déjà.

Il est important ici de relever ici que la prostitution se présente comme une sortie professionnelle pour les transgenres et, de fait, leur principal moyen de sociabilité. C'est certainement pour cette raison que les transgenres s'auto définissent, par rapport à leur métier, davantage comme prostitués, 49 %, ou comme une pute, 25 %. Ils ne sont que 15 % à s'auto définir comme professionnel du sexe et 2 % comme travailleur du sexe. Encore ici, les auto perceptions livrées par les transgenres et les garçons à travers les données quantitatives viennent renforcer les données qualitatives sur le rapport que les personnes de chacun de ces deux groupes ont avec la pratique prostitutionnelle.

Tableau IX - Auto définition par rapport au métier, selon la catégorie de prostitué

Définition	Auto définition								Total = N
	gigolo	prostitué	pute	Garçon de passe	Profession du sexe	tapin	travailleur du sexe	autre	
Garçons	40 %	4 %	0 %	19 %	5 %	14 %	0 %	18 %	128
Transgenre	1 %	49 %	25 %	2 %	15 %	1 %	2 %	5 %	124
Total %	20,5 %	26 %	12 %	10 %	10 %	8,5 %	1 %	12 %	252

L'organisation sur le lieu de la prostitution

La plupart de nos informateurs travaillent sur un lieu fixe, lequel correspond souvent au lieu où s'est déroulée l'enquête : la rue, les bois et les gares. Ainsi, 62 % de garçons et 71 % des transgenres ont leur place fixe sur les lieux de prostitution contre 38 % et 29 % respectivement à ne pas référer de lieu fixe.

En fait, d'après les données qualitatives, une fois que la personne commence à se prostituer, elle doit trouver un lieu fixe où se placer. Cela ne va pas de soi et souvent transgenres et garçons nous racontent qu'au début ils ont dû compter avec l'aide des anciens pour les placer ou ils ont dû résister aux menaces d'autres prostitués, pour trouver une place. Cela est principalement vrai pour les transgenres. *« Il n'y a personne qui commande, c'est la personne qui commande, elle commande sur place. Pour avoir une place... il faut y avoir des connaissances. »* (Adèle, algérienne, 20 ans, Marseille)

Pour les garçons, cela dépend du lieu : à la Gare du Nord la place est à tous. Lorsqu'on se place dans la rue, il faut compter avec l'aide des plus anciens ou revenir plusieurs fois avant de se faire une place. Lorsqu'on, demande à un garçon si c'est facile de trouver une place sur le terrain, il répond : *« Non, ils m'ont accepté parce qu'ils savaient que j'étais paumé et j'étais très, très jeune quand même. Alors ils ont compris que je n'étais pas bien que j'étais paumé. Ils ont commencé à m'aider, à me parler et tout, pour me mettre à l'aise. »* (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)

Bien que la majorité affirme travailler sur un lieu fixe, on note que les personnes tournent sur les lieux selon l'affluence des clients ou de la police. Certains garçons se baladent entre la Porte Dauphine et la gare du Nord et certains transgenres de Paris se déplacent entre les Boulevards et le Bois : *« Je retourne quand même au bois, parce que ça dépend de la tournante quand ne marche pas ici on est là-bas, quand ne marche pas là-bas on est ici... sans compter la loi de M. Sarkozy, s'il y a trop de flics aussi on est obligé de tourner aussi... jusqu'à ce qu'on trouve un coin pour gagner notre pain... c'est comme ça qu'on est descendu au Boulevard. »* (Samante, 43 ans, algérienne, Paris)

Ce changement est ressenti aussi par les garçons de la gare du Nord : *« pour dire la vérité c'est la galère depuis qu'ils ont retiré les chiottes de la gare du Nord, parce qu'avant, comment dirais-je, la pissotière était différente de celle de maintenant. Cela n'est plus comme avant, c'est dur, la gare s'est complètement transformée, ça a beaucoup changé, avant c'était plus facile de causer, de rester tranquille dans un petit coin, et là maintenant c'est chaud, c'est très fliqué, il n'y a plus personne, ce n'est pas comme avant ».* (Ibrahim, 27 ans, marocain, Paris)

La grande majorité affirme travailler de manière indépendante : 93 % des garçons et 93 % des transgenres. Il n'y a que deux transgenres qui reconnaissent la relation avec un protecteur ou un proxénète. Ainsi que deux garçons et deux transgenres qui affirment travailler par réseau. Peu de garçons et de transgenres (7 et 5 respectivement) reconnaissent travailler avec des copains ou des amis qui les protègent. Ces données sont des données

déclarées. Nous avons pu noter, sur le terrain, qu'autant les garçons que les transgenres des pays de l'Est travaillent souvent sous protection et/ou contrôle d'autres personnes du sexe masculin. Cela étant, la plupart des prostitués ne travaillent pas sous protection d'un proxénète. D'autres recherches confirment que le proxénétisme n'est pas courant dans le milieu de la prostitution masculine⁵⁶. Ce que nous avons pu noter est que les garçons maghrébins et ceux des pays de l'Est se regroupent davantage entre copains. Mais le regroupement par nationalité est plus fort chez les transgenres : « *Il y a un coin pour le groupe de français, il y a un coin pour le groupe arabe, un petit coin pour le groupe pour les je ne sais pas quoi. C'était toujours comme ça, on préfère rester entre copines pour pouvoir discuter entre nous en attendant un client.* » (Adèle, algérienne, 20 ans, Marseille)

Le regroupement entre copines est aussi une manière de faire face aux agressions sur le terrain : « *Il y a pas mal de choses qui ont changé, avant on était plus soudés, plus solidaires, on s'entre-aidait, si une copine criait à l'aide on était prêt à intervenir en sa faveur, aujourd'hui il faut que tu connaisses bien ta voisine pour se défendre en groupe, parce que, sinon, c'est chacun pour soi... C'est plus facile de s'entendre avec celles que tu connais depuis longtemps, il y a plus d'affinités entre nous (les maghrébines) qu'avec une sud-américaine ou une française ou les nouvelles de pays de l'Est qui arrivent en bloc, pour moi ça c'est une façon de nous protéger de cette invasion et contre les agressions ici dans la rue.* » (Samante, 43 ans, algérienne, Paris).

Ces agressions subies par les transgenres nous y avons assisté plus d'une fois.

Tableau X - Modalité de travail sur le terrain par catégorie de prostitué

Catégorie	Modalité de travail sur le terrain					Total = N
	travail indépendant	Par réseau	avec protégé	Avec un proxénète	autres modalités	
Garçon	93 %	2 %	0 %	0 %	5 %	128
Transgenre	93 %	2 %	1 %	1 %	3 %	124
Total %	93 %	2 %	0 %	0 %	5 %	252

⁵⁶ - Cf. Laurindo da Silva, L., et Bilal, S., 1992, *op. cit.* Voir également, Perlongher, N., 1987, *op. cit.* et Henning, J.L., 1978, *op. cit.*

La plupart des garçons et des transgenres travaillent principalement le soir (56 % et 46 % respectivement). Mais on note que ces dernières travaillent presque autant la nuit (45 %) et rarement l'après-midi (8 %). Ces chiffres changent lorsqu'il s'agit des garçons lesquels travaillent moins la nuit (20 %), ce qui est compensé par une augmentation de ceux qui travaillent dans l'après midi (22 %). L'horaire du matin n'a été indiqué par aucun transgenre et, seulement un garçon travaille dans son appartement le matin.

Aucune relation n'a été trouvée entre ancienneté dans la prostitution et horaire de travail. L'horaire de travail semble correspondre davantage au mode de vie et d'existence des personnes appartenant à chacune de ces catégories qu'à un choix ayant rapport avec l'ancienneté dans la profession, comme le montre l'étude auprès de femmes prostituées⁵⁷. Les transgenres semblent être de loin plus fréquemment sur le lieu de travail que les garçons : 49 % des garçons réfèrent travailler plus de 2 fois par semaine contre 87,5 % des transgenres, alors que 34 % de garçons citent 1 à 2 fois par semaine contre 3 % des transgenres. On note encore que 9,5 % des garçons et 8 % des transgenres travaillent tous les jours. Les transgenres citent très rarement une pratique sporadique, correspondant à quelques fois par mois. Données qui confirment l'importance de la prostitution comme ressource économique, mais aussi comme mode de vie de ces personnes.

Tableau XI - Moment de travail par catégorie de prostitué*

Catégorie	Moment de travail					Total = N
	matin	après midi	soir	nuit	indifférent	
Garçon	1 %	22 %	56 %	20 %	1 %	217
Transgenre	0 %	8 %	46 %	45 %	1 %	222
Total %	0 %	14,5 %	52,5 %	32 %	1 %	439

* Plusieurs réponses possibles

⁵⁷ - Cagliero, S., et Lagrange, H., 2003, « La consommation de produits psychoactifs chez les femmes prostituées » in : Bello et alii, 2003, *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2003*. Rapport TREND-OFDT.

Le rapport entre pairs

Différents auteurs ont évoqué la compétition entre pairs dans le milieu de la prostitution masculine, les luttes pour le maintien du territoire et les violences pouvant venir de la part de certains clients, de la police ou d'autres agresseurs qui « cassent les pédés »⁵⁸. Au-delà de la compétition pour le client et de la lutte pour le territoire, les données quantitatives suggèrent que des rapports d'amitié et de solidarité se mettent en place pour faire face aux agressions. Ainsi, interrogés sur le type de relation entre prostitués sur le lieu de travail, la plupart 56 % du total de nos informateurs les considèrent amicales et, moins nombreux, 6 % les jugent solidaires, ce qui fait un total de 62 % des personnes ayant une appréciation positive des relations sur le lieu de prostitution. D'un autre côté, ils sont 23,5 % à considérer ces relations comme individualistes, 8 % comme conflictuelles, 3,5 % comme agressives, ce qui fait un total de 34,5 % des personnes qui ont un jugement négatif des relations entre les professionnels du sexe.

Tableau XII - Type des rapports entre pairs, sur le terrain, pour l'ensemble des prostitués*

Type des rapports	Fréquence	Pourcentage
Agressives	11	3,5 %
Amicales	189	56 %
Autres	11	3,5 %
Conflictuelle	27	8 %
Individualiste	79	23 %
Solidaire	19	6 %
Total	336	100 %

* *Plusieurs réponses possibles

⁵⁸ - À propos de ce thème, voir Welzer-Lang, D., et alii, 1994. op. cit. ; Mathieu, L., 2000 et 2003. ops. cits, Laurindo da Silva, L., 1995 et 1999, op. cit.

Lors des entretiens certains prostitués, garçons et transgenres, reconnaissent qu'il peut y avoir des rapports amicaux entre les pairs, mais ils sont nombreux à se plaindre des rapports de compétition et d'agressivité entre eux sur le terrain. « À la gare du Nord tout le monde se cache. Ils disent qu'ils volent. Alors que moi je les connais, je sais qu'ils font tous de la prostitution. Ce sont des relations hypocrites. Il n'y a pas de solidarité. C'est solidarité zéro. Moi-même j'évite d'aller à gare du Nord en ce moment. L'autre fois y avait au moins une vingtaine de roumains ils se sont arrêtés en face de moi. Y en a un qui ma craché à la gueule... des mecs baraqués quoi. Ils m'ont craché à la gueule comme ça. Je suis resté devant j'ai dit, je suis là. Je savais qu'ils n'allaient rien faire parce qu'ils n'avaient pas de papiers. Je lui ai dit moi je suis là, ce que tu veux faire, tu le fais. Moi je ne pouvais pas faire quelque chose parce que sinon j'étais un homme mort. Et y avait tous les autres de la gare du Nord ils n'ont pas bougé. Ils auraient dû venir ce jour-là. Parce que s'ils ont réussi à faire ça à moi ils pourront le faire à quelqu'un d'autre. C'est ça la gare du Nord maintenant. Ils sont plus d'une cinquantaine dans la gare du Nord maintenant des pays de l'Est : Roumanie, Pologne, Tchèque, ils sont partout. » (Susuki, 25 ans, français, Paris)

Ce garçon disait que lui-même volait toute sorte d'engins et cela semblait un plus pour son statut. C'est pour cette raison qu'il disait que les autres ne volaient pas mais pratiquaient la prostitution. On en déduit ainsi que pour certains il est préférable d'être vu comme voleur que comme prostitué.

Mais on note aussi que la tension sur le terrain dépend du milieu et du lieu. « Je travaille tout seul. Mais en fait ça va, il y a une assez bonne atmosphère. Je ne sais pas très bien comment ça se passe dans le Bois, parce que j'y suis rarement allé, mais en tout cas ici, à la Porte Dauphine, on est comme même assez respecté. » (Pascal, 32 ans, français, Paris)

Un autre garçon travaillant à la Porte Dauphine nous confirme : « Je n'ai jamais eu de problèmes avec mes camarades ici, toujours un bon rapport. Quand je suis arrivé, j'ai pris ma place comment on dit, un comportement plus correct il n'y a pas eu de problème, c'est rare qu'il y ait des problèmes entre nous, ce sont plutôt les clients qui parfois perdent la tête. Je remarque aussi que là maintenant, avec l'arrivée des Roumains de l'autre côté de la Porte Dauphine, c'est ce côté-là qui pose plus de problèmes, mais ici c'est plus tranquille il n'y a pas du tout des problèmes et nos rapports sont plutôt amicaux. » (Paulo, 27 ans, brésilien, Paris)

En ce qui concerne les transgenres, on s'aperçoit, qu'il existe beaucoup de tension sur les lieux de travail, et souvent il faut marquer son territoire. Mais là aussi ça dépend du lieu. *« Le tapin, pour moi c'est un travail comme n'importe lequel... et puis pour moi avec le travail qu'on fait on ne trouve jamais vraiment des copines dans ce milieu de merde. Franchement pour moi ce sont des collègues... C'est-à-dire, c'est un milieu pourri et je regrette maintenant de tapiner, maintenant c'est trop tard, je suis rentré dedans, tu sais, pour sortir c'est un vice, c'est comme une drogue, c'est dur d'abandonner, mais non, il n'y a pas des copines, il y a beaucoup de jalousie quand tu tapines bien, il y a beaucoup de conflit pour assurer une place quelconque, pour faire une place il faut avoir des connaissances, alors c'est pour ça que pour moi ce sont des collègues à qui on doit dire : au revoir et merci. Je me déplace de temps en temps au bois... au contraire d'ici (Les boulevards Extérieurs) au bois de Boulogne ils sont plus... je veux dire social, ici c'est chacun pour soi donc, tu te trouves vraiment agressée il n'y a personne qui te donne la main. Qu'on voit une fille qui travaille mieux, c'est plutôt de la jalousie. »* (Mira, 30 ans, française, Paris)

Ce même discours on le retrouve chez d'autres transgenres : *« Bon, ici c'est chacun pour soi, il faut marquer son territoire, comme des chiens comme des chats, comme des vraies bêtes, mais ça se passe comme ça un peu partout, une fois que tu as ta place, c'est ta place et voilà, tu restes là et bon, si tu bouges une fois que tu reviens, il faut que tu arrives à refaire tes connaissances quoi, parce que c'est comme ça, donc s'il arrive une nouvelle, il faut qu'elle vienne nous dire bonsoir, qu'elle parle avec nous, nous qui sommes là déjà comme ça, mais par exemple ici nous restons les Européennes, avec les Maghrébines et les Brésiliennes donc je pense pas que ça se passe par nationalité, je pense que les relations entre nous, tu vois, c'est plutôt si on s'entend bien et voilà on reste à côté sinon bonjour au revoir. »* (Sara, 32 ans, belge, Paris)

Comme sur tout lieu de travail il existe une compétition mais peut aussi exister des rapports de solidarité, comme montre le récit d'un transgenre de Marseille : *« il y en a qui sont solidaires et il y en a que non, il y a celles qui en ont marre du trottoir, elles n'ont rien à foutre de nous quoi. »* (Adèle, algérienne, 20 ans, Marseille)

C'est intéressant d'observer, d'après les données quantitatives, qu'avoir des relations amicales (56 % de réponse) n'implique pas en rapport de solidarité (6 % de réponses). Le sens même de solidarité comprend un lien civique et d'appartenance à un groupe. Les rapports amicaux peuvent se traduire par prendre un verre ensemble ou faire la fête ensemble et ils s'arrêtent là. La solidarité comprend une cause commune. Nous avons souligné, dans l'introduction de ce travail, que le sentiment d'appartenance à un groupe a été donné aux

transgenres avec la création du PASTT, cette institution ouvre la possibilité à une action collective fondée sur la solidarité. Pour les garçons, cette solidarité est plus difficile du fait même qu'ils ont du mal à s'afficher comme prostitués, et cela face à leurs propres pairs comme nous a indiqué le récit du garçon cité ci-dessus.

Le rapport au client

La prostitution est une relation dans laquelle s'engagent deux partenaires : le prostitué et le client. Pendant longtemps lorsqu'on évoquait la prostitution on faisait très rarement référence aux clients. Déjà en 1892 Georges Simmel⁵⁹ soulignait que la société condamnait la personne prostituée et jamais le client.

Cela commence à changer de nos jours et, aujourd'hui, les autorités administratives et policières, mais aussi la population habitant proche des zones de prostitutions commencent à faire la chasse aux clients. Les données qualitatives montrent que la tentative de punir les clients est ressentie fortement par les prostitués, car selon eux, les clients sont moins présents sur le terrain, principalement ceux des transgenres : *« C'est le fantasme de tout interdit voilà le mot que me manquait... tu comprends. Je peux dire que depuis le commencement de toute cette polémique sur la prostitution, la police est là tout le temps, dans les voitures banalisées et etc. Ce monsieur Sarkozy veut éradiquer un métier qui est plus vieux que lui et que toute sa génération. C'est impossible et la France n'a pas de taules suffisantes pour enfermer toutes les putes et tous les travestis qui la pratiquent... Ils sont fous ces mecs au gouvernement, ils ne se rendent pas compte de notre rôle dans cette société de merde... on est quand même la décharge de toute leur misère, de toute frustration, de tout le plaisir, de tout... »* (Samante, 43 ans, algérienne, Paris)

Cette répression de la police sur le terrain est ressentie également par les garçons. *« Aujourd'hui la police veut interdire la prostitution dans la rue... et on est là encore. Et parfois ils passent, parfois ils gênent mais c'est toujours comme ça il y a plus de contrôle qu'avant... et je fais gaffe parce que parmi mes clients il y a un policier, mais bon... »* (Paulo, 27 ans, brésilien, Paris)

Pour contourner cette situation plusieurs transgenres optent pour travailler dans des studios, en répondant à des appels téléphoniques. Chez les garçons une nouvelle modalité de rencontre du client se met en place avec l'utilisation du téléphone portable. Cet instrument semble changer la prostitution de rue et de plus en plus de garçons parlent de clients fixes qui les appellent : *« Aujourd'hui c'est fondamental que les gens qui travaillent avec la*

⁵⁹ - Simmel, G., 1988, *Philosophie de l'amour*, éd. Rivage, Paris (Réunion d'essais datant de 1892 à 1922 ; postface de Georges Lukas).

prostitution aient un portable à leur disposition, un numéro qu'il puisse fournir à des clients, parce que la prostitution aujourd'hui marche à 80 % par le contact du portable. On n'a pas besoin de trop sortir, on attend des appels et on reste la journée comme ça. » (Nicola, 22 ans, colombien, Paris)

D'après les données quantitatives la plupart des prostitués (93 % des garçons et 95 % des transgenres) reconnaissent avoir des clients réguliers. Ce sont des clients qui viennent de temps en temps et qui restent fidèles. La moyenne des clients réguliers est de 6 pour les garçons et de 7 pour les transgenres. En fait, on observe que le client, s'il cherche toujours des têtes nouvelles, comme affirment certains prostitués, ils ne prennent souvent pas de risques et préfèrent aller avec ceux qu'ils connaissent déjà et qui leur plaisent.

Nous avons avancé que le rapport au client, selon garçons et transgenres, change considérablement. Dans les pages suivantes nous aborderons ce rapport pour chacune des catégories.

Le rapport au client selon les garçons

Autant les garçons que transgenres affirment qu'ils ont des clients de toutes catégories sociales et de tout genre. Mais là encore cela dépend du lieu de prostitution. Nous avons déjà montré dans une étude précédente qu'à Paris, la Porte Dauphine était reconnue par les garçons prostitués comme un lieu où les clients ont un niveau socio-économique plus élevé que ceux de la gare du Nord et qu'il s'agissait d'une clientèle gay qui affiche davantage son homosexualité. D'après les entretiens cela n'a pas changé des nos jours et un garçon de la Porte Dauphine nous parle de ses clients : *« Ce sont des gens venus de tous les milieux sociaux, il y a des médecins, des avocats, des politiciens il y a certains clients qui m'amènent chez eux, c'est toujours clean. »* (Paulo, 27 ans, brésilien, Paris)

La gare du Nord étant un lieu plus fermé que la rue et aussi un lieu de passage, on trouve toute sorte de clients, ceux qui cachent leur homosexualité, mais aussi les plus âgés. Les jeunes garçons ont souvent une perception plutôt négative des clients de la gare du Nord. Selon eux, il s'agit toujours de messieurs beaucoup plus âgés qu'eux-mêmes : *« Ils (les clients) ont entre 40 et 50 ans. Ils sont vieux, je sais qu'ils sont beaucoup plus vieux que moi, moi j'ai 22 ans. Il y a des mariés, des français, des touristes, il y a de tout. »* (Adrien, 22 ans, roumain, Paris)

Un autre garçon livre encore son impression sur les clients de la gare du Nord : « *Les clients habituels d'ici à la gare du Nord ce sont des vieux retraités qui passent la journée en train de mâter. Il y a beaucoup beaucoup de vieux retraités, beaucoup de maghrébins des vieux d'origine maghrébine et, parfois, des passants, des voyageurs qui sont en train de prendre le train ou entre deux trains, parfois cela arrive.* » (Ibrahim, 27 ans, marocain, Paris)

Nous avons signalé que chez les garçons d'autres formes de règlement que l'argent sont observées : invitations dans des boîtes et restaurants, les voyages, les nuits à l'hôtel ou même, parfois, l'hébergement temporaire chez un client. En fait, cette possibilité apparaît lorsqu'ils sont en début de leur parcours dans la prostitution, lorsqu'ils sont jeunes et ont une grande valeur marchande. Plus ils prennent de l'âge plus ils sont dans un rapport prostitutionnel classique où l'argent est la seule forme de règlement.

« *Tu sais, pendant une époque, j'ai vécu 2 ans quand même, avec un monsieur qui..., c'était plutôt comme un père quoi, il me donnait de l'argent et ne voulait plus que je fasse ça, mais le problème c'est que l'argent qu'il m'a donné, vous voyez, avec cet argent moi je me suis enfoncé de plus en plus dans la Came.* » (Ibrahim, 27 ans, marocain, Paris)

On verra par la suite que ce garçon était un des seuls dépendants de l'héroïne et cela avant de connaître ce monsieur. Selon lui, c'est à cause de sa toxicomanie, devenue insupportable à ce dernier, qu'il a été obligé de partir de chez le monsieur.

C'est commun d'entendre ces garçons dire que ces messieurs étaient comme un père pour eux. De fait, la différence sociale et d'âge semble indiquer que cette relation vient combler une quête affective importante du côté du garçon et du client.

Toutefois, pour certains ce rapport prostitutionnel flou et sans frontière peut entrer en conflit avec la propre nature de la relation qui n'étant plus payante n'est plus prostitutionnelle, sans pour autant laisser de place à une possible relation affective, comme montre l'exemple qui suit : « *Ils me proposaient de dormir chez eux. Donc c'est ça qui faisait un problème, si je dormais chez la personne ça veut dire qu'on était copain, je vais dire... c'était mon mec et la personne ne paye pas, et donc c'est une autre histoire ça, on a un hébergement, mais... quand par exemple, la personne dit c'est fini au revoir, ça retourne au point de départ... Bien là, à ce moment, je suis resté chez une personne pendant cinq mois... ça va bientôt finir parce que déjà, pendant un moment, j'ai arrêté de faire des choses avec lui et il n'a pas aimé. Ça n'allait pas vraiment dans ma tête. C'est facile de récupérer l'argent, mais après on est mal, il y a un blocage. Parce que c'est devenu nul. Il ne me parlait pas, le soir quand il rentrait il ne me parlait pas du tout. C'est-à-dire, qu'il nous prend pour des choses. Ils pensent qu'on est des marchandises, au début ils « kiffent » parce qu'ils nous prennent pour de marchands du corps, quand on commence à être sérieux avec eux, déjà qu'on est honnête... Au début ils*

sont là, ils font des avances, ils proposent des choses. Puis ils changent d'attitude parce qu'ils veulent la chose, ils veulent leur truc à eux. Il y a le fantasme. C'est, comment dire,... moi je suis actif, donc, ils veulent que je sois passif. Ils veulent faire tout et ils veulent que je fasse la pute à eux, excusez-moi de l'expression » (Beau garçon, 22 ans, français, Paris).

En fait, les garçons ne restent pas longtemps chez un client. Soit parce qu'il y a trop de différence sociale entre eux et la relation ne tient pas⁶⁰, soit parce que les clients commencent à exiger des rapports qu'ils ne peuvent plus tenir : « *En fait la première fois que je suis venu à porte Dauphine j'ai rencontré un monsieur et il m'a proposé de le voir très régulièrement j'ai vécu avec ce monsieur assez longtemps, pendant presque un an, mais j'ai essayé de garder mes distances et lui il était amoureux de moi et donc je n'ai pas pu continuer la relation et je suis retourné à la porte Dauphine. J'ai pris mon indépendance parce que c'était malsain en fait.* » (Christophe, 32 ans, français, Paris)

Les histoires se répètent encore, une fois quitté leur premier amant ils reviennent sur le terrain et là ils adoptent un comportement professionnel et à l'égard du client et à l'égard de la pratique : « *C'est vrai que j'ai essayé de travailler toujours avec les clients plus aisés, je veux dire, que quand on est sur le trottoir on ne choisit pas mais c'est que parfois j'ai eu beaucoup de clients, vous voyez ce que je veux dire je crois pas que je faisais des prix extraordinaires. Moi, j'ai essayé d'avoir toujours deux principes : de jamais discuter les tarifs et en même temps de toujours savoir combien je pouvais demander à la personne. C'est-à-dire que moi si je vois un gars arriver dans une voiture toute pourrie, je sais que je ne pourrais pas lui prendre beaucoup d'argent, mais si je vois un mec arriver dans une grosse voiture, là je demande tout de suite beaucoup plus. C'est ce que j'ai fait quand j'ai voulu travailler sérieusement et faire de l'argent. Parce que c'est sûr qu'on préfère avoir des clients très riches qui vous emmènent dans leur maison de campagne ou en voyage ou il y a d'autre pour vous payer l'hôtel pour plusieurs jours, mais ça il n'y a pas tout le temps, il faut aussi parfois travailler dur avec beaucoup de gens.* » (Christophe, 32 ans, français)

Les garçons tant qu'ils sont jeunes peuvent établir des rapports assez ambigus avec un client et, dans ce cas, on ne sait plus s'il s'agit d'un rapport prostitutionnel ou non. Dans un article déjà cité⁶¹ nous avons évoqué la théorie du don formulé par Mauss⁶² pour expliquer ce genre de rapport. En fait, la théorie du don est liée à la théorie de la réciprocité et la tension qui existe dans cette théorie réside dans la gratuité du don et l'exigence de l'échange. Cette même sorte de tension on la retrouve dans le rapport entre certains garçons et leurs clients.

⁶⁰ - Voir à ce propos Laurindo da Silva, L., 1999, *op. cit.*

⁶¹ - *Idem.*

⁶² - Mauss, M., 1974, (1^{ère} éd. 1923). *Ensaio sobre a Dádiva. Forma e razão da troca nas sociedades arcaicas*, EUP, Collection : Sociologia e antropologia, Sao Paulo.

Le rapport au client selon les transgenres

Les clients des transgenres comme ceux des garçons sont de tout milieu social. Mais, contrairement aux clients des garçons qui souvent sont homosexuels, affichés ou non, ou bisexuels, les différentes études montrent que ceux des transgenres s'affirment comme hétérosexuels. Afin de comprendre l'hétérosexualité affichée des clients des transgenres, Neila C. Mendes-Lopes souligne que « l'image de la femme dans l'imaginaire masculin est un point essentiel de la relation travesti/client » Selon l'auteur, le client du transgenre « cherche la féminité idéalisée qui n'est plus trouvée auprès de sa femme, ni des autres femmes. »⁶³.

Les études confirment tous que souvent les clients du transgenre sont mariés avec des enfants et appartiennent à toutes les classes sociales. En fait, il s'agit moins d'une question de classification sociale ou de genre pour expliquer le comportement de ces clients que de réalisation de leur désir d'être avec une femme phallique : « *Il y a beaucoup d'hommes... qui veulent la couille, il y a de tous des algériens, des français, des noirs, oui il y a beaucoup des hommes qui veulent les travelos ils ne veulent pas les femmes. Parce qu'il y a beaucoup des clients, qui m'ont demandé, avant d'entrer dans la voiture, si j'avais des belles couilles... Si j'avais un beau sexe, j'ai dit oui, alors ils viennent pour vos couilles, pour la bite* ». (Cathy, 32 ans, algérienne, Paris)

Ce qu'on en déduit est que cette femme idéalisée comprend une femme avec les attributs masculins, car les transgenres sont tous d'accord que : « *Cela va dans le fantasme, d'avoir une femme idéale avec un pénis, c'est... c'est vraiment l'idéal de l'homme, je pense quelque part. Et que dès qu'il y a amputation, du, du pénis... si l'opération est bien faite, bon ben ça attirera toujours quelques hétérosexuels, mais... on a moins de popularité quand... on se fait opérer.* » (Valérie, 25 ans, française, Marseille)

C'est vrai que plusieurs soulignent que le transgenre opéré n'a plus la même valeur marchande et a du mal à se faire une clientèle. Toujours selon L.C. Mendes-Lopes, il s'agit là d'une relation où le client est tour à tour hétérosexuel et homosexuel, ainsi, « le paradoxe de la relation de travestis est qu'elle est l'occasion d'affirmation des valeurs masculines chez les clients. Sous l'apparence d'une transgression c'est bien l'image de la femme stéréotypée et donc conventionnelle de la femme que propose la relation du travesti »⁶⁴.

⁶³ - Lopes, N.C.M., 1995, p. 28. *op. cit.*

⁶⁴ - *idem*, p.28.

Cette affirmation des valeurs masculines dans la réalisation du désir peut passer par la recherche de plus en plus de féminité chez le transgenre non opéré : « *Je ne me plains pas, pour travailler franchement je ne me plains pas, j'ai mes clients attirés ça fait des années qu'on se connaît, et bien j'ai même des clients qui sont tombés amoureux de moi... Vraiment la nature m'a gâté, c'est vrai que quand je suis avec des clients qui me demandent si je suis une fille ou un travesti je pourrais leur mentir je pourrais me faire passer tranquillement pour une fille... il y a des gens qui ne le savent pas, qui ne demandent pas, qui préfèrent monter avec moi pour voir ce que je suis vraiment... si je suis vraiment une femme ou un travesti... C'est tout un fantasme, moi c'est toujours comme ça.* » (Mira, 30 ans, française, Paris)

Mais, l'affirmation du désir peut également passer par la recherche d'un mélange de genre entre homme et femme comme suggère le récit d'un transgenre : « *Je pense que le burlesque a toujours été aussi un moyen de gagner de l'argent dans ce milieu quand on se met en travesti burlesque, ça attire énormément la clientèle. Un peu drag-queen, garder les poils sous les collants, euh... garder un peu sa barbe tout en portant une perruque blonde, c'est aussi un moyen d'excitation, chez les clients.* » (Valérie, 25 ans, française, Marseille)

Le fait même que les femmes prostituées refusent de plus en plus de s'habiller en femme stéréotypée et se présentent sur le terrain habillées comme pour n'importe quel autre travail, fait que les transgenres attirent de plus en plus leur clientèle. On peut observer que sur le terrain ils sont de plus en plus aux côtés des femmes et de plus en plus jeunes.

Les prostitués les plus anciens, eux, ont plus de difficulté à attirer les nouveaux clients : « *Moi je travaille beaucoup avec mes clients habitués... j'ai des clients depuis plus de 15 ans qui viennent me voir. Maintenant comme ça devient dur, ils viennent me voir une fois par semaine, une fois toutes les quinze jours, avant ils venaient une fois ou deux par semaine, mais maintenant comme ça devient dur même pour eux ils viennent ils sont moins généreux, ils vont moins en studio, moins à hôtel, et ils font faire le le le principal : la fellation alors qu'avant c'était le « complet », c'était mieux, la demi-heure, l'heure, c'était plus intéressant. Maintenant il faut en faire des heures pour se faire une petite recette et y a bien des soirs qu'on en rentre avec... rien ou 20€.* » (Barbara, 56 ans, monégasque, Marseille).

En fait ces discours sont tenus principalement par les transgenres les plus âgés. Avec l'âge ils travaillent moins et ne trouvent plus de bons clients.

Contrairement aux garçons, rarement les transgenres ont des rapports affectifs avec un client et, quand il est arrivé de partager leur vie avec ces hommes, souvent, ceux-ci les ont quittés pour une femme avec qui ils voulaient avoir des enfants.

Les prostitués, travestis et garçons sont des prestataires et ils répondent à des demandes variées de la part du client qui cherchent une gamme de prestation. Ils font tous une classification du bon et du mauvais client. Le bon client ne demande pas le prix d'avance ni la pratique, mais aussi il les respecte comme des être humains.

Nous avons voulu dans cette partie faire comprendre comment prend place la prostitution des garçons et des transgenres dans le milieu de la prostitution. Nous avons évoqué leurs motivations pour entrer dans cette pratique et le rapport avec leurs pairs et clients permettant leur ancrage dans le milieu. De fait, pour comprendre l'usage des drogues licites et illicites dans le milieu de la prostitution masculine il est impératif de connaître le mode de vie de ces personnes, le lien qu'ils tissent avec le social, sans quoi toute action visant une prévention sanitaire et sociale à l'égard de ces usages risque d'être inefficace.

II - L'USAGE DE SUBSTANCES LICITES ET ILLICITES DANS LE MILIEU DE LA PROSTITUTION MASCULINE

Jusqu'à présent nous avons essayé de cerner le contexte de la prostitution de rue pratiquée par les garçons et transgenres de Paris et de Marseille. Cette procédure nous a semblé nécessaire pour comprendre comment prend place le rapport aux produits licites et illicites dans le contexte de la prostitution masculine.

Notre but a été de montrer que les conditions de vie de ces personnes, ce qui les amène à entrer et à se maintenir dans la prostitution sont autant de conditions favorables au développement de pratiques dites déviantes, lesquelles peuvent autant se traduire par l'exercice de la prostitution, de petits trafics, voire la consommation de certaines substances psychoactives.

Les différentes études sur la consommation des drogues reconnaissent toutes que cette pratique se développe dans toutes les catégories sociales, et que son usage peut devenir problématique lorsque ces expériences se font dans des contextes de rupture et de décomposition du lien social⁶⁵. Souvent, les études sur l'usage de produits illicites soulignent l'existence d'une possible relation entre délinquance, prostitution et usage de drogues⁶⁶. En fait, si cette consommation existe, elle ne concerne pas tous les prostitués hommes et femmes et on peut se demander si ces données ne sont pas biaisées, car souvent elles sont issues des enquêtes réalisées auprès des personnes qui se droguent et qui ont recours aux structures de soin dites de bas seuil.

À ce propos, R. Ingold et M. Toussirt⁶⁷ ont montré que les prostituées qui se droguent sont les plus défavorisées et, lors d'une étude sur la prostitution de femmes, dans la région du Nord-Pas de Calais, S. Pryn⁶⁸ observe effectivement une montée de la toxicomanie parmi ces femmes à partir des années 1989-1990. Selon l'auteur, il s'agit d'un phénomène nouveau et les femmes concernées par la drogue sont désignées comme des « occasionnelles ». Il

⁶⁵ - Cf. Castel, R., et Coppel, A., 1991, « Les contrôles de la toxicomanie » in : Ehrenberg, A., (organisateur), *Individus sous influence : drogues, alcool, médicaments psychotropes*, Editions Esprit, Paris, pp. 237-256.

⁶⁶ - Voir par exemple : Roques, B., 1998, « Problèmes posés par la dangerosité des « drogues ». Rapport au Secrétariat d'État à la santé.

⁶⁷ - Ingold, R., Toussirt, M., 1993, « Le travail sexuel, la consommation des drogues et le VIH : investigation ethnographique de la prostitution à Paris ». Rapport de recherche, IREP.

⁶⁸ - Pryn, S., 1999, « Usage de drogues et prostitution de rue », in *Sociétés Contemporaines*, n° 36, pp. 33-51.

existerait, sur le terrain, une très forte volonté de celles qui ne se droguent pas de se différencier de celles qui se droguent. L'auteur conclut que les prostituées toxicomanes, n'appartiennent ni au groupe de prostituées ni à celui de la toxicomanie ; elles ne se prostituent que lorsqu'elles n'ont pas de quoi acheter leur dose.

Lors de la recherche sur la prostitution masculine et prévention du VIH⁶⁹ réalisée à Paris en 1992, 10 % des garçons interrogés consommaient de l'héroïne et aucun transgenre n'en faisait usage. Nous avons alors souligné que pour répondre au marché du sexe les prostitués doivent afficher une apparence jeune et saine. Ce qui est souvent contraire à l'apparence des personnes qui sont dépendantes des drogues à fort caractère addictif. Pour rester dans le milieu il faut être un professionnel (un pro) : cela veut dire, être attentif à son apparence et aussi à la confiance, qu'on peut ou non, faire au client et au milieu.

Les substances consommées par les prostitués masculins

D'après l'actuelle étude auprès de 252 prostitués (garçons et transgenres), 14 produits sont cités comme ceux utilisés les 30 derniers jours avant l'enquête. Rarement l'usage concerne un seul produit, on observe en moyenne la consommation d'au moins trois produits par personne interrogée. Cela n'est pas particulier aux prostitués masculins, car toutes les études sur l'usage de drogues soulignent ce phénomène de polyconsommation des substances psychoactives. Les produits les plus cités par les prostitués sont : l'alcool 79 %, le tabac 75 % et le cannabis 56 %.

Toute proportion gardée quant à la différence des modalités d'enquêtes et de populations étudiées, on peut, néanmoins, mettre en perspective les résultats obtenus auprès des prostitués avec ceux issus des enquêtes françaises, auprès de la population générale⁷⁰. La consommation régulière d'alcool chez les jeunes de 18-25 ans est de 15 %, chez les 26-44 ans elle est de 23 %. Cette consommation étant en constante baisse de nos jours. La consommation d'alcool révélée par l'étude auprès des prostitués apparaît plus proche des chiffres trouvés dans la population masculine générale : 78,5 % des hommes de 18-75 ans ont bu de l'alcool au moins une fois au cours de la semaine précédent l'enquête. En fait, les enquêtes montrent que les hommes boivent nettement davantage que les femmes et que la

⁶⁹ - Laurindo da Silva, L., Bilal., S., 1992. *op. cit.*

⁷⁰ - Beck, F., et Legleye, S., 2003. « Les adultes et les drogues en France : niveaux d'usage et évolutions récentes », Tendances, n° 30, OFDT. Le document présente une synthèse de données s'appuyant en particulier sur EROPP 2002 (Enquête sur les représentations, opinions et perceptions sur les psychotropes) de l'OFDT et sur Baromètre Santé 2000 coordonné par l'INPES. Les données sont exploitées par l'OFDT.

consommation d'alcool augmente avec l'âge⁷¹. Nos données contrastent aussi avec les résultats de l'enquête sur l'usage de drogues chez les femmes prostituées, où 42 % déclarent une consommation d'alcool⁷².

Quant à la consommation du tabac, les enquêtes auprès de la population française indiquent que parmi les 18-75 ans, 34 % sont consommateurs de tabac, dont 27 % sont des consommateurs quotidiens. Ce qui est nettement inférieur aux chiffres trouvés auprès des prostitués.

La consommation du cannabis au cours du mois précédent, déclarée par 56 % des prostitués, apparaît clairement supérieure à celle rencontrée auprès des femmes prostituées, dans la même période, dont à peine 16 % déclarent un usage de cannabis⁷³. Les modalités de la prostitution masculine sont assez différentes de celles observées dans la prostitution féminine⁷⁴ et sans doute cela peut être une explication de cette différence de consommation de cannabis. Une autre raison peut être liée à la différence de sexe. Si les enquêtes françaises récentes signalent l'accroissement continu de la consommation du cannabis chez la population jeune française, elles montrent aussi qu'il y aurait deux fois plus d'expérimentateurs de cannabis chez les hommes (29 %) que chez les femmes (15 %)⁷⁵.

De fait, la consommation de cannabis chez les prostitués masculins s'avère nettement plus importante que celle observée en population générale dont 15 % des jeunes français de 18-25 ans et 2 % de plus de 26 ans déclarent un usage répété du cannabis (au moins dix fois dans l'année)⁷⁶. Elle est aussi plus importante que celle trouvée chez les adolescents scolarisés de 14-19 ans : 22 % déclarent une consommation dans les trente derniers jours dont 7 % de consommation régulière⁷⁷. Encore chez les jeunes scolarisés se confirme la prédominance de consommation par les garçons : ils sont 27 % à faire usage du cannabis dont 10 % déclarent un usage répété contre 18 % des filles, 4 % déclarant un usage répété⁷⁸. En effet, pour comprendre la forte consommation de cannabis chez les prostitués hommes on doit tenir compte des

⁷¹ - idem.

⁷² - Cagliero, S., et Lagrange, H., 2003, op. cit.

⁷³ - idem.

⁷⁴ - idem.

⁷⁵ - Beck, F., et Legleye, S., 2003, op. cit.

⁷⁶ - Costes, J. M., 2002, « Données épidémiologiques récentes, sur les drogues illicites en France : prévalence et conséquences sanitaires des consommations, disponibilité et qualité des produits », Bulletin Académique médicale, 186, n° 2.

⁷⁷ - Choquet, M., 2001, « Consommation de cannabis chez les adolescents scolarisés en France ». in : Cannabis : Quels effets sur le comportement et la santé, Expertise Collective, INSERM.

⁷⁸ -idem.

variables de sexe et d'âge, mais c'est dans leur contexte socio-économique et affectif autant que dans leur mode de vie qu'il faut analyser l'importance de cet usage dans le milieu prostitutionnel.

Une autre substance assez répandue parmi les prostitués sont les médicaments du type benzodiazépine ou barbituriques. Après l'alcool, le tabac et le cannabis, les médicaments sont les substances les plus consommées par nos informateurs : 14 % ont fait usage des somnifères les 30 jours précédents l'enquête et 4 % et 2 % ont fait usage de calmants et d'antidépresseurs respectivement. Ce qui fait un total de 21 % des personnes ayant pris des médicaments les 30 derniers jours. Ces résultats sont similaires à ceux rencontrés chez les femmes prostituées, dont 20 % ont consommé ces médicaments à la même période⁷⁹. Toutefois, tout en prenant garde quant à la difficulté de comparer ces résultats aux indicateurs des enquêtes en population générale, la consommation des médicaments parmi les hommes qui se prostituent est plus importante que celle rencontrée en population masculine générale. Cela est vrai principalement en ce que concerne les somnifères ou tranquillisants : 19 % chez les prostitués contre 12 % dans la population masculine française⁸⁰. Cette consommation reste toutefois proche de celle observée en population féminine française, dont on enregistre un taux de 20 % ayant utilisé des tranquillisants et somnifères au cours de la semaine précédente. Lorsqu'il s'agit d'un usage d'antidépresseur la consommation chez les prostitués (3 %) est nettement inférieure à celle observée en population française (6 % des hommes et 12 % des femmes)⁸¹. On verra, par la suite, que la forte consommation des somnifères s'observe davantage chez les transgenres, et cela peut s'expliquer par une exigence de leur mode de vie qui fait qu'ils vivent principalement la nuit, où ils sont mieux tolérés et où les barrières sociales sont moins rigides. D'après leur dire, cette vie décalée entre le jour et la nuit les amènerait souvent à faire recours à la prise de somnifères.

Ces données nous amènent à penser que le mode de vie, construit autour de la prostitution qui se fait surtout la nuit et le soir, les conduit à devoir assurer un rythme nocturne pour lequel les médicaments psychotropes, notamment les somnifères, ont une place importante.

L'usage des drogues illicites, en dehors du cannabis, sont consommées de manière plutôt sporadique et elles concernent un nombre moins important d'usagers lorsqu'on compare avec le nombre de consommateurs de drogues licites ou du cannabis. Parmi les 252 personnes interrogées sur la consommation de substances actives, au cours du dernier mois avant l'enquête, 13 % ont déclaré une consommation de poppers, 8 % de cocaïne, 7 %

⁷⁹ - Cf. Cagliero, S., et Lagrange, H., 2003, op. cit.

⁸⁰ - CF. Beck, F., et Legleye, S., 2003, op. cit..

⁸¹ - idem.

d'ecstasy. L'héroïne n'a été citée que par 2 %, le crack et le buprénorphine haut dosage par 2 personnes respectivement, et les solvants et l'amphétamine ont été cités par 1 personne respectivement.

Ces résultats contrastent avec ceux rencontrés chez les femmes prostituées pour lesquelles deux tiers sont dépendantes d'opiacés (héroïne, méthadone, buprénorphine haut dosage et sulfate de morphine), lorsqu'on additionne les chiffres de l'usage de la cocaïne et de l'héroïne, on obtient un taux de 18 %⁸². Ces données sont ainsi plus importantes que celles rencontrées par A. Serre en 1995⁸³, auprès des professionnels du sexe (femmes et transgenres), dont 16 % ont déclaré une consommation d'héroïne et de cocaïne. Faut-il penser que les femmes prostituées consomment plus d'opiacés que les hommes prostitués ? Peut-on faire l'hypothèse que cette différence soit liée à la différence des modalités dans l'exercice des professionnels du sexe, hommes et femmes ? En tout cas, toutes les enquêtes françaises récentes notent une baisse considérable de la consommation des opiacés notamment de l'héroïne (surtout dans sa forme injectable) accompagnée d'une hausse de consommation de substances stimulantes, comme la cocaïne, l'ecstasy et les amphétamines. De plus, ces recherches signalent le vieillissement de la population consommatrice d'opiacés⁸⁴, ce qui peut expliquer en partie la différence entre les résultats concernant la consommation chez les transgenres observés par A. Serre et chez ceux rencontrés lors de l'étude actuelle.

Le poppers est consommé par 13 % des prostitués hommes contre environ 5 % des femmes prostituées. Cette différence de consommation de poppers peut s'expliquer par le style de vie et le rapport au client chez les prostitués masculins, notamment chez les garçons. On verra, par la suite, que cette substance est proposée souvent par le client. La consommation d'ecstasy quasi nulle parmi les femmes prostituées est citée par 7 % de prostitués hommes et on verra qu'encore ici l'usage de cette substance est lié au style de vie des garçons et des transgenres qui se prostituent et qui semble assez différent de celui des femmes. Il faut toutefois signaler que l'usage régulier de ces substances dans la population générale reste marginal⁸⁵.

L'usage des substances psychoactives chez l'ensemble des prostitués est encore plus important lorsqu'on considère la consommation au cours de la vie, ce que l'on peut comprendre comme un usage occasionnel ou un ancien usage qui aurait été stoppé. Dans ce cadre, les produits les plus utilisés sont : poppers : 51 % ; cocaïne : 50 %, ecstasy : 40 % ;

⁸² - Cf. Cagliero, S., et Lagrange, H., 2003, op. cit. p. 239 et 241.

⁸³ - Serre, A., 1998, op. cit..

⁸⁴ - Voir principalement : Costes, J. M., 2002, op. cit. ; Beck, F., et Legleye, S., 2003, op. cit. ; Bello et alii, 2003, op. cit.

⁸⁵ Cf. Bello et alii, 2003, op. cit.

somnifères : 27 % ; héroïne : 16 %, antidépresseur : 14 % ; calmant : 12 % ; crack : 8 % ; amphétamine : 6 % ; GHB : 5 % ; LSD : 5 % ; colles : 4 % ; subutex et kétamine, 2 %, champignon, solvant 1 %, méthadone, codéine : 0,4 %.

D'après nos données quantitatives et qualitatives, si certains de ces produits sont ou ont été consommés de manière compulsive, d'autres le sont de manière occasionnelle et contrôlée. Il s'agit alors de repérer quels sont les produits qui, selon les prostitués, ne sont pas nocifs à leur santé et ceux qui peuvent les entraîner dans une consommation compulsive ou un rapport de dépendance.

Tableau XIII - Produits illicites, autres que le cannabis, consommés les 30 derniers jours par catégorie et pour l'ensemble des prostitués*

Produits consommés	Total par catégorie et pour l'ensemble des prostitués			
	Garçon	Transgenre	Total = N	Total %
Tabac	75 %	76 %	189	75 %
Alcool	74 %	84 %	198	78 %
Cannabis	51 %	62 %	142	56 %
Amphétamine	1 %	0 %	1	0,4 %
Antidépresseur	3 %	2 %	7	3 %
Calmant	2 %	7 %	11	4 %
Cocaïne	4 %	12 %	20	8 %
Crack	2 %	0 %	2	0,8 %
Héroïne	2 %	1 %	4	2 %
Poppers	12 %	14 %	33	13 %
Solvant	0 %	1 %	1	0,4 %
Méthadone	0, %	1 %	1	0,4 %
Somnifère	7 %	22 %	36	14 %
Subutex	1 %	1 %	2	0,8 %
Ecstasy	12 %	2 %	18	7 %

*Plusieurs réponses possibles

Tableau XIV - Nombre de produits illicites, autres que le cannabis, consommés dans les 30 jours par catégorie

Catégorie	Nombre de produits consommés				
	Aucun	1	2	3	Total = N
Garçon	69 %	21 %	8 %	2 %	128
Transgenre	50 %	37 %	12 %	1 %	124
Total %	59 %	29 %	10 %	2 %	252

Tableau XV- Nombre de produits consommés dans les 30 jours par région d'origine

Origine	Nombres de produits consommés				
	Aucun	1	2	3	Total = N
Inconnu	45.5 %	36 %	18 %	0 %	11
À Latine	48 %	48 %	3 %	0 %	29
Afrique	71 %	14 %	14 %	0 %	7
Antilles	33 %	44 %	22 %	0 %	9
E. Est	70 %	17 %	10 %	3 %	30
E. Ouest	53 %	38 %	8 %	1 %	77
M. Orient/Asie	8 %	11 %	11 %	0 %	9
Maghreb	67.5 %	19 %	11 %	2.5 %	80
Total	59.5 %	29 %	10 %	2 %	252

Tableau XVI - Produits consommés au cours de la vie par catégorie et pour l'ensemble des prostitués*

Produits consommés	Total par catégorie et pour l'ensemble des prostitués			
	Garçon %	transgenre %	Total = N	Total = %
Amphétamine	4 %	7 %	14	6 %
Antidépresseur	9 %	18 %	35	14 %
Calmant	11 %	13 %	30	12 %
Champi	1 %	2 %	3	1 %
Cocaïne	42 %	58 %	126	50 %
Codeïne	1 %	0 %	1	0,4 %
Colles	6 %	2 %	10	4 %
Crack	6 %	10 %	20	8 %
GHB	4 %	6 %	12	5 %
Héroïne	14 %	18 %	40	16 %
Kétamine	0 %	4 %	5	2 %
LSD	5 %	6 %	13	5 %
Méthadone	0,0	1 %	1	0,4 %
Poppers	51 %	52 %	129	51 %
Solvants	2 %	1 %	3	1 %
Somnifères	16 %	39 %	68	27 %
Subutex	2 %	2 %	5	2 %
Ecstasy	45 %	35 %	102	40 %
Autres	1 %	0 %	1	0,4 %

* Plusieurs réponses possibles

Consommation occasionnelle ou consommation compulsive : la gestion de la dépendance

Nous avons essayé, dans les pages précédentes, de mettre en perspective la consommation des substances psychoactives chez les prostitués masculins et celle observée dans la population adulte française. Les taux de consommation plus importants chez les premiers n'impliquent pas la même fréquence de consommation pour les différents produits ni le même rapport aux produits selon garçons et transgenres.

Les données quantitatives font apparaître deux groupes des substances citées par l'ensemble des prostitués usagers des drogues licites et illicites : les drogues les plus consommées : le tabac, l'alcool, le cannabis et les médicaments (somnifères, antidépresseurs, et calmants) et les drogues les moins consommées : la cocaïne, le poppers, l'ecstasy, le crack, l'héroïne, le LSD et d'autres hallucinogènes.

En fait, la plupart des personnes interrogées ne se considèrent pas dépendantes des produits qu'elles utilisent. Cette dépendance est déclarée par la majorité des usagers lorsqu'il s'agit du tabac, dont on registre un taux de dépendance tabagique reconnue par 77 % des garçons et 69 % des transgenres. Le taux de dépendance alcoolique déclarée est de 17 % pour les garçons et 5 % pour les transgenres. Ce qui fait un total de 10 % de l'ensemble des prostitués interrogés. Quant au cannabis, la dépendance déclarée est de 30 % mais cette dépendance s'avère nettement supérieure chez les garçons, dont 45 % se déclarent dépendants contre 18 % chez les transgenres.

Face à la consommation des produits déclarés et la dépendance reconnue à l'égard de certains, il nous est paru important de connaître, d'après les entretiens approfondis, la perception que les prostitués interrogés ont de chaque produit cité, et aussi leur perception sur la modalité de leur propre consommation.

La notion de dépendance : une approche pluridisciplinaire

La notion de dépendance ainsi que la distinction entre drogues licites et illicites ont été durant longtemps au centre de la compréhension de la consommation des substances psychoactives. Les limites d'une telle approche ont été pointées par le rapport Roques⁸⁶ lorsque celui-ci questionne la distinction entre drogues licites et illicites en procédant à une

⁸⁶ Roques, B., 1998, op. cit..

réévaluation de la dangerosité des différents produits qu'ils soient légaux ou illégaux. Ce rapport analyse la notion de substance psychoactive aussi bien à travers son statut illégal et à l'importance du syndrome de sevrage qu'elle entraîne, à l'exemple du cannabis et de l'héroïne, qu'au travers leur dangerosité à court terme à l'exemple des stimulants, comme la cocaïne et l'ecstasy, ou à long terme comme l'alcool et le tabac.

Déjà le Rapport de la Commission de réflexion sur la drogue et la toxicomanie présidée par le Prof. R. Henrion avait signalé que le potentiel addictif d'un produit ne suffit pas à expliquer la toxicomanie⁸⁷. La majorité des usagers occasionnels ne répètent pas leur première expérience et 90 % des usagers de drogues illicites ne deviennent pas dépendants. Tout en mettant en évidence l'importance des liens sociaux dans le maintien des comportements addictifs, selon R. Henrion, l'usage apparaît souvent comme les symptômes de difficultés préexistantes, de circonstances particulières, voire de disposition génétique⁸⁸.

Par ailleurs, J. P. Parquet et ses collaborateurs⁸⁹ soutiennent que la dépendance se distingue clairement de l'usage ; lequel désigne une consommation socialement contrôlée n'entraînant ni risques, ni dommages, ni abus (ou usage nocif). Ce dernier indique un usage répété induisant des désordres psychiques et/ou socio affectifs aussi bien chez l'utilisateur que pour son environnement social (indépendant du statut licite ou illicite du produit). La dépendance implique un comportement en rupture avec le fonctionnement de l'environnement socio affectif. Toutefois il y a dans la définition de la dépendance l'idée d'une prépondérance de critères cliniques et neurobiologiques et les auteurs soutiennent que des facteurs individuels de vulnérabilité auraient une place plus importante qu'on ne l'avait pas préalablement estimée. D'après les auteurs, il y a même l'hypothèse que « ces facteurs personnels seraient prépondérants dans le déclenchement de la consommation et que les facteurs sociaux n'auraient pas une place exclusive dans l'initiation des comportements, alors qu'ils seraient déterminants dans la pérennisation de ceux – ci »⁹⁰. J. P. Parquet, propose une approche centrée sur la personnalité des consommateurs, approche qui selon lui permet de mettre l'accent sur l'ensemble des déterminants biologiques, psychologiques, culturels et économiques de la personne usagère.

⁸⁷ Henrion, R., 1995. « Rapport de la commission de réflexion sur la drogue et la toxicomanie ». La documentation française.

⁸⁸ *idem*, p. 37.

⁸⁹ Parquet, P.J., Reynaud, M., Lagrue, G., (sans date). « Les pratiques addictives. Usage, usage nocif et dépendance aux substances psychoactives ». Rapport remis au Secrétaire d'État à la santé et aux affaires sociales.

⁹⁰ *idem*, p.16.

En fait, ces rapports⁹¹ portant sur les pratiques addictives reprennent comme base la définition de dépendance de l'Association psychanalytique américaine (APA), laquelle intègre des données d'ordre biologique, psychologique et de comportement social. Selon la définition de l'APA, l'élément fondamental de la dépendance est le sentiment de perte de contrôle, l'aliénation subjective qui donne au sujet la conviction d'être aux prises avec un processus qui échappe à sa volonté⁹². La notion de dépendance devient une notion plus globale du comportement, s'accordant ainsi à la notion anglo-saxonne *d'addiction*, laquelle ne se restreint pas à la consommation de substances actives, mais comprend, par exemple, alimentation compulsive, jeux pathologiques, addictions sexuelles. Cette notion élargie devenant inefficace, aujourd'hui on retient la notion d'addiction pour les troubles liés à l'abus et à la dépendance de substances psychoactives⁹³.

De nos jours, commencent à se développer des recherches portant sur les caractères neurobiologiques des comportements addictifs et, comme souligne D. Touzeau, il est nécessaire de choisir une approche pluridisciplinaire et pluri théorique lorsqu'il s'agit de la compréhension et de la prise en charge de personnes présentant des comportements addictifs⁹⁴. L'approche médicale et de santé publique de la dépendance préconisant que c'est le médecin qui détermine le seuil de dangerosité des drogues, génère une vision très biomédicale : les substances font appel aux mêmes processus neurobiologiques (capture interneurones de la dopamine avec les mêmes neurotransmetteurs). Une telle approche risque de tourner le dos aux travaux d'Alain Ehrenberg (l'individu incertain, le culte de la performance) qui proposait une analyse anthropologique des drogues dans nos sociétés contemporaines axées sur l'individualisme et la performance sociale. Ainsi il est important de prendre en compte la difficulté pour beaucoup de jeunes de trouver leur place dans une telle société et qui se tournent vers la consommation de substances psychoactives comme un moyen d'échapper aux souffrances quotidiennes : morales et physiques.

⁹¹ Cf. Rapport Roques, 1998, *op. cit.* et rapport Parquet (sans date), *op. cit.*

⁹² - Cf. Roques, 1998, *op. cit.*, p. 63.

⁹³ - Cf. Touzeau, D., 2000. « Les dépendances de quoi parle-t-on » in : Regard sur les dépendances : La santé de l'homme n° 347, dirigé par Danielle Vasseur, pp. 16-18.

⁹⁴ -*idem.*

Le tabac, l'alcool et le cannabis : les drogues auxquelles on s'accroche

Nous avons signalé que l'alcool, le tabac, le cannabis, les somnifères sont les produits les plus utilisés par l'ensemble des prostitués interrogés les trente derniers jours précédents notre enquête. Nous allons montrer maintenant comme cette consommation se distribue selon les garçons et les transgenres et aussi, les perceptions que ces personnes ont de ces produits et de leur consommation. De fait, derrière les chiffres importants, il y a les différentes fréquences de consommation et différentes perceptions de dépendance, selon le produit et le consommateur.

Le tabac

Le tabac est la substance pour laquelle les informateurs reconnaissent le plus la dépendance. Consommé par 75 % des garçons et 76 % des transgenres, ils sont 75 % et 69 % respectivement à reconnaître une dépendance à l'égard du tabac. La fréquence de consommation se situe autour de 11 à 20 cigarettes par jour pour 65 % des garçons et 65 % des transgenres. Encore ici toute tentative de comparaison peut s'avérer difficile, mais le taux de consommation de tabac chez les prostitués masculins apparaît plus important que celui identifié sur la population générale ; 55 % des hommes contre 45 % des femmes déclarent consommer plus de 10 cigarettes par jour parmi les 27 % des consommateurs quotidiens⁹⁵.

Toutefois, le tabac n'est pas considéré par les prostitués comme une drogue dangereuse et ils ne s'attardent pas en commentaires sur cette consommation. Force est de constater que le tabac possède un pouvoir addictif important par la nicotine principalement et les alcaloïdes. Ne présentant pas de risque social grave, son usage prolongé entraîne une forte dépendance. Si la toxicité de la nicotine vis-à-vis des neurones n'a jamais été démontrée pour un usage prolongé, il est avéré que son effet toxique sur certains organes provoquerait des maladies graves, comme les bronchites chroniques et certains cancers notamment celui du poumon⁹⁶. C'est dans ce cadre qu'on assiste aujourd'hui à un vrai débat au niveau de la société française sur la dangerosité du tabac pour la santé. Si on ne parle jamais de prohibition du tabac, le prix de cette substance devient une vraie contrainte pour les consommateurs et les commerçants. Cependant, cette contrainte n'a pas été signalée par nos informateurs, malgré le fort taux de dépendance reconnu à l'égard du tabac.

⁹⁵ - Cf. Beck, F. et Legleye, S., 2003, *op. cit.*

⁹⁶ - Cf. Rapport Roques, 1998, pp. 135-136, *op. cit.*

Tableau XVII - Dépendance tabagique déclarée par catégorie de prostitué

Catégorie	Dépendance tabagique déclarée	
	non	oui
Garçon	23 %	77 %
Transgenre	31 %	69 %
TOTAL = N	47	126

Tableau XVIII - Nombre de cigarettes consommées par jour par catégorie de prostitué

Catégorie	Nombre de cigarettes consommées			
	+20cig/j	11-20cig/j	1a10cig/j	-1cig/j
Garçon	24,5 %	65,5 %	9 %	1 %
Transgenre	15 %	65 %	18 %	2 %
TOTAL = N	37	124	26	3

L'alcool

Après le tabac, l'alcool (bière, vin, spiritueux) est la substance la plus citée : 74 % des garçons et 84 % des transgenres en font usage. Au total, seulement 10 % se considèrent dépendants (17 % de garçons et 5 % des transgenres).

Tableau XIX - Dépendance alcoolique déclarée par catégorie de prostitué

Catégorie	Dépendance alcoolique déclarée		
	Non	oui	Total = N
Garçon	83, %	17 %	89
Transgenre	95 %	5 %	105
TOTAL %	90%	10%	194

La fréquence de consommation reconnue semble assez sous-estimée, car elle se concentre sur 1 à 3 verres par semaine pour les spiritueux (75 %), suivi par le vin (69 %), par la bière (59 %) et par d'autres types d'alcool (46 %). Sur la fréquence de consommation de 1 à 3 verres par jour, la bière arrive en premier citée pour 23 %, suivi par les spiritueux 15,5 % et le vin 13,5 %. Parmi la catégorie d'autres alcools consommés occasionnellement par 46 % des personnes on observe une forte consommation du champagne par les transgenres.

Tableau XX - Fréquence de consommation de l'alcool, par type d'alcool, pour l'ensemble des prostitués

Type d'alcool	Fréquence de consommation de l'alcool				TOTAL = N
	1a3v/j	4a6v/j	1a3v/s	occasionnelle	
Bière	23 %	2 %	59 %	16 %	123
Spiritueux	15,5 %	0 %	75 %	9,5 %	168
Vin	13,5 %	1,5 %	69 %	16 %	104
Autres	8 %	0 %	46 %	46 %	37
TOTAL = %	16 %	1 %	67 %	16 %	100

La consommation d'alcool n'est pas significative lorsqu'on la compare par pays d'origine. Toutefois, on note une légère relation entre consommation d'alcool et l'ancienneté dans la profession. Les personnes qui sont le plus récemment dans la prostitution ont tendance à consommer plus d'alcool : 49,5 % pour ceux qui travaillent entre 0 et 4 ans, contre 28 % pour ceux qui travaillent entre 5 à 9 ans. En fait, les variables ancienneté dans la profession et âge des prostitués sont très liées. Les plus jeunes sont ceux qui consomment plus d'alcool. Cette donnée est confirmée lors des entretiens, où il s'avère qu'avec l'âge, les personnes consomment moins d'alcool souvent pour un problème de santé. Cet indicateur de santé est important, néanmoins, la baisse de la consommation d'alcool chez les prostitués plus âgés contraste avec les données rencontrées dans la population générale indiquant que chez cette dernière la consommation d'alcool augmente avec l'âge.

Tableau XXI - Consommation d'alcool selon ancienneté dans la prostitution pour l'ensemble des prostitués.

Consommation de cannabis	Ancienneté dans la prostitution						Total
	inconnu	0-4ans	5-9 ans	10-14 ans	15-19 ans	+de20 ans	
Oui = N	3	98	55	29	12	1	198
%	1,5%	49,5%	28%	14,%	6,5%	0,5%	

La consommation acquiert une signification différente selon les garçons et les transgenres. Pour ces derniers, l'usage d'alcool fait partie intégrante de leur métier, encore que chacun délivre sa propre justification à cette consommation. La plupart des transgenres disent prendre l'alcool pour se réchauffer pendant le travail lorsqu'il fait froid : « *Moi toujours avant de travailler je prends une bouteille de vin, tous les jours, pour que j'ai chaud pendant le temps que je travaille, c'est pour le travail.* » (Cathy, 32 ans, algérienne, Paris)

Selon un transgenre qui ne prenait aucune substance, l'importante de l'alcool parmi eux était une manière d'arriver à faire un métier pas facile pour tous : « *Je crois qu'il y a énormément de solitude, je souffre énormément de la solitude, du regard et de la discrimination. L'alcool par exemple, quand tu vois les filles du bois de Boulogne qui disent « si je bois c'est pour tenir chaud ». Ce n'est pas vrai c'est faux, mais c'est une manière d'être sans inhibition... il n'y a que ce moyen-là d'y aller vers la prostitution, d'aller vers le client, d'accepter une passe quoi. Non, on ne peut pas dire que ça vient sur une étoile. C'est une violence qu'on se fait, quoi, tout au début, après il y a une autre routine qui s'installe, mais au début on y va vraiment en reculant on a tous plus ou moins des a priori sur la prostitution.* » (Frédérique, 34 ans, français, Marseille)

D'après une étude basée sur l'observation de terrain, A. Garnier-Muller⁹⁷ souligne que la consommation d'alcool chez les transgenres algériens, exerçant sur les boulevards périphériques de Paris, participe d'une construction identitaire et d'une reconnaissance sociale ouverte à la différence : « L'alcool accompagne le rythme et la gestuelle de la lente transformation (p. 142) ». Au cours de leur préparation, avant d'aller travailler, il s'agit du

⁹⁷ - Garnier-Muller, A., 2000. « Du Rosé dans un verre à thé : travestis algériens avec un contrepoint », in : Carmen Bernard (organisateur), 2000. *Désir d'ivresse Alcools, rites et dérives*, éditions Autrement, collections Mutation n° 191, pp. 139-154, Paris.

rosé, alcool socialement attribué aux femmes, rappelle l'auteur, il est alors « dégusté lentement, à la manière des femmes. » (p. 144). Toujours selon A. Garnier Muller, en descendant sur la rue et allant dans le bar, c'est l'heure du Baby Whisky, lequel marque le lieu de transition entre la sphère privée et la sphère publique (p. 145). Selon l'auteur, « boire pendant le travail oblige à la retenue, et la majorité d'entre eux contrôle leur consommation » (p. 150). Après le travail, vers une heure du matin, ils se retrouvent dans une brasserie pour une pause, « le partage de l'alcool apporte ici le réconfort et, offre l'occasion de se serrer les coudes. » (p. 149).

De fait, selon l'auteur, « les manières de boire des transgenres prostitués ne sont ni désordonnées ni anarchiques : le choix des boissons, le mode et la quantité d'ingestion suivent le cycle des activités » (p. 154). Ce qu'on note, cependant, est que, d'après les entretiens, certaines sont devenues lourdement dépendantes de la boisson. Ils ont arrêté à l'occasion du diagnostic de VHC ou du VIH, mais l'abstinence à l'alcool semblait toujours difficile⁹⁸. En tout cas, l'acte de boire est en rapport avec certaines modalités de la pratique prostitutionnelle. Les transgenres, lorsqu'ils deviennent fatigués, ne peuvent plus exercer leur activité dans la rue et sont obligés de travailler dans les bars. Le fait de ne plus boire d'alcool devient alors une contrainte : « *Travailler tous les jours ça fait quelque temps maintenant que je ne peux plus... le médecin m'a interdit l'alcool. Alors je ne peux pas aller dans un bar boire un café et puis, rester une heure dans un café si un homme m'offre à boire, je peux juste prendre un verre d'alcool... Mais même sans travailler, j'aime bien l'alcool... Là ce qui fait peur c'est qu'on n'a plus une vingtaine d'années.* » (Elise, 45 ans, française, Paris).

La forme de rituel, dans laquelle l'alcool prend place, lors du processus de transformation quotidienne des transgenres, n'est pas aussi visible chez les garçons. Leur alcool, c'est la bière et son usage peut devenir incontrôlable, comme l'attestent les 17 % qui se considèrent dépendants. La plupart des garçons parlent de consommation de bière tous les soirs, avant ou après le travail. Comme pour les transgenres, l'alcool ici contribue à la détente, mais tous les garçons ne se disent pas « accro » ; pour certains, cette consommation fait partie de leur métier et la rencontre avec le client est une occasion pour consommer différents types d'alcools : « *Je bois presque tous les jours : whisky, vodka, bière, vin blanc, champagne, kir. Plutôt pour accompagner le client parce que moi personnellement, je bois un petit peu aussi, mais bon, un petit apéritif au repas, comme ça, mais je bois plus d'alcool quand je travaille.* » (Pascal, 32 ans, français, Paris)

⁹⁸ - Précisons ici que l'infection par le VIH a été déclarée par 7 personnes (1 garçon et 6 transgenres), celui du VHC par 2 transgenres et du VHB par 1 garçon et 2 transgenres. Ces données seront traitées dans la partie suivante.

Un autre garçon nous parle encore de cette consommation lorsqu'il est avec un client :
« Avant de passer à l'acte on discute beaucoup. On va boire un verre on discute un peu de sa vie privée, et donc il veut savoir aussi un peu de ma vie, et on raconte un peu de tout quoi. On boit un petit verre et tout et puis après on passe à l'acte. » (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)

Malgré que les chiffres indiquent un certain lien entre usage d'alcool et pratique prostitutionnelle, on constate que l'alcool est consommé d'abord par plaisir et pour se détendre : 70 % et 66 % de réponses respectivement. 20 % prenaient de l'alcool pour répondre à la demande du client, 11,5 % pour avoir le courage de pratiquer la prostitution et 18 % pour apaiser l'anxiété. Le plaisir annoncé à l'égard de l'alcool ne cache pas l'usage compulsif pour certains garçons ou l'effort d'abstinence de certains transgenres qui ont été fortement dépendants.

Le cannabis

Le cannabis est la substance illicite la plus consommée dans le milieu de la prostitution masculine : 51 % des garçons et 62 % des transgenres reconnaissent son usage dans les trente derniers jours. Sur le total des 252 informateurs, 56 % relatent fumer une ou plusieurs cigarettes par jour et 39 % une ou plusieurs cigarettes par semaine.

Tableau XXII - Fréquence de consommation de cannabis par catégorie de prostitué

Catégorie	Fréquence de consommation de cannabis			
	1ou + sieurs/j	1ou + sieurs/s	1ou + sieurs/mois	TOTAL = N
Garon	65 %	32 %	3 %	65
Transgenre	48 %	45 %	6 %	77
TOTAL %	56 %	39 %	5 %	142

L'usage du cannabis apparaît plus important chez ceux qui ont moins de temps dans la prostitution. Pour ceux qui ont entre 0 et 4 ans de métier, la consommation du cannabis est de 46 %. Elle est de 31 % pour ceux qui ont entre 5 et 9 ans de métier et de 15 % pour ceux qui ont entre 10 et 14 ans. Ainsi, plus ils sont anciens dans la prostitution moins ils consomment

de cannabis. Ici encore on note une relation entre l'usage du cannabis et l'âge des prostitués : plus ils sont dans un âge avancé, moins ils consomment du cannabis. Cette donnée est cohérente avec d'autres études sur le cannabis, mais aussi sur l'usage des drogues en général comme le montrent les différentes études sur le thème.

Tableau XXIII - Consommation de cannabis selon ancienneté dans la prostitution pour l'ensemble des prostitués

Consommation de cannabis	Ancienneté dans la prostitution						Total
	inconnu	0-4ans	5-9 ans	10-14 ans	15-19 ans	+de20 ans	
Total = N	5	128	67	35	14	3	252
Oui	2	65	44	21	8	2	142
%	1%	46%	31%	15%	6%	1%	56%

Les chiffres révèlent que la consommation du cannabis est pratiquée par des personnes de toutes les origines, même si certaines sont plus fortement marquées, comme celles de l'Europe de l'ouest et du Maghreb. Ainsi, par ordre d'importance de consommation du cannabis, d'abord les originaires de l'Europe de l'ouest, 66 %, du Maghreb, 59 %, de l'Afrique, 57 % et de l'Amérique Latine, 48 %. Les personnes des pays du Moyen Orient et d'Asie sont celles qui consomment moins du cannabis, 33 %, devancées par celles des pays de l'Est, 37 %.

Tableau XXIV - Consommation de cannabis selon région d'origine pour l'ensemble des prostitués

Consommation de cannabis	Région d'origine					
	Europe d'Ouest,	Maghreb	Afrique	Amérique Latine,	Europe de l'Est	Moyen Orient et Asie
Total = N	77	80	7	29	30	9
Oui	51	47	4	14	11	3
%	66%	59%	57%	48%	37%	33%

De fait, il est probable que la consommation de cannabis serait davantage en rapport avec un phénomène générationnel, et avec le contexte socio affectif dans lequel se situent les personnes interrogées, qu'en rapport avec une question d'origine ou de l'exercice de la prostitution proprement dit.

Toutes les études sur la consommation des substances psychoactives soulignent l'importance de la consommation du cannabis parmi les jeunes en général. Ces études s'accordent pour reconnaître que le cannabis ne possède aucune neurotoxicité et que son faible pouvoir addictif ne justifie pas un investissement dans de traitement de substitution⁹⁹. Les différentes études s'accordent sur le fait qu'avec l'âge la consommation de cannabis diminue.

Par ailleurs, E. MacRae et J. Simoes¹⁰⁰, dans une étude sur l'usage du cannabis par les couches moyennes urbaines, constatent une progressive déritualisation dans la consommation, laquelle se produit dans une variété de situations et de circonstances. Selon ces auteurs, les prescriptions relatives à l'usage assument un caractère général qui n'est pas forcément consensuel, et tendent à être intériorisées selon les propres volontés de l'usage, ses limites et ses disponibilités personnelles. Ainsi, chacun développe ses propres rapports avec l'acte de fumer permettant le maintien d'une consommation contrôlée du cannabis.

Donc, du point de vue de la dangerosité, cette substance se différencie tout à fait de l'alcool, de la cocaïne et d'autres opiacés et les études démontent la théorie de l'escalade du consommateur de cannabis vers les drogues dites « dures », car à fort pouvoir addictif¹⁰¹.

Malgré ces données qui confirment la faible nocivité attribuée au cannabis, les études indiquent que 62 % des interpellations policières concernent ce produit contre 33 % concernant l'héroïne. Par ailleurs, parmi les usagers de drogues ayant recours aux soins spécialisés, 19 % prennent du cannabis contre 55 % qui prennent de l'héroïne¹⁰².

D'après nos données, la consommation du cannabis apparaît plus compulsive chez les garçons que chez les transgenres. La dépendance à l'égard du shit est reconnue par 45,5 % des garçons. Soixante-cinq pour cent disent fumer une ou plusieurs cigarettes par jour et 32 % une ou plusieurs cigarettes par semaine.

La majorité des garçons révèlent qu'ils ont commencé à fumer du cannabis très tôt et souvent avant l'entrée dans la prostitution et avant la connaissance d'autres drogues. «... *Le haschisch en fait j'ai commencé à fumer plus jeune, quand je suis parti du foyer, j'avais seize ans... Seize ans et demi, en fait c'est quand je suis parti du foyer, que je dormais à droit et à*

⁹⁹ - Rapport Roques, 1998, p. 178, *op. cit.*

¹⁰⁰ - MacRae, E. et Simoes, J., 2000. *Rodas de Fumo : o uso da maconha entre camada médias urbanas*, Edufba, Salvador.

¹⁰¹ - Rapport Roques, 1998, p. 178, *op. cit.*, voir également Henrion, R., 1995, p. 118, *op. cit.*

¹⁰² - Rapport Roque, 1998, p. 65, *op. cit.*

gauche chez les gars de la bande. Bon, là oui je fumais tout le temps à cette époque-là... parce que moi je suis de père et de mère inconnus, donc mon enfance c'est le foyer, je suis un enfant de la DDASS, un orphelin quoi. » (Christophe, 32 ans, français, Paris)

Ces garçons découvrent le cannabis en fréquentant d'autres amis qui fument et la plupart du temps dans un cadre de rupture familiale, voire institutionnelle. Mais pour d'autres cela n'est pas le cas comme le montre le récit qui suit : *« A l'âge de treize ans j'ai commencé à fumer des cigarettes après j'ai goûté la marijuana ça m'a plu, toujours j'ai fumé ça à la maison, ma mère aussi fumait donc... » (Nicolas, 22 ans, colombien, Paris)*

La plupart des garçons ne reconnaissent pas un usage à problème du shit, bien que presque la moitié se déclare dépendant de cette substance. Parmi ces derniers, certains se reconnaissent prisonniers du cannabis et admettent que la plupart de l'argent de la prostitution était destiné à l'achat du shit : *« Tout y va presque, pour l'hôtel et pour ça. Et pour manger aussi. Le shit oui parce que pour aller là- bas (sur le trottoir) il faut être bien, il faut se sentir bien dans sa peau et moi je ne me sens pas bien... les joints j'en fume trois, quatre (par jour)... Mais ça c'est seulement pour me calmer, c'est un calmant. » (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)*

Lors des entretiens, 4 garçons ont déclaré que, pour faire face à la consommation compulsive, ils se prostituent pour acheter du shit : *« Une fois j'ai vu un reportage il parlait des problèmes de prostitution, mais c'était sur les femmes, ça revient à la même chose, il y en a qui font ça pour la drogue, moi je fais ça un peu pour la drogue. Parce que moi je consomme un peu le cannabis. Je ne prends pas de médicaments, je ne me pique pas, je ne prends pas de drogues dures, mais il y en a que si, il y a d'autres c'est un autre problème. » (Beau Garçon, 22 ans, français, Paris)*

La plupart des garçons considèrent qu'ils fument beaucoup. Ils reconnaissent qu'il s'agit d'une drogue légère, qui apaise et ne fait pas de mal, mais à laquelle on s'accroche et cela peut revenir cher. Pour certains, cette habitude peut devenir un problème sur lequel ils peuvent perdre le contrôle. L'usage devient compulsif et, à ce moment-là, on a besoin d'aide pour essayer de tout arrêter : *« Je bois deux Heineken, tous les soirs. Pétards toute la journée. Moi je veux m'en sortir de ça. Je veux arrêter tout ça. Je suis avec ma mère en ce moment... Mon père m'a mis à la porte hier. Parce que ma mère lui a expliqué le problème du Haschich, pour qu'il m'aide à m'en sortir ! Mais lui, il vient tous les jours, il prend mon Haschich, il le jette. Attend ! J'ai acheté mon shit à 70... Moi je suis venu à la maison pour qu'on m'aide. Ce n'est pas du jour au lendemain. Si tu me le prends, je vais en acheter... Moi je sais que je vais arrêter. Moi je sais que quand je vais travailler... Ecoutez, quand je pars chez mes parents j'achète pour 32 ça me fait la semaine. Alors que quand je suis à Paris je*

metts 15 tous les jours ». Lorsqu'on lui demande où il trouve de l'argent pour dépenser 15 € par jour de shit, il répond « *À Porte Dauphine, j'ai des clients qui m'appellent parce que je les connais depuis longtemps, lorsque je suis plus trop à Porte Dauphine, on m'appelle.* » (Suzuki, 25 ans, français, Paris)

Tous ces garçons se trouvaient dans une situation d'extrême vulnérabilité sociale voire dans une situation de désaffiliation complète, pour reprendre la conception de R. Castel¹⁰³. Nous avons montré dans la première partie de ce travail que plusieurs d'entre eux avait quitté leurs parents dès l'adolescence et que d'autres ont été placés dans des foyers. Certains nous ont raconté avec une certaine fierté qu'ils volaient des objets de tous genres. Le dernier cité raconte que c'est son père qui l'a incité à voler lorsque celui-ci l'a mis à la porte.

Il est facile d'établir un lien entre le prix du shit et le recours à la prostitution dans le cas de certains garçons qui sont lourdement dépendants de cette substance.

J.P.C. Grund¹⁰⁴, dans une étude sur les comportements à risque pour le VIH chez les usagers de drogues injectables, introduit deux variables dans la compréhension des usages de drogues : la disponibilité de la drogue et la structure de vie (modèle d'activité domestique régulière, récréative, professionnelle et criminelle) qui modèlent et rendent contraignante la vie quotidienne des usagers. S'agissant de drogues de fortes dépendances, l'auteur montre que la non disponibilité de la drogue implique un coût psychosocial, car elle augmente la valeur symbolique de la substance, amenant à une focalisation d'intérêt sur la drogue, rendant difficile l'autocontrôle de l'usage.

Selon cet auteur, la fixation sur la drogue conduit à une limitation des expressions comportementales lorsqu'il y a un manque du produit et, à une indulgence impulsive de consommation lorsqu'elle devient disponible. Ces considérations de J.P.C.Grund sont tout à fait applicables à l'analyse des comportements des usagers compulsifs du cannabis, lorsque cet usage devient une contrainte pour la vie quotidienne. Ce qui nous ramène à l'idée que c'est moins la nocivité du produit que le rapport que chacun entretient avec lui et le contexte dans lequel prend place ce rapport qu'ont doit prendre en compte dans l'analyse des comportements addictifs.

Si pour beaucoup de garçons le shit est la drogue dont on ne peut pas se passer, tous n'ont pas le même regard sur ce comportement addictif. « *J'aime toutes les drogues. Moi j'ai des petites préférences selon mes humeurs. Mais je peux bien m'en passer ; je peux me passer*

¹⁰³ - Castel, R., 1991. « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation » in : Donzelot J. (éditeur), *Face à l'exclusion. Le modèle français*, Editions Esprit, Paris, p. 137 – 168.

¹⁰⁴ - Grund, J.P.C., 1993. *Drug use as a social ritual : functionality, symbolisme and determinats of self regulation*, IVO, Rotterdam.

de drogues sauf le haschisch : je le prends quand même de manière régulière comme calmant. Je le prends tous les jours, cela me permet de reculer ma consommation des cigarettes, le haschisch et l'herbe, je les consomme tout le temps. » (Pascal, 32 ans, français, Paris).

Nous sommes dans un registre de consommation bien différent de ceux cités plus haut. Nous avons vu dans la partie précédente que ce garçon ne partageait pas la même histoire d'abandon et des conditions familiales et socio-économiques de la plupart des garçons ni la même perception de la pratique prostitutionnelle. Ses conditions de vie sociale et familiale plus favorables que celles de beaucoup d'entre eux, auraient un effet dans sa perception de la drogue et de son usage. Ainsi, il reconnaît la dépendance à l'égard du cannabis, mais cela ne se constituait nullement un problème.

XXV - Dépendance déclarée du cannabis par catégorie de prostitué

Catégorie	Dépendance déclarée		
	non	oui	Total = N
Garçon	54,5 %	45,5 %	65
Transgenre	82 %	18 %	77
Total %	70 %	30 %	122

Chez les transgenres, l'usage du cannabis n'apparaît pas comme problématique et bien que 48 % réfèrent fumer une ou plusieurs cigarettes par jour et 45,5 % une ou plusieurs cigarettes par semaine, seulement 18 % reconnaissent une dépendance vis-à-vis de cette substance. La plupart de transgenres considèrent que le cannabis n'est pas une drogue car, selon eux, c'est naturel et tout le monde en prend, y compris les clients. Ceux qui ne fument n'aiment pas le produit. Ils pensent qu'il n'y a aucun mal à le consommer et, si un client leur en offre, ils en prennent pour le donner à quelqu'un qui fume. Se procurer du shit ne semble pas être difficile. La barrette, offerte par une copine ou par un client est souvent citée : « *Je peux fumer tous les jours tout le temps, ça passe, comme aller à la poste quoi, aujourd'hui c'est tellement banalisé ici en France, tout le monde fume, c'est plus rare de trouver une copine qui ne fume pas, qui ne te donne pas une petite barrette comme cadeaux. Il y a des clients aussi qui nous offrent un petit bout de haschisch pour compenser la paye, il demande si tu fumes, cela arrive principalement le samedi, c'est le jour où il y a pas mal de jeunes ici.* » (Karine, 35 ans, colombienne, Paris). Un transgenre qui n'aime pas beaucoup les drogues, rapporte à propos de ses copines qui fument du shit. « *Moi je ne suis pas un grand*

fumeur. Mais dans le milieu ouais... Attendez. du shit tout le monde fume aujourd'hui c'est presque une drogue douce, c'est presque dépénalisé, il n'y a pas du mal à ça. » (Adélie, 20 ans, algérienne, Paris)

Les récits sur un passé de toxicomane ou de dépendance à une drogue dite « dure » sont nombreux chez les transgenres. Dans ces cas, souvent, le shit s'est prêté comme point d'appui et de soulagement pour supporter le décrochage. *« J'étais toujours dans l'underground, là-bas en Belgique déjà je faisais des chutes comme ça, et je prenais et snifais la coke. C'était la totale quoi, et là je veux dire, à dures peines, j'ai réussi... avec le neocodiom, avec le shit, parce que je fume pas mal, je fume pas mal de shit et donc j'ai réussi à arrêter l'héroïne. C'est vrai que je fume pas mal de shit au moins ça m'aide à être moins angoissée et à ne pas utiliser d'autres trucs. » (Sara, 32 ans, belge, Paris)*

Pour d'autres, le cannabis vient remplacer le manque d'alcool. *« La première fois ça ne m'a pas accroché du tout. Je fume comme ça depuis que j'ai réduit ma consommation d'alcool, tu vois après que j'ai eu l'Hépatite. Avant je prenais 4 ou 5 whiskies par jour, c'était ma boisson. Pour compenser ce manque peu à peu je me suis mis à fumer, le soir pour dormir ça me relaxe, comme ça je n'ai pas besoin de somnifères et tous ces trucs. » (Samante, 43 ans, algérienne, Paris). D'autres affirment encore : « À l'époque du crack je suis tombé dans cette marmite-là... et à la fin, j'ai pu m'en sortir avec l'appui de ma famille, de ma mère... et de l'herbe que je fumais quand même et jusqu'à aujourd'hui je fume parce que c'est une des choses qui m'ont aidé à laisser tomber le crack. » (Karine, 35 ans, colombienne, Paris)*

Le cannabis apparaît ainsi comme la drogue qui peut se substituer à toutes les autres. Les rapports du Professeur Roques et du professeur Henrion avaient déjà signalé que le cannabis s'avère capable de diminuer la sévérité du sevrage aux opiacés.

En fait, aucun transgenre ne fait de commentaire sur l'argent dépensé à l'achat du cannabis. Ils parlent plus volontiers des cadeaux qu'ils reçoivent sous forme de barrette. Est-ce le coût du cannabis qui rend sa dépendance difficile à supporter par les garçons ? Lorsqu'on compare les conditions de vie des garçons et des transgenres, les premiers sont beaucoup plus précaires et beaucoup moins organisés. Ils vivent au jour le jour, dorment la plupart de temps dans des hôtels, chez des amis ou chez les clients. Dans ces conditions, le shit prend une place existentielle et économique importante, ce qui semble ne pas être le cas pour la plupart des transgenres.

Cela étant, comme pour l'alcool, la plupart des prostitués expliquent leur consommation du cannabis par le plaisir qu'il procure (38 % de réponses), ensuite pour se détendre (37 %) ou pour apaiser l'anxiété (13% des réponses). Comme l'alcool, le cannabis

est consommé à n'importe quel moment, mais la plupart le consomment principalement avant d'aller au travail : 46 % des garçons et 49 % de transgenres. Ils sont 22 % des garçons et 23 % des transgenres à le consommer après le travail. On trouve encore 13 % des garçons et 6 % de transgenres qui le consomment avant les passes et 14 % des garçons et 4 % de transgenres après les passes. Il n'y a que 1 % des garçons et 0,8 % des transgenres qui relatent fumer du cannabis durant les passes.

L'autre point commun entre la consommation de l'alcool et celle du cannabis est que, la plupart des garçons et transgenres qui les utilisent, les ont connues avant la prostitution. Ainsi, 69 % des garçons et 76 % des transgenres ont connu l'alcool avant de pratiquer la prostitution. De même, 50 % des garçons et 53 % des transgenres reconnaissent avoir connu le cannabis avant la prostitution. Les justifications de la prise de ces deux substances d'abord pour le plaisir, ensuite pour se détendre semblent être complémentaires ; elles révèlent, en tout cas, que la plupart des personnes prostituées ne justifient pas cette prise comme un moyen de supporter le travail qu'elles exercent.

Selon les déclarations des prostitués, les substances auxquels ils s'accrochent, comme l'alcool, le tabac et le cannabis, ne sont pas vraiment des drogues. La forte dépendance à l'égard du tabac ne semble pas une préoccupation majeure pour la grande majorité. La consommation d'alcool est déclarée pour une grande partie des transgenres, mais la grande majorité ne se considère pas dépendante de cette substance, dont l'usage semble une habitude incorporée à leur style de vie. Quant au cannabis, la dépendance reconnue à son égard est assez importante chez les garçons. Mais ils sont davantage affligés par le prix de ce produit que par sa nocivité.

Tableau XXVI - Motif de la prise par produit pour l'ensemble des prostitués*

Produits	Motif de la prise des produits							
	Détente hors travail	Détente au moment du travail	Courage pour travailler	Demande du client	S'exciter	S'apaiser	Par plaisir	autres
Alcool	31 %	10 %	5 %	9 %	2 %	9 %	33 %	0,2 %
Cannabis	37 %	8 %	2 %	0,5 %	1 %	13 %	38 %	0,5 %
Hallucinogènes**	0,0	3 %	0 %	51 %	28 %	0 %	18 %	0 %
Mdicaments	41 %	2,5 %	0, %	0, %	1 %	53 %	1 %	1,5 %
Opiacs**	32,5 %	13 %	0 %	0 %	0 %	46 %	7,5 %	1 %
Stimulants**	19 %	11 %	3 %	6,5 %	11,5 %	12 %	37 %	0 %
Total N = 1 106	31 %	8 %	31 %	8 %	4 %	14 %	31 %	1 %

* Plusieurs réponses possibles

**hallucinogènes : LSD, champignon, gamma OH, poppers, Kétamine®

**Opiacs : Héroïne, subutex®, sulfate de morphine (Moscontin® et Skenan®), méthadone, codéine

**Stimulants : Cocaïne, crack (free-base), amphétamines/speeds, Ecstasy

**Tableau XXVII - L'âge de la première consommation par produit
pour l'ensemble des prostitués***

Produits	L'âge de la première consommation					
	- De 15	15-19	20-24	25-29	30-34	35 et +
Amphétamines	0 %	31 %	54 %	0 %	15 %	0 %
Antidépresseur	0 %	7 %	29 %	52 %	12 %	0 %
Calmant	23 %	13 %	26 %	20,5 %	17,5 %	0 %
Champignon	0 %	25 %	50 %	25 %	0 %	0 %
Cocaïne	0 %	20 %	65 %	13,5 %	1,5 %	0 %
Codéine	0 %	100 %	0 %	0 %	0 %	0 %
Colles	20 %	70 %	10 %	0 %	0 %	0 %
Crack	0 %	15 %	60 %	20 %	5 %	0 %
GHB	8,5 %	8 %	75 %	8,5 %	0 %	0 %
Héroïne	2.5 %	7.5 %	77.5 %	12.5 %	0 %	0 %
Kétamine	0 %	0 %	80 %	20 %	0 %	0 %
LSD	0 %	7 %	85 %	8 %	0 %	0 %
Méthadone	0 %	0 %	100 %	0 %	0 %	0 %
Poppers	2 %	19 %	64 %	12 %	2 %	1 %
Solvants	0 %	67 %	0 %	0 %	33 %	0 %
Somnifère	10,5 %	4 %	29 %	46 %	10,5 %	0 %
Subutex	0 %	0 %	20 %	40 %	40 %	0 %
Ecstasy	0 %	28 %	58 %	14 %	0 %	0 %
Inconnu	100 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %
Autre	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %	0 %
Total %	10 %	17 %	51 %	18 %	47 %	0 %
Total N = 667	66	112	344	119	25	1

* Plusieurs réponses possibles

Les médicaments : somnifères, calmants et antidépresseurs

Après le tabac, les alcools et le cannabis, les somnifères sont les substances les plus consommées les 30 derniers jours avant l'enquête, par l'ensemble de la population interrogée. Cependant, les somnifères sont consommés principalement par les transgenres, 22 % signalant cet usage contre 4 % des garçons. Les calmants et les antidépresseurs ont été cités par 10 % des transgenres et 5 % des garçons. Lorsqu'il s'agit de prise au cours de la vie les données augmentent de manière considérable : 16 % des garçons et 39 % des transgenres relatent l'usage des somnifères, 11 % des garçons et 13 % des transgenres à avoir utilisé des calmants et 9 % des garçons et 18 % des transgenres à avoir consommé des antidépresseurs. La hausse de consommation d'antidépresseurs au cours de la vie attire l'attention. Lors des entretiens avec les garçons, plusieurs ont abordé les fréquentes crises de dépression qu'ils subissent. Dans leur récit, lors de ces crises, l'idée de suicide revient souvent. Le récit qui suit illustre celui de beaucoup d'autres : « *Le seul médicament que j'ai pris c'était des calmants, j'avais dix-sept ans et demis dix-huit ans, plus jamais. Aujourd'hui je fume ou je bois. Ça me calme. Il y a des moments j'ai envie de m'envoyer en l'air et il y a des moments j'aime la vie et puis il y a des moments j'aime plus la vie. Il y a des moments que je préfère mourir. Il m'arrive d'avoir des moments de dépression, souvent même, de plus en plus. Des fois j'ai même peur, où je me dis qu'il ne faut pas que je fasse une connerie. Je me sens angoissé je me sens mal à l'aise je me sens pas bien... c'est comme un coup de cafard, j'ai quelque chose, je suis pas bien, autour de moi je ne vois plus personne, je sens tous les gens bizarres, je me sens pas bien.* » (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)

Dans ces moments de crises, ces garçons ne cherchent pas d'aide médicale ou psychosociale. Souvent, ils ne savent pas où chercher de l'aide : « *Quand ça m'arrive je reste dans mon coin. Je vais soit dans un petit jardin, soit je commence à marcher un peu partout. En fin de compte je ne sais même pas où je vais... Je prends le métro je vais n'importe où, et je suis vraiment pas bien, quoi... ça peut durer longtemps des fois ça peut durer deux, trois heures comme ça, j'ai même peur mais bon, j'en ai marre de la vie. Des fois j'ai envie de me jeter sous le métro, des fois j'ai envie de prendre un kilo de poudre et m'envoyer en l'air et voilà c'est fini. Parce que je me dis, j'ai trente-cinq ans et j'ai rien fait de bien dans ma vie et je vois toute ma famille qui est bien et je suis le seul qui ne soit pas bien... Cela fait longtemps que je n'ai pas de leurs nouvelles, ça doit faire à peu près trois ans. Mais même avant, quand j'avais des nouvelles, je les voyais pas beaucoup.* » (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)

Pour la plupart, la prise de somnifère ou de calmant n'est pas continue ou régulière. Ils peuvent les prendre et les arrêter selon la nécessité, sans devenir dépendants. Mais pour d'autres, cette prise peut devenir une habitude dont on ne peut plus se passer, comme l'illustre ce récit d'un garçon : *« je voulais arrêter les somnifères, moi je veux tout arrêter. J'ai commencé à en prendre parce que je n'arrivais pas à dormir. Alors je mélangeais avec l'alcool et après ça faisait du bien. Et je me suis habitué maintenant. »* (Suzuki, 25 ans, français, Paris).

Chez les transgenres, la forte consommation des somnifères peut s'expliquer par une exigence de leur mode de vie, la vie nocturne surtout. *« Parfois j'ai besoin de somnifère pour dormir parce que dans ce métier on reste éveillé jusqu'à tard et je fais appel à des somnifères. »* (Sandra, 26 ans, colombienne, Paris).

Cette habitude apparaît chez plusieurs transgenres : *« les somnifères j'en prends un peu pour dormir... je prenais un témesta, tout simplement que mon médecin me prescrivait pour les nerfs parce que je suis très nerveux, très nerveuse comme vous voulez c'est pareil et si je ne prends pas ma pilule je dors pas. Des fois je l'oublie puis au bout d'un moment je me dis pas possible je l'ai oublié. Ce n'est quand - même pas une drogue de prendre un témesta, je ne prends pas de la cocaïne ni de l'héroïne. »* (Barbara, 56 ans, monégasque, Marseille).

Plusieurs travaux ont abordé le transgenre comme une figure de la nuit¹⁰⁵. Ils se lèvent tard et ils commencent leur vie le soir pour la vivre entièrement la nuit : ils sont mieux tolérés et les barrières sociales semblent moins accentuées. Plusieurs transgenres parlent de cette vie décalée et du besoin de prendre des médicaments pour dormir lorsque le bruit de ville annonce que le jour commence à se lever et qu'il est l'heure d'aller se coucher.

La consommation des médicaments psychotropes en France augmente chez les jeunes¹⁰⁶. Cependant, les statistiques montrent clairement que cette consommation touche principalement les femmes des classes populaires urbaines et les personnes de plus de 45 ans. On note que ce sont les transgenres les plus âgés qui, le plus souvent, font usage de somnifères. On peut effectivement s'interroger sur la relation de cette prise importante de ces médicaments chez les transgenres et leur côté féminin, à l'exemple de la consommation du vin rosé pour se forger une identité¹⁰⁷. Cependant, il est clair que la forte consommation de somnifères chez les transgenres est liée en grande partie à leur mode de vie : après le travail de nuit, la journée est consacrée au repos et cela ce fait souvent à l'aide de somnifère.

¹⁰⁵ - Voir principalement, Garnier-Muller, A., 2000, op. cit, Laurindo da Silva, L., 1999, op. cit, MacRae, E., 1990, op. cit

¹⁰⁶ Beck, F. Legleye, S., 2003. « Evolution récentes des usages de drogues à 17 ans » : Escapade : 2002 – 2002.

¹⁰⁷ - Cf. Garnier-Muller, A., 2000, op. cit.

Les drogues à usage occasionnel

Les hallucinogènes et les stimulants

La consommation des drogues sur les trente derniers jours de l'enquête n'indique pas toutes les consommations occasionnelles qui peuvent avoir lieu. Néanmoins, elle montre que, en dehors du cannabis, les drogues illicites les plus présentes dans le milieu sont les drogues considérées comme récréatives, à usage occasionnel. On trouvera principalement dans cette catégorie le poppers, l'ecstasy et la cocaïne.

Le poppers

Le poppers apparaît comme la substance la plus consommée parmi les drogues déclarées à usage récréatif : 12 % des garçons et 14 % des transgenres l'ont consommé pendant les trente derniers jours. Lorsqu'il s'agit de la consommation tout au long de la vie, 51 % du total y font référence. Ces chiffres apparaissent élevés lorsqu'on les compare avec la consommation de 0,1 % trouvée chez les jeunes français de 18-25 ans¹⁰⁸. Cependant, les études observent une hausse au niveau de l'expérimentation du poppers sur la période 2000-2002, chez les adolescents, principalement chez les filles. Cette substance se situe parmi les produits les plus expérimentés à côté de l'ecstasy et des champignons hallucinogènes.

L'usage du poppers est souvent très occasionnel et la plupart en prennent une ou plusieurs fois par mois. C'est une substance jugée inoffensive, qui ne fait aucun mal au corps, qui donne l'envie de faire l'amour, qui excite et dont l'effet ne dure pas longtemps.

Le poppers est la plupart du temps utilisé lors de l'acte sexuel et il est offert par le client : « *Le poppers, de temps en temps les clients en prennent pour être excités. Et moi aussi je prends ça dans ce but-là, j'en profite pour en prendre un petit peu et ça me procure une sensation... c'est vrai que dans le moment ça excite, mais ce n'est pas du tout mon truc.* » (Paulo, 27 ans, brésilien, Paris)

Dans ce sens, on ne note pas de différence d'usage entre les garçons et les transgenres. L'idée d'une consommation occasionnelle et avec le client revient dans le récit d'un transgenre : « *Certains clients, quand ils viennent avec la petite bouteille de poppers, je ne dis pas non parce que moi je connais bien, je sais ce que ça peut me faire, ça me fait oublier le monde pendant quelques secondes, PLUF, c'est bien ça et à part ça, c'est rien ça.* » (Sara, 32 ans, belge, Paris)

¹⁰⁸ - Cf. Costes, J.M., 2002. op. cit.

Connu pour ses effets aphrodisiaques, le poppers apparaît comme le produit le plus consommé pendant les passes. « *Le poppers, j'ai goûté quelques fois avec des clients. Ça donner une vraie chaleur. La première fois que j'ai sniffé ça remonte l'année dernière, avec un client de temps en temps s'il me propose on peut le sentir, mais sans plus... même si le client me dit : sent, je le sens il n'a pas de problème, je sais que ça ne fait aucun mal à mon corps, sauf donner envie de faire l'amour sans plus, ça ne fait aucun mal, comme j'ai dit pour moi ça donne plutôt cette bouffe de chaleur, c'est agréable, c'est tout voilà* » (Mira, 30 ans française, Paris).

La plupart des garçons et des transgenres ayant accordé des entretiens avaient déjà essayé le poppers. Ils considèrent que cette substance procure une sensation plutôt agréable. Mais tous n'apprécient pas cette substance : « *Le poppers on en parle beaucoup, il y en a beaucoup qui l'utilisent, j'ai sniffé une ou deux fois, ce n'est pas mon truc.* » (Adèle, 20 ans, algérienne, Marseille).

Les 33 personnes ayant pris des poppers dans les 30 jours avant l'enquête, l'ont fait pour répondre à la demande du client ; parmi les 33 consommateurs déclarés, 21 l'ont pris également pour s'exciter et 14 pour le plaisir. Le poppers apparaît, sans doute, comme une drogue pouvant être associée à la prostitution masculine, plus précisément en rapport avec le client.

L'ecstasy et la cocaïne

L'ecstasy et la cocaïne sont des drogues fréquemment citées par nos informateurs comme étant consommées dans un cadre récréatif, sans rapport avec la pratique prostitutionnelle. Mais l'usage de ces deux substances se distribue différemment selon les garçons et les transgenres.

L'ecstasy

La consommation de l'ecstasy dans les 30 jours précédant l'enquête a été relatée par 12 % des garçons contre 2 % des transgenres. Lorsqu'il s'agit de la consommation tout au long de la vie, l'ecstasy est reconnu par 45 % des garçons et par 35,5 % des transgenres. Son utilisation étant plutôt occasionnelle, la plupart affirment l'utiliser une à plusieurs fois par mois. Selon les études portant sur l'usage de drogues, les consommateurs d'ecstasy sont souvent des jeunes adultes bien insérés socialement. Toutefois, l'usage de cette substance ne concernant que 2 % des jeunes de 18-25 ans et 1 % des jeunes de 26-44 ans¹⁰⁹.

¹⁰⁹ - Costes, J. M., 2002, op. cit et CF. Beck, F., et Legleye, S., 2003, op. cit.

D'après les études, l'ecstasy (MDMA) s'apparente aux psychostimulants et aux hallucinogènes, sous la forme de comprimé il contient de nombreux produits ajoutés ou remplaçant la MDMA, parmi lesquels les amphétamines. Le risque de dépendance est faible, mais les effets toxiques peuvent être immédiats, à moyen terme et à long terme. Cette substance peut, à court terme, provoquer des troubles d'anxiété, attaque de panique ou des troubles lorsqu'elle est utilisée à forte dose ou à dose répétée¹¹⁰.

Le nombre important de prostituées ayant utilisé l'ecstasy au long de leur vie laisse penser que cette consommation est en rapport avec le style de vie de ces derniers et en rapport au client. Cela est vrai principalement en ce qui concerne les garçons, lesquels sont beaucoup plus nombreux que les transgenres à faire usage de cette substance les mois précédents l'enquête.

Bien que plus d'un tiers de transgenres et presque la moitié de garçons relatent avoir pris de l'ecstasy à un moment de leur vie, il semblerait que l'ecstasy fait partie principalement de l'univers des garçons. En tout cas, lors de l'entretien ils sont plus nombreux à faire référence à cet usage : *« chez les clients homos en ce moment c'est beaucoup la cock et l'ecstasy. J'aime bien prendre l'ecstasy au niveau du contact, de la communication, cela se passe très bien, et je prends aussi LSD. L'ecstasy, j'aime bien partager parce que cela n'est pas bien, tout seul. Mais il m'arrive de prendre mes trips tout seul, pour rester éveillé pendant la nuit, avoir la pêche... Le LSD c'est comme un coup de fouet, cela donne quand même pas mal la pêche, ça transforme le monde extérieur, on voit tout comme si on était dans une immense simulation informatique. Et ça touche plus le cerveau. Au niveau de la perception, les choses se déforment. C'est agréable. C'est un peu comme un myope. Un myope il aime bien voir la réalité un peu troublée. Avec LSD, on la voit mais colorée différemment, le relief est différent, donc c'est assez agréable à vivre intérieurement. Tandis que l'ecstasy, c'est plus, on apprécie beaucoup plus le contact avec les autres personnes, ça touche plus l'amour, le cœur, l'amitié. »* (Pascal, 32 ans, français, Paris)

Ici nous ne sommes plus sur le registre de l'excitation, comme pour le poppers, mais sur celui de la tendresse. On se souviendra que ce garçon avait une conception ludique du rapport à la prostitution, se plaçant en dehors du registre misérabiliste de cette pratique. Il livre ici sa vision ludique de l'usage des drogues et se place comme un explorateur des sensations nouvelles que les drogues lui procurent, lui permettant d'avoir un regard distancié avec la réalité. En tant qu'explorateur, il nous déploie un éventail des produits, ses effets et ses risques. *« J'aime bien explorer les sens, et j'aime explorer les drogues. On est plus attentif. Cela est mon mode de vie de ressentir des choses. Je crois qu'il n'y pas de*

¹¹⁰ - Rapport Roques, 1998, op. cit. et Rapport Parquet (sans date), op. cit.

dépendance avec l'ecstasy et LSD. Je crois que les hallucinogènes... Même pas la cocaïne. Moi je pense plutôt que la seule dépendance que je connaisse est celle de l'héroïne et puis celle des cigarettes. Et aussi il y a une dépendance psychologique du haschisch, mais on peut s'en passer. Bien que soit difficile de faire un grand effort, parce que c'est un grand confort. J'ai aussi déjà utilisé des médicaments vétérinaires comme la Kétamine. C'est une substance qu'on utilise pour l'anesthésie des chevaux, j'ai rencontré dans le milieu techno, cela provoque des hallucinations, un état second du corps et de l'esprit... si ça peut vous dire quelque chose. Ça s'utilise comme des petites gouttes, on peut le prendre de différentes manières, on peut le boire, on peut l'injecter, ou peut éventuellement le fumer mélangé avec le tabac. Tous les modes de consommation sont bons il faut faire attention au dosage. » (Pascal, 32 ans, français, Paris)

Ce garçon se place comme expert des substances psychoactives principalement les hallucinogènes, dont la consommation est réputée chez les jeunes de classe moyenne urbaine, fréquentant les boîtes et fêtes techno. Il faut préciser que ce garçon était un des rares à prendre du LSD. Comme lorsqu'il nous fait savoir qu'il vit avec ses parents dans un grand appartement du seizième arrondissement de Paris, il cherche la non identification avec le milieu de la prostitution de misère. Lorsqu'il évoque son usage et connaissance des substances hallucinogènes, il est toujours dans un registre de non identification avec le milieu de la consommation stigmatisé du toxicomane. Ce garçon a fait des études supérieures et il se sert de ses acquis éducationnels et socio-économiques pour nous livrer ses sensations à propos de ses expériences avec les drogues.

C'est bien chez A. Ehrenberg, et la notion de drogues comme altération de la conscience, qu'il faut chercher à analyser le rapport que ce garçon entretient avec la drogue. Dans ce cas, nous ne sommes plus dans un cadre d'exclusion en fonction de l'appartenance à une classe sociale ou à une ethnie, mais bien dans celui d'un malaise social vécu par beaucoup de jeunes. C'est bien la difficulté à se situer dans la société que ce garçon exprime lorsqu'il essaye d'expliquer son attirance pour les drogues. *« Cela est mon mode de vie... Est-ce que c'est pour oublier ? Peut-être un petit peu. C'est pour oublier que je ne suis pas vraiment à ma place, peut-être, c'est possible. En tout cas pour moi, c'est confortable. J'ai toujours aimé les bateaux, j'aime bien m'y sentir bouger, j'aime bien sentir à une certaine distanciation, mettre une certaine distance entre la réalité dure et froide et moi-même. Cela me permet d'avoir une certaine... ça me permet de me sentir moins écorché par cette réalité. »* (Pascal, 32 ans, français, Paris)

Ce garçon n'est pas le seul à exprimer un malaise social comme on a pu le voir. Ce qui change son rapport et sa réflexion sur les substances est d'abord le contexte socio-économique plus aisé dont il déclare faire partie, contrairement à la plupart des prostitués qui vivent dans des situations d'extrême précarité.

Cela étant, c'est un fait que l'usage de l'ecstasy, soit par les transgenres, soit par les garçons, se fait presque exclusivement lors de sorties en fêtes ou boîtes de nuit. Les prostitués ne prennent pas cette substance avant d'aller travailler, ni dans le milieu de la prostitution.

On note également, d'après les entretiens, que pour certains transgenres l'ecstasy est une drogue qui n'est plus à la mode comme quelques années auparavant. À l'instar d'autres substances, avec l'âge on en consomme moins, comme montre le récit qui suit : « *L'ecstasy j'en connais plutôt en boîte, plutôt pour faire la fête, mais là maintenant je rentre dans un traitement pour... pour le VIH, bon tout ça... bonjour les dégâts, et donc je sais bien ce que je consomme, et je sais comme c'est l'ecstasy, j'en ai pris déjà pas mal, j'en connais j'en connais depuis Ibiza, donc là-bas oui je prenais beaucoup, là maintenant je ne prends pas beaucoup, c'est rare d'en prendre.* » (Sara, 32, belge, Paris)

Nos données sur la consommation de l'ecstasy sont supérieures à celles trouvées dans la population générale. Toutefois, elles corroborent les enquêtes sur l'usage de cette substance lorsqu'elle apparaît, la plupart du temps, comme une drogue récréative, associée aux plus jeunes, qui fréquentent le milieu techno. C'est une substance liée à un style de vie et, de ce point de vue, les garçons relient son usage à la fréquentation d'une clientèle gay.

La cocaïne

La distribution d'usage de cocaïne entre garçons et transgenres apparaît inégale. La consommation est plus importante chez les derniers : 12 % signalent une consommation pendant les trente derniers jours, contre 4 % des garçons. Mis à part le cannabis, la cocaïne est aussi le produit illicite le plus consommé au cours de leur vie : 42 % garçons et 58 % transgenres l'ont déjà utilisée. Souvent sniffée, plus rarement fumée, mais jamais injectée, lorsqu'il s'agit d'usages sur les 30 derniers jours, la cocaïne est la drogue « classe » dont l'usage peut rester sous contrôle. D'après les enquêtes françaises, à partir de 1990, on observe une nette augmentation de la consommation de cocaïne aux côtés de l'amphétamine et de l'ecstasy¹¹¹. Entre les jeunes de 18-25 ans, 6 % l'ont déjà expérimenté. La cocaïne est la drogue la plus utilisée parmi les produits illicites. Cependant, l'usage quotidien de ce produit est rare, se situant autour de 0,9 % chez les 18 – 24 ans¹¹².

¹¹¹ - Costes, J.M., 2002, op. cit.

¹¹² - idem.

La faible consommation de cocaïne chez les garçons, durant les 30 jours précédant l'enquête, peut masquer un usage contrôlé et sporadique. Les analyses qualitatives montrent qu'une personne peut prendre de la cocaïne trois fois par an, par exemple lorsqu'un client « présente une ligne ». Dans ce cas, la consommation peut ne pas apparaître dans les données de l'enquête, mais cela ne signifie pas, bien sûr, que l'usage est inexistant. Lors de la passation du questionnaire, plusieurs garçons ont répondu n'avoir pris aucune drogue en dehors du shit, mais pendant l'entretien ils rapportaient qu'« *une petite ligne c'est jamais refusée* » lorsqu'une opportunité s'offre. Le récit qui suit en est un exemple : «... *Le coca ça m'arrive, il y a des gens qui mettent ça sur la table on ne refuse pas. Dans le verre c'est ça, j'aime l'ecstasy aussi... De fois ça m'arrive, ça dépend du monde qui se défonce. Cela arrive une fois par mois ou tous les week-ends des fois... Vous savez je connaissais un groupe dans le XVI^{ème}. On faisait la fête ensemble et il y avait de drôles de trucs, il avait une soucoupe de cocaïne, il avait une soucoupe d'herbe, une soucoupe de shit, chacun se servait comme à l'apéritif quoi... l'alcool pareil il y avait du whisky il y avait tout... Par contre, s'injecter ça je ne l'ai jamais connu, jamais... mais si dans les squats, j'ai vu ça dans les squats ça c'est sûr, mais je ne connaissais pas encore ces substances... En fait je connais pas trop la cocaïne, mais si je prends ça... on devient increvable, ça serait tout, c'est comme un couteau dans un beurre quoi. C'est bon, quoi. ça vous donne plus que vous-même.* » (Beau garçon, français, 22 ans, Paris).

Dans cette configuration, la cocaïne apparaît comme une drogue du client, mais du client « classe » de la Porte Dauphine. Nous avons montré, dans la partie précédente, le rapport ambigu que certains garçons entretiennent avec certains clients gay, surtout lorsqu'ils sont jeunes, beaux et ont une grande valeur marchande. Cette ambiguïté entraîne des modalités des règlements du rapport dont les invitations aux fêtes font partie : « *Chez les gens bien classés on consomme la cocaïne. Moi je connais pas mal de cadres qui prennent la cocaïne, pour le sexe. Ils me proposaient, mais je n'ai jamais voulu. Je n'ai pas envie d'en goûter.* » (Dany, 22 ans, français, Paris)

D'après les récits des garçons, il est fréquent, lors de ces invitations, qu'ils proposent une ligne ; mais plus ils sont âgés moins ces opportunités se présentent. D'un autre côté, les prostitués âgés disent ne pas se faire séduire pour ces types d'offres « *En fait, je ne prends jamais rien avec les clients, des fois ils proposent de fumer ou quelque chose comme ça, mais je fais le malin, je fais le genre qui fume pas. Parce que je ne veux pas de problème. Ah non parce que moi, c'est professionnel, c'est du business-business, tu vois parce que les mecs ils pensent que s'ils vont te refiler la coke c'est pour te garder toute la nuit pas cher, mais moi je fais mon business c'est tout.* » (Hamed, 22 ans, algérien, Paris).

En fait, d'après leurs récits, les garçons consomment souvent de la cocaïne avec les clients : « *En général, quand les clients arrivent, ils l'ont déjà prise avant. Et après bon, on me propose une petite ligne, les clients m'en donnent au lieu de me donner un peu d'argent supplémentaire. Moi aussi, parfois on me laisse un peu à vendre, et parfois je garde un peu pour proposer à certains clients.* » (Pascal, 32 ans, français, Paris)

Les garçons évoquent les fêtes et les sorties avec le client pour justifier leur prise occasionnelle de cocaïne. Mais en fait, plusieurs d'entre eux ont connu la cocaïne hors du milieu de la prostitution : « *Bon, moi je vous le dis et je ne cache pas, moi j'aime bien la cocaïne, comme je suis colombien je suis né avec le nez dedans, moi une petite ligne j'ai toujours apprécié.* »... (Nicolas, 22 ans, colombien, Paris)

Ainsi, l'exemple du garçon explorateur de sensations au travers l'expérimentation des différentes drogues : il commence par explorer les effets d'autres substances, dont la cocaïne, comme le montre la suite de son récit : « *Quand j'étais adolescent j'ai goûté des sirops en mélangeant avec des alcools ça me faisait tourner la tête et rigoler pas mal, j'avais 14 ans à Medellin et, après, quand j'avais dix-sept ans je suis allé faire mes études au lycée à Bogota et là j'ai découvert pas mal de choses, j'étais loin de ma famille donc j'ai pu goûter à la cocaïne, j'ai fumé de l'héroïne... Ça me laissait immobile sans pouvoir bouger je voyais tout ce qui se passait mais j'étais incapable de bouger de l'endroit où j'étais assis.* » (Nicolas, 22 ans, colombien, Paris)

Tous ces garçons ont une perception de la cocaïne comme une drogue agréable mais trop chère pour être consommée régulièrement. Aucun garçon ne s'est déclaré accroc ou dépendant de la cocaïne. Bien que la cocaïne bénéficie d'une représentation positive parmi les garçons et les transgenres, le rapport du professeur Roques signale qu'il s'agit d'une des substances les plus addictives et on estime que 10 % de ceux qui l'ont expérimenté deviennent des consommateurs compulsifs. De plus, sa consommation régulière ou à haute dose peut entraîner des dommages au niveau du système cardiovasculaire, du foie et du cerveau, et des risques d'overdose¹¹³.

Chez les transgenres, l'usage de la cocaïne est plus important et plus fréquent, mais contrôlé. Comme pour les garçons, parmi les transgenres on consomme de la cocaïne lors des fêtes et de sorties en boîte. « *Moi je suis une consommatrice de cocaïne. À mon temps, à mes heures... que je maîtrise très très bien. C'est quand je vais sortir en boîte de nuit ou je vais faire une virée avec des copines... mais jamais pendant le travail. Ce n'est pas quelque chose qui me coûte cher par ce qu'en fait... j'en prends que quand j'en ai envie, on va dire... c'est ma petite sucrerie.* » (Valérie, 25 ans, française, Marseille)

¹¹³ - Cf. Rapport Roques, 1998, p. 84, op. cit.

De fait, d'après les entretiens, il est difficile qu'un transgenre ne fasse pas un usage contrôlé de la cocaïne. Sur ce point également, la cocaïne apparaît liée à leur mode de vie¹¹⁴ mais aussi au rapport au client. « *Dans ce milieu-là, la chose qui est plus facile c'est aussi de trouver de la drogue. Parce que quand on travaille, les dealers circulent, ils nous en proposent : Voulez-vous essayer ? C'est le passage, la circulation, c'est la connaissance, un petit peu de cocaïne par exemple. Il y a certaines copines qui se débrouillent qui vendent quoi... Et après tu connaît pas mal de monde, c'est facile d'en trouver... le plus difficile est de décrocher, de s'en sortir, parce que tout le monde en vend, même les copines, pour se dépanner, pour faire un petit peu de fric et tout ça. Et moi-même, il y a un certain temps, j'avais pas mal d'herbe et j'en passais à des copines, c'est ça, le milieu, donc si t'en veux, tu trouves tout. Et en général, quand on part dans une boîte, on va sortir, toujours il y a quelqu'un qui ramène, et tu as ta petite dose pour la soirée, donc il y a tout. Ce n'est pas difficile dans ce milieu. En plus, il y a des clients qui te proposent, et parfois, pour échanger, on fait des petites prestations contre un petit gramme de coca ou une autre chose. Donc c'est très courant, c'est normal dans le milieu. C'est pour procurer un plaisir, pour faire compagnie à un client, pour s'exciter ensemble.* » (Daisy, 37 ans, brésilienne, Paris)

Ce transgenre était séropositif au VIH et présentait des problèmes cardiaques graves pour lesquels il suivait un traitement. Suite aux problèmes cardiaques, il a mis fin à une consommation compulsive de cocaïne sniffée. Au moment de l'enquête, il fumait de l'herbe et prenait de temps en temps une ligne de cocaïne. Il revient ainsi à un contrôle strict de consommation en raison de problèmes de santé : « *Je suis sur la tri-thérapie aussi, et ça m'aide aussi pas mal, je n'ai aucun problème, je ne maigris pas, et pour la drogue, j'ai arrêté complètement, je suis très très fort pour ça, parce que j'ai une force de pensée, une très forte volonté qui m'a fait arrêter complètement par moi-même. Je n'ai pas besoin de produits de remplacement. Aucune chose comme ça, tout ce que j'ai pris, maintenant je n'en prends plus, j'ai réussi à m'en sortir quand même grâce au bon Dieu, grâce à ma force. Donc là... Je suis net, je suis clean. De temps en temps je peux m'arrêter sur deux lignes, ça donne de l'ambiance, mais je n'ai pas du tout envie de recommencer, je n'ai pas du tout envie de devenir encore dépendante de produits, de drogues. J'eu ma dose déjà.* » (Daisy, 37 ans, brésilienne)

Chez les transgenres, la cocaïne est aux autres produits ce que le champagne est aux autres alcools, un produit chic. Mais avec le temps, on la consomme moins ou plus du tout : « *Heureusement pour moi que je suis parti d'Espagne... parce que bon, la cocaïne j'étais*

¹¹⁴ - La diffusion de la cocaïne dans le milieu des transgenres semble s'étendre à d'autres villes, ainsi selon le rapport TREND 2003, on note, sur le site de Bordeaux, « la diffusion de cocaïne auprès de femmes prostituées non concernées auparavant, aux travestis mais également aux clients. » p. 112. Bello, P.Y. et al., 2003, op. cit.

quand même avec le nez complètement plongé de dedans et là oui, je prends comme ça, de temps en temps, j'aime bien, j'apprécie beaucoup, mais c'est plutôt festif... c'est plutôt dans les fêtes avec les copines, dans une boîte comme ça, un petit truc comme ça, mais c'est pas comme avant quoi, avant c'était plus abusif pour moi et là c'est plus festif. » (Karine, 35 ans, colombienne, Paris)

D'après le récit de plusieurs transgenres, on observe que la cocaïne a toujours été présente dans le milieu de la prostitution qui est, pour beaucoup, le principal lieu de sociabilité. Lorsque certains parlent de la cocaïne, leurs récits les ramènent à une époque plutôt révolue : *« La cocaïne c'est vrai, avant c'était conviviale même si les clients en prenaient c'était plutôt la classe, ils n'étaient pas vulgaires, pas du tout violents, c'était un autre délire, plus dans l'amusement, dans la gâterie, je ne disais pas non quand je sniffais une petite ligne dans une fête, dans une boîte ou avec des clients que je connaissais bien... là maintenant ce n'est plus la même chose, ce n'est plus la même classe, les mecs sont déjà violents avec une cigarette de haschich, ce n'est plus de tout mon truc, je ne mets plus en risque ma santé pour ça. »* (Samante, 43 ans, algérienne, Paris)

La plupart perçoivent la cocaïne comme une drogue que l'on peut contrôler. Ils reconnaissent le pouvoir addictif de cette substance, mais ils pensent qu'on peut facilement cesser de la consommer. Plusieurs transgenres racontent qu'ils ont été à un moment donné trop accrochés à la cocaïne et qu'ils ont réussi, parfois avec l'aide d'un tiers, à sortir de l'usage compulsif.

Bien que l'ensemble des prostitués ait une vision positive de la cocaïne, comme drogue festive et d'usage contrôlable et que plusieurs transgenres relient son usage à une époque de faste et de fête, lorsqu'ils étaient jeunes, certains racontent qu'ils ont été sévèrement dépendants de cette substance. Leur récit laisse à penser que, suite à un usage répété, il peut avoir une escalade vers d'autres modes d'usage entraînant des sensations plus fortes, mais aussi vers d'autres drogues comme l'héroïne. Prenons l'exemple d'un transgenre rencontré au PASTT. Son récit illustre comment dans certaines circonstances on peut rentrer petit à petit dans l'univers de la drogue, essayant de plus en plus des substances à sensation fortes ou différentes, dont on se sort difficilement, voire jamais. *« Moi, c'était suite à une déception amoureuse. Je buvais beaucoup de whisky, alors mes amis m'ont dit : Pour oublier cela j'ai autre chose de beaucoup mieux. Tiens, tiens, un bon sniffé, tu vas voir, un bon rail à cent francs, et tu vas être bien -. Le premier jour que j'ai sniffé, je me rappellerai toute ma vie, il était cinq heures et demi du soir, tout de suite je me suis levée en une demi heure j'étais maquillée prête et tout, j'étais en bas au Bois de Boulogne, je suis arrivée à sept heures et je suis revenue à neuf heures du matin avec treize milles francs... J'ai me suis dit : je vais être*

riche dans un peu de temps ! Et puff ! Je n'ai pas calculé que la dose, il fallait l'augmenter petit à petit, après il fallait acheter à deux cents, après c'était quatre cents, après en achetant quatre cent je me faisais avoir, c'était de la merde ! Excusez-moi l'expression... Il fallait que je parte racheter encore d'autres doses qui soient meilleures... Et après je ne travaillais plus parce que j'étais dans un coin en train de piquer du nez, après les clients ne sont pas cons, parce que... en la sniffant, j'ai commencé à le sentir, j'ai commencé à me shooter, donc en avoir des traces, des traces ça m'a amené à faire... une overdose... une fois j'ai pris une overdose, donc je suis entrée à l'hôpital et je voulais décrocher. » (Fa, 40 ans, algérienne, Paris)

Dans la suite de son récit, ce transgenre raconte qu'il n'a pas réussi à arrêter la cocaïne parce qu'il n'a pas pu trouver l'aide dans les services de santé. À ce moment-là, loin d'arrêter la cocaïne il se met à l'utiliser sous forme injectable : « Là, s'ils m'auraient accepté, je voulais réellement décrocher, parce que j'ai vu la mort en face... Et petit à petit je suis tombée dans le cercle vicieux... Mais par contre, celui qui m'a fait tomber dedans était un mec vraiment très intelligent. C'était le renard, parce que pendant plus de quinze jours, il venait me voir en tant que client, il me donnait mille francs, je parlais avec lui, en faisait rien, il me disait : J'aimerais bien que tu fasses l'amour avec ma copine. Et puis il sniffait et il me donnait à sniffer. Jusqu'au jour que j'ai vraiment pris goût à ça et ce jour là... j'ai voulu à tout prix en faire un shoot. Quand j'ai goutté au shoot de la cocaïne, ce n'est pas comme en la sniffant. Je suis montée très très haut... dans le quarante-huitième ciel. Je suis montée très très haut... J'ai apprécié ! Ce n'est pas le même effet. » (Fa, 40 ans, algérienne, Paris)

Nous sommes ici dans un tout autre contexte que celui de la consommation contrôlée et occasionnelle, cité par la plupart de ceux qui consomment de la cocaïne, mais plutôt dans celui de l'escalade vers d'autres substances et, dans le cas présent, vers la prise de l'héroïne. Comme dans tant d'autres récits, ce transgenre va attribuer son accrochage à la faute d'une tierce personne : « Alors le mec est devenu mon dealer. Il me vendait la cocaïne et un jour il m'a dit : - Si tu veux je connais quelqu'un qui vend le gramme de cocaïne à six cents francs et à cinq cents francs le gramme d'héroïne. C'était de la blanche. Donc après il me fallait chercher de la cocaïne pour monter mais il fallait de l'héroïne pour la descente. Parce que la cock, quand la personne le shoot elle monte bien et tout... mais après quand on fait la descente, on ressent les douleurs du manque, et là, il faut s'injecter de l'héroïne derrière sinon, on devient complètement tremblotant... C'est comme ça que je suis tombée dans le milieu de la drogue... J'ai commencé à sniffer de l'héroïne et même pas eu un an j'ai sauté au shoot. J'ai appris à me shooter toute seule et voilà... j'ai arrêté il y a cinq ans. » (Fa, 40 ans algérienne, Paris)

Le récit de ce transgenre illustre celui de beaucoup d'autres usagers ou ex-usagers de drogues : une fois rentré dans la consommation de l'héroïne, principalement injectée, souvent, la suite c'est la recherche des médicaments de substitution¹¹⁵ : *« Cinq ans que j'ai arrêté parce que l'héroïne a commencé à être de mauvaise qualité et j'ai connu le SkenanPL . Le SkenanPL , c'est de la morphine, mais vraiment ce qu'on donne dans des hôpitaux aux personnes qui sont en phase finale. J'ai connu le SkenanPL , donc j'ai shooté le SkenanPL et j'ai trouvé que c'était meilleur. Donc j'ai commencé à chuter le SkenanPL »*. (Fa, 40 ans, algérienne, Paris)

Comme tant d'autres récits de personnes appartenant à cette génération, celui de ce transgenre s'enchaîne sur la séropositivité et la volonté d'entamer un traitement de substitution. *« Je me suis fait agresser, je suis allé à l'hôpital et quelqu'un de l'hôpital m'a injecté du sang infecté et j'ai su que j'étais séropositive et que j'avais l'hépatite C. Là, j'ai reçu une claque. Ça m'a tellement travaillé dans ma tête et tout, j'ai commencé à penser à ma famille et tout et c'est là que je me suis aperçue que j'aller avoir presque quarante ans. Je me suis dit dans ma tête : Mon Dieu ! jusqu'à quand ça va durer... Et là, je suis allée voir des centres et ils m'ont donnée du Subutex®. Mais je ne le supporte pas, je voyais que des morts, des cimetières. J'ai failli à me jeter d'un pont. Mon médecin a dit : - C'est le métabolisme de ton corps qui ne le supporte pas. Comme j'avais l'hépatite C, il a eu peur de me donner de la Méthadone, donc il m'a donné le SkenanPL . Mais moi, tout en réfléchissant, en approchant la quarantaine, moi j'ai dit : Je me sens enlevé de l'héroïne pour me foutre en pire encore, parce que le SkenanPL -, c'est de la morphine et le manque de la morphine, c'est mortel. Et je suis allé voir un autre centre et là ils m'ont prescrit de la Méthadone. Au début je croyais que c'était comme l'héroïne et donc j'ai pris cent trente milligrammes, j'ai pris vraiment une dose énorme et tout d'un coup, ça m'a totalement paralysé le côté gauche de mon corps. »* (Fa, 40 ans, algérienne, Paris).

Le traitement par substitution exige un apprentissage avant qu'on puisse trouver le bon produit. Une fois trouvé, il faut maîtriser les prises : *« Je suis toujours sous la méthadone. C'est super, il n'y a pas de shoot, je me lève, je prends ma dose, je bois l'eau derrière parce que c'est trop sucré... Au début, j'ai mis une vingtaine de jours quand même avant de m'y habituer. Pour prendre le rythme et pourvoir dormir. Mais après, petit à petit au réveil j'ai commencé à avoir des sueurs et tout, il fallait que je prenne le Rohypnol , mais là j'ai arrêté*

¹¹⁵ - Laurindo da Silva, L., 1998. « Les patients et ex-patients usagers de drogues par voie intraveineuse face au traitement du VIH », in : Grangeiro, A., 1998, (organisateur). *Atualidades em DST/AIDS - Redução de Danos, CRT - Sao Paulo 1*, N 5, 77-86.

le Rohypnol parce qu'avec la méthadone je me sens bien... Quand je n'ai pas de méthadone on trouve toujours une personne qui me donne un cachet... Donc je prends carrément une boîte de Lexomil et je suis tombée trois fois carrément sur les rails du métro. » (Fa, 40 ans, algérienne, Paris).

Nous avons choisi le récit de ce transgenre, car il illustre comment dans certains cas la consommation de plus en plus compulsive des drogues entraîne à ce qu'on nomme l'escalade vers d'autres produits dont l'issue probable est la recherche de médicaments de substitution, voire la prise des somnifères.

Les récits de ce genre sont rares chez les prostitués : garçons et transgenres. Ils n'apparaissent que chez les prostitués les plus âgés. On peut se demander si cette culture de l'escalade ne correspond pas à une génération, celle des années soixante-dix et quatre-vingt caractérisée par la recherche de plaisirs sans limite, dont la drogue n'est qu'un exemple, comme l'est aussi la consommation sexuelle¹¹⁶. Aujourd'hui, la cocaïne est utilisée plutôt sous la forme sniffée, mais jusqu'au début des années quatre-vingt-dix elle était assez utilisée sous forme injectable. Les études portant sur la pratique toxicomane, souvent réalisée dans le cadre des institutions de prise en charge socio sanitaire, signalent que les usagers se trouvaient dans une certaine marginalité et leur consommation était souvent associée à un acte de rupture sociale et de risque individuel majeur¹¹⁷. Avec l'arrivée du sida et le nombre de cas de séropositivité parmi les usagers de drogues injectables, cette réalité change. La cocaïne sniffée revient sur le marché avec la baisse de consommation de l'héroïne et est alors perçue plutôt comme une drogue branchée, par opposition à l'héroïne perçue dès lors comme une drogue de toxicomane.

Bien que la consommation de cocaïne reste marginale, elle augmente de plus en plus parmi la population générale. Auprès des usagers, elle bénéficie d'une représentation positive : drogue coûteuse, elle est consommée plutôt dans les milieux sociaux aisés¹¹⁸. Les prostitués reprennent cette représentation sociale de la cocaïne lorsqu'ils la désignent comme une drogue classe, utilisée par des clients « classe », de manière très occasionnelle et contrôlée. Cependant, cette représentation faite par les prostitués, mais aussi par les usagers en général, contraste avec celle trouvée parmi la population française dont 20 % considèrent la cocaïne comme une drogue dangereuse. Elle prend ainsi la deuxième place des substances

¹¹⁶ - Pollak, M., 1982. « L'homosexualité masculine ou : le bonheur dans le ghetto ? in : *Communication*, 35, 57-78. Paru également in : Pollak, M., 1993. Une identité blessée, *Métailié, Paris*, pp. 184-201.

¹¹⁷ Cf. Rapport du Prof. R. Henrion, 1995., op. cit.

¹¹⁸ - Cf. Bello, P. Y. et al., 2003, op. cit.

jugées les plus dangereuses, après l'héroïne reconnue par 40 % de français comme la drogue la plus nocive. Ces taux contrastent avec celui sur la dangerosité attribuée au cannabis que seulement 3 % des français considèrent une drogue dangereuse¹¹⁹.

Selon les prostitués, la cocaïne comme l'ecstasy sont des drogues festives, que l'on consomme avec certains clients, ou entre copines et copains, pour le plaisir. Les garçons la citent volontiers aux côtés d'autres drogues de synthèse comme un usage lié aux rencontres avec les clients homosexuels.

Souvent, les garçons révélant une forte consommation de substances psychoactives chez les homosexuels et bisexuels masculins, nous nous sommes alors interrogés sur cette consommation. L'article de Marie Jauffret-Rostide¹²⁰ sur l'usage des drogues chez les homosexuels et bisexuels masculins, s'appuyant sur les grandes enquêtes menées auprès de la population gay en Australie, USA et différents pays d'Europe, nous éclaire sur ce sujet. L'auteur montre que d'après les différentes études il y aurait une prévalence plus élevée d'usage de certaines substances que celle rencontrée en population générale. Cependant, cette tendance ne concerne ni l'ensemble des produits ni l'ensemble des pratiques. L'usage chez les homosexuels et bisexuels masculins serait plus orienté autour de produits réputés aphrodisiaques ou de performance. Ces substances ont le plus souvent un caractère récréatif et sont utilisées dans un contexte festif¹²¹. Parmi elles, on identifie le poppers, l'amphétamine, l'ecstasy et la cocaïne et les stéroïdes anabolisants. Quant aux taux d'usage de cannabis et d'alcool, ils sont comparables à celui de la population générale. La consommation d'héroïne reste très marginale. Ces données ne contredisent pas celles déclarées par les garçons à propos de substances consommées par leur clientèle gay. L'article souligne, néanmoins, que ces résultats sont nuancés et il faut les prendre avec précaution, car la sélection de la population est biaisée du fait qu'elle est recrutée dans les lieux festifs et commerciaux. Ce biais conduirait à une surestimation des consommateurs des substances psychoactives qu'on ne trouve pas dans d'autres études comparant l'usage de drogues parmi les personnes homosexuelles et hétérosexuelles¹²².

Le Crack

Le crack (ou free base) est la cocaïne présentée sous sa forme base. Cette substance n'est pas prisée des prostitués. Loin de l'image de la cocaïne sous sa forme poudre

¹¹⁹ - Idem.

¹²⁰ - Jauffret-Rostide, M., 2003. « Les pratiques de consommation de substances psychoactives chez les homosexuels et bisexuels masculins », in : Broqua, C., Lert, F., et Souteyrand, Y., *Homosexualités au temps du sida – Tensions sociales et identitaires*, Collection Sciences Sociales et Sida, ANRS/CRIPS.

¹²¹ - idem, p. 186.

¹²² - idem, p. 187.

(chlorhydrate de cocaïne) comme drogue branchée consommée par les plus aisés, le crack est réputé comme une drogue fortement associée à la déchéance physique. Il apparaît comme une drogue de toxicomane qu'il faut éviter, pour ne pas rentrer dans une consommation compulsive et non contrôlée. Les représentations du crack rencontrées chez les prostitués correspondent à celles véhiculées par les médias jeunes adultes suivis par TREND 2003¹²³.

En fait, les études portant sur l'usage des drogues dans la population générale signalent rarement la consommation de crack. Cependant, le rapport TREND 2003 indique une forte progression de la consommation de ce produit par l'inhalation dans le milieu festif et dans le milieu urbain. Il s'agirait d'un usage essentiellement épisodique. D'après les enquêtes menées auprès des usagers des structures de première ligne en 2002¹²⁴, 39 % relatent l'usage quotidien du crack contre 19 % qui citent la cocaïne. Il est important de mettre en perspective que les personnes rencontrées dans ces structures sont dans des situations de consommation tout à fait différente et donc non comparable avec celle des prostitués. Dans l'étude citée, 41 % des usagers prenaient quotidiennement de l'héroïne, 80 % de la méthadone et 62 % du sulfate de morphine¹²⁵.

Selon nos données, deux garçons avaient consommé du crack au cours des 30 jours précédant l'enquête et aucun transgenre n'a signalé cet usage durant cette période. Lorsqu'il s'agit d'usage au cours de la vie, les transgenres sont majoritaires à l'avoir utilisé : 10 % de transgenres contre 6 % des garçons.

Les deux garçons ayant utilisé du crack nous racontent comment ils ont fait connaissance avec cette substance et le rapport que chacun entretient avec elle : « *Comme ça n'allait pas du tout la tête, j'ai commencé à me défoncer, après je suis rentré dans le truc fou quoi, j'ai commencé à fumer le crack, j'allais dans le quartier de Stalingrad, j'avais des connaissances là-bas, c'est là que j'allais me procurer ma boulette et c'est là aussi que j'avais connu l'héroïne. J'allais presque tous les jours et à partir de ce moment-là c'était la descente, ma chute quoi.* » (Ibrahim, 27 ans, Marocain, Paris).

Le second garçon utilisait le crack de façon sporadique ; il raconte comment il a connu cette substance : « *On y allait acheter du haschich et un jour ils m'ont demandé si je ne voulais pas goûter le crack, ça me plaît bien, je fume de temps en temps... une fois ou deux par mois, cela fait un an presque... La cocaïne j'ai déjà goûté aussi une fois, j'ai aimé et de temps en temps il y a un ami roumain qui passe à la maison, il nous a fait goûter comme ça c'est bon, mais moi je préfère le crack. C'est plus fort, j'aime comme ça, quand est fort et*

¹²³ - Bello, P. Y. et al., 2003, op. cit., p. 115.

¹²⁴ - idem, p.55-56.

¹²⁵ - idem, p.59.

rapide... j'aime bien pour ça, mais je fais comme ça de temps en temps, je n'aime pas en prendre pour travailler. Quand je fume je ne veux plus rien faire, plus voir la rue, plus voir les gens dehors, j'aime rester tranquille dans la maison. » (Adrien, Roumain, 22 ans, Paris).

Ce garçon disait contrôler l'usage de ce produit et ne se montrait pas préoccupé par une possible dépendance. En fait, il habitait avec d'autres amis roumains qui, selon lui, répètent sans cesse qu'il ne devait pas fumer cette substance, jugée trop dangereuse. Il subissait ainsi un contrôle social de la part de ses pairs, tel qu'il a été mis en évidence par Zinberg¹²⁶, et on peut penser que cette pression venant de son entourage lui permettait de cadrer et contrôler son usage, sans succomber à une consommation compulsive.

Chez les transgenres, aucun ne prenait le crack, mais parmi les 12 qui relatent une consommation au cours de la vie, deux en ont été sévèrement dépendants et ont réussi à arrêter : *« À l'époque du crack j'ai mis le verrou, j'ai été obligé de rentrer en Colombie, de rester chez ma mère deux mois sans voir personne et le manque était terrible... J'avais pas mal de trucs pour tenir là-bas pour calmer l'envie... du subutex, mais ça ne substitue pas, ça ne remplace pas le manque, j'étais K.O. parce que ça c'est trop fort, j'ai tout jeté. La solution que je me suis trouvée pour m'en sortir, c'était de rentrer en Colombie, ça m'a sauvé parce si j'étais resté ici en France, aujourd'hui, je ne serai pas là en train de te raconter tout ça... À l'époque quand j'étais sous la cure de ma désintoxication j'étais vraiment... le moral était par terre, et j'étais obligé de prendre des Prozac, j'ai pris ça pendant un bout de temps aussi... après j'ai lâché prise, et donc, grâce à ma fois qui m'a fait retourner en Colombie, j'ai réussi à m'échapper de l'emprise de la drogue. Et même après la déprime qui ça vient... on est dépendant de tout ça... jusqu'aujourd'hui... là ça va, je peux me contrôler... maintenant je suis conscient du péril, du danger qui ça m'entraînait. » (Karine, 35 ans, colombienne, Paris)*

En effet, selon les ex-usagers de crack, celui-ci est considéré comme une drogue lourde et à fort pouvoir addictif. Un garçon nous disait avoir cessé de consommer du crack parce qu'il avait commencé à voler de l'argent à sa mère pour s'en acheter. L'image véhiculée d'une drogue dure semble limiter l'expansion de sa consommation dans le milieu de la prostitution masculine. En fait, c'est dans les enquêtes auprès des usagers de drogues fréquentant les structures de réduction de risque que l'on trouve un taux important de consommation de cette substance.

¹²⁶ - Zinberg, N., 1984, op. cit.

Les opiacés

À l'instar de ce qui se passe dans la population générale, la consommation des substances opiacées semble être peu installée dans le milieu de la prostitution masculine, tout au moins lorsqu'il s'agit de la consommation au cours des 30 jours précédant l'enquête. Sur un total de 252 personnes, 2 % de garçons et 1 % de transgenres ont déclaré l'usage d'héroïne les trente derniers jours. L'usage du Subutex® (buprénorphine haut dosage) a été relaté par 1 % de chacune des deux catégories et celui de la méthadone par 1 % des transgenres mais aucun garçon. Le seul transgenre qui prenait de la méthadone le faisait dans le cadre de l'association PASTT. Ce transgenre était malade, en fin de carrière et travaillait rarement. Il participait à une cellule d'usagers de drogues, dont plusieurs prenaient de la méthadone. La consommation des opiacés au cours de la vie augmente considérablement, puisque l'usage de l'héroïne est reconnu par 14 % de garçons et 18 % transgenres. Cependant, les opiacés de substitution restent peu utilisés. Un garçon et un transgenre relatent l'utilisation de méthadone au cours de la vie. Par contre, l'usage de subutex au cours de leur vie est indiqué par 2 % des garçons et 2 % des transgenres. Au cours de la vie, on voit apparaître la consommation de codéine, citée par un garçon.

On peut faire l'hypothèse que dans leur mode de vie, axé autour de la pratique prostitutionnelle qui exige des performances pour faire face à la concurrence dans le marché du sexe, les drogues associées à la déchéance physique et morale, comme les opiacés n'ont pas leur place. Cette dernière est réservée aux substances réputées récréatives, lorsqu'il s'agit de consommation occasionnelle. Pour l'usage quotidien, on a vu que cette place était réservée au cannabis et à l'alcool. En ce qui concerne les produits de substitution, on verra que certains prostitués les ont essayés, parfois sans succès. Souvent ces produits ne bénéficient pas d'une représentation positive auprès de ces derniers.

Héroïne, subutex, méthadone

On note, dans l'ensemble des prostitués, un refus de se laisser aller à la prise d'héroïne. Bien qu'un nombre important de garçons et transgenres ait consommé de l'héroïne au cours de leur vie, seulement trois garçons et un transgenre relatent une consommation durant les 30 jours précédant l'enquête. Parmi eux un garçon l'utilisait par voie injectable.

Les études sur les usages de drogues révèlent une nette baisse de l'usage d'héroïne et de médicaments consommés pour se droguer à partir de 1990. D'après les enquêtes auprès

d'usagers en structures de soin entre 1995 et 1999, la consommation est passée de 53 % à 13 %¹²⁷. Cette baisse est à mettre en relation avec la propagation du VIH parmi les usagers des drogues injectables et la nécessité d'intensifier la prise en charge médicale des usagers par la prescription de produits de substitution. Depuis, la population d'usagers d'opiacés prise en charge par les institutions continue de vieillir et l'administration intraveineuse est en régression¹²⁸.

La consommation d'héroïne reste associée à un cadre problématique marqué par une forte dépendance dans un contexte de marginalité sociale. Cependant, les observations TREND de 2002 révèlent l'apparition de nouveaux usagers, dont les jeunes bien insérés qui ne pratiquent pas l'injection et en font un usage contrôlé¹²⁹.

D'après notre recherche, l'héroïne apparaît pour beaucoup comme la drogue de la déchéance physique et morale. Chez les transgenres, les récits sur les exemples de copines qui s'injectaient de l'héroïne et qui sont tombées dans la décadence et la maladie abondent. Les garçons portent des jugements très sévères sur ceux qui en prennent. L'héroïne est souvent perçue comme une drogue du passé. Plusieurs personnes ont été dépendantes et l'ont arrêtée.

Le récit d'un garçon illustre comment il est amené à consommer de l'héroïne avec un monsieur avec qui il habitait, puis à devenir dépendant pour finalement rompre avec cette pratique, à l'aide d'une cure de désintoxication. *« En fait j'ai pris de l'héroïne parce que je n'arrivais pas quitter cet homme, parce que j'avais peur de me retrouver dans la rue... bon il faut comprendre qu'il était très à l'aise, il y avait un bel appartement, et il était très généreux, et comme lui aussi il se droguait beaucoup... il prenait de la cocaïne, de l'héroïne, un petit peu de tout. Il était plus vieux que moi, j'avais 18 ans et lui 33 à l'époque. Après avoir passé une année avec lui, j'ai pris mon indépendance parce que c'était malsain en fait, j'habitais chez lui et il me payait tout mais bon, bien sûr il ne voulait pas que je vois d'autres personnes, d'autres clients. Et donc après je suis retourné à la porte Dauphine et c'était dur, parce qu'il fallait que je trouve où habiter. Je me débrouillais des fois pour dormir chez un autre garçon qui tapinait aussi à porte Dauphine, c'était dur, j'ai commencé à prendre de l'héroïne de plus en plus... »* (Christophe, 32 ans, français, Paris).

D'après son récit, lorsqu'il passe à une consommation de plus en plus compulsive, il change aussi le mode d'usage : *« J'ai commencé en fumant, j'avais 19 ans, après quand je suis revenu à la porte Dauphine je sniffais tous les jours... C'est vrai que je voulais être indépendant et je prenais beaucoup d'héroïne à l'époque, et j'avais vraiment besoin, il fallait que je m'amuse beaucoup, que j'aie en boîte que j'aie au restaurant tout le temps, donc je*

¹²⁷ - Bello, P. Y. et alii, 2003, p. 69, op. cit.

¹²⁸ - Costes, J.M., 2002, p. 289, op. cit.

¹²⁹ - Bello, P. Y. et al., 2003, p. 64, op. cit.

me disais, je fais le maximum, c'est-à-dire que vraiment, j'étais là-bas (sur le trottoir) tous les jours presque... il y avait beaucoup d'argent à l'époque, mais il y avait peu de garçons aussi. Je voulais croire que je n'étais pas dépendant, voyez, même si j'en prenais beaucoup. Mais après vers 23 ans j'ai vraiment pris de plus en plus et je ne pensais pas que je pourrais être accroc parce que je sniffais juste, je pensais que les accrocs c'étaient ceux qui se piquaient. » (Christophe, 32 ans, français)

Ce garçon avait arrêté l'usage de l'héroïne depuis 8 ans et n'en avait jamais repris. *« J'ai quand même passé un an en désintoxication lorsque j'avais 24 ans. J'étais dans une association, où en fait j'ai travaillé : d'abord j'ai été à la campagne pour être coupé un peu de monde et puis j'ai travaillé sur des bateaux pour être aussi coupé et ne pas être tenté, mais bon, j'en ai eu vite marre parce que c'était mal payé. Ça a duré six mois, c'était très très mal payé, et j'avais envie de retourner, de m'amuser à Paris, mais en même temps j'avais peur parce que quand on revient... Après j'ai repris le trottoir parce que je voulais cette fois-ci vraiment gagner de l'argent. Avant je le faisais pour oublier un peu ma vie, et puis pour m'amuser. » (Christophe, 32 ans, français, Paris)*

Comme souvent lors d'une cure de désintoxication, ce garçon a bénéficié d'un traitement de substitution. Son impression sur ce traitement rejoint ceux d'autres prostitués l'ayant utilisé. *« J'ai eu un peu de traitement de substitution quand j'ai arrêté l'héroïne, mais enfin c'était à l'époque, c'était du Néocodion, ce qui est terrible c'est quand même mal quoi, vous voyez ce que je veux dire, ça revenait à prendre de l'héroïne donc j'ai arrêté très vite aussi parce que ça me plaisait pas du tout. J'ai pris un petit peu pendant un mois peut-être mais j'avais l'impression de reprendre de l'héroïne. Avec ce traitement je me disais que ça réglait pas la question, le remède était pire que le mal... Pendant toute la période de désintoxication j'ai bien douillé, j'ai souffert, mais je voulais aussi arrêter les médicaments en fait je voulais arrêter toutes les drogues. C'est vrai que chez moi j'ai toujours des somnifères, mais bon je m'en sers vraiment très rarement. » (Christophe, 32 ans, français, Paris)*

Ce garçon, ex-usager, gérait son ex-dépendance en s'investissant professionnellement dans la prostitution. Il avait une vision très claire de la prostitution comme moyen de gagner rapidement de l'argent pour acheter un appartement.

Un garçon seulement parmi ceux que nous avons rencontrés reconnaissait une dépendance à l'égard de l'héroïne. Il la prenait régulièrement sous mode injecté et cela malgré maintes cures et prises des différents produits de substitution : *« Aujourd'hui j'essaye de m'en sortir, aujourd'hui je suis là, c'est déjà bien, tu vois ce que je veux dire, on essaye que ça va. Ce n'est pas évident de tout, depuis quatre ans, j'essaye, je n'arrive pas à trouver un*

traitement qui marche pour moi, je n'arrive pas à décrocher complètement. J'ai essayé la méthadone, Subutex, Néocodion et je suis encore là. Je suis sur ce traitement-là, je suis toujours obligé de me soûler à la bière pour arriver à m'endormir. Alors là je suis obligé de chercher ma dose, parfois je ne peux pas résister c'est plus fort que moi donc je me shoote je me shoote encore minimum trois, quatre fois par semaine. Mais, j'essaie de décrocher, mais ce n'est pas évident... c'est dur en plus il n'y a personne pour... quand tu es en couple, quand tu es avec quelqu'un, c'est beau quoi, c'est le couple, tu vois, quand il y a quelqu'un qui est là pour t'écouter pour t'en parler, c'est beaucoup plus facile. » (Ibrahim, 22 ans, maroquin).

Dans ce récit, le garçon ne se situe pas dans la toxicomanie. Il analyse sa situation et réclame d'être considéré comme un sujet à part entière. Mais c'est bien là toute sa difficulté à recomposer une identité érodée par une situation de désaffiliation et de précarité dont l'usage des drogues n'est qu'un indicateur supplémentaire. Dans une telle situation d'extrême précarité, il est bien plus difficile pour la personne de trouver des points de repères identitaires sociaux et sexuels. *« Ce n'est pas drôle, je veux dire par-là qu'on est poussé de tous les côtés... c'est pour cela que j'ai dit avant que je ne voulais pas être affiché comme... comme quelque chose, drogué, si c'est ça... plus tu es rejeté, plus tu es en bas plus tu enfonces dans ton mal... Donc on ne te fait pas de cadeau. Si je fais ça c'est plutôt pour les besoins, je ne sais plus, je ne sais plus si je suis homo si je suis hétéro actif passif moi je m'en fous maintenant de tout ça, de toute façon la chose c'est clair c'est un guide des apparences ah oui je pense que si j'avais une tête différente de cette tête que j'ai là moi, ça ne serait pas différent ? voire si je ne m'appelais pas Ibrahim ça ne passerait pas différent ? c'est sûr, sûr. On dit qu'on peut si on veut, mais il faut donner les conditions, on est coincé dès le départ quoi » (Ibrahim, 22 ans, maroquin).*

Lorsqu'il refuse d'être classé d'avance comme drogué, il réclame qu'on écoute son histoire avant de porter un jugement. Il y a, peut-être, dans le processus réflexif qu'il met en place pour raconter son histoire, un travail de reconstruction de la personne face à soi-même et face à autrui pour assurer l'intégralité de son identité de manière qu'elle ne soit pas réduite à une identité réductrice d'usage de drogues¹³⁰. Dans son parcours de vie, il a souffert d'être affiché d'avance par les traits indiquant son origine, puis il a affronté la question de n'être reconnu que comme toxicomane. Lors de l'entretien, il refuse d'être considéré comme tel et réclame d'être reconnu dans la totalité de son être.

¹³⁰ - Sur la place de l'entretien dans la construction de l'identité dans des situations d'extrême fragilité identitaire voir Laurindo da Silva, L., 1999a. *« Vivre avec le Sida en phase avancée : une étude de sociologie de la maladie »*, Editions l'Harmattan, collection : Logiques Sociales, Paris.

L'autre garçon qui prenait de l'héroïne le faisait occasionnellement et sous un mode sniffé. D'après son récit, l'injection semble être la limite qu'il ne faut pas franchir afin de ne pas perdre la maîtrise : *« Je prends la poudre... c'est de l'héroïne en fin de compte. Moi je la sniffe ! Je ne me pique pas parce que j'ai peur. Je le tasse dans un petit trou, je prends un genre de ticket de métro je le roule je sniffe. Mais ça c'est très rare que j'en prenne. Ça coûte assez cher quand-même, c'est pour ça que j'y ne touche vraiment pas beaucoup. Je fais une fois par mois, voire tous les deux mois. C'est plus pour aller travailler que pour m'amuser. Parce que quand on prend ça on se sent mieux dans le travail, on peu discuter avec le client, on a une autre conversation, on est plus calme, moins stressé. Et puis si les clients demandent certains trucs, on accepte. »* (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)

Chez les transgenres, aucun ne prenait de l'héroïne. Ils avaient une image très négative de cette substance qui leur apparaît comme une drogue de toxicomane : *« L'héroïne j'en n'ai jamais pris. L'héroïne c'est de la merde... moi c'est pour les toxicos... on m'a dit qu'on ne maîtrisait pas l'héroïne, bon je n'ai jamais goûté, ça ne m'intéresse absolument pas, mais il me semble qu'il y a une dépendance dans l'héroïne. »* (Valérie, 25 ans, française, Marseille)

On sait que le sida a fait des ravages dans le milieu des transgenres. Souvent, ils lient la contamination par le VIH à l'usage de drogues par voie intraveineuse : *« je pense que c'est par un échange de seringue que j'ai contracté le virus du V.I.H., mon médecin estime que c'est par là, parce que dans le milieu gay à Bruxelles, la coke circule pas mal, l'héro je la connaissais comme ça, j'avais fumé une ou deux fois à tout hasard dans une soirée entre copains. Quand j'ai commencé la prostitution, pour mon malheur, je suis tombé amoureux d'un mec qui était dealer, j'avais 19 ans et pour empirer les choses, je n'avais pas beaucoup de dépenses avec mes doses, car il m'en passait pas mal, donc le temps a passé... ça n'a pas marché entre nous et on est resté quand même, deux ans ensemble, il est décédé, il était trop camé, c'est la came que l'a tué... Après tout ça ma vie a été bousculée et j'étais un peu déboussolé comme ça, j'allais à gauche, à droite... j'ai perdu le contact avec ma famille à cette époque.. et voilà. »* (Sara, 32 ans, Belge, Paris)

Comme dans les autres exemples, ce transgenre commence à fumer de l'héroïne très jeune et dans une ambiance festive, pour après passer au shoot : *« C'était à Ibiza en 88, j'allais dans une fête de rave party, c'était le paradis, j'avais un petit ami, c'était la folie quoi, parce que bon vraiment, c'est un monde Ibiza, c'était comme Woodstock. On commençait les fêtes le matin et on les finissait le lendemain matin et des fêtes comme ça, on en avait toujours et je me sentais dans un truc vraiment libéral, sans jugement, la fête, sexe, drogue et rock'n'roll... Beaucoup de came... jusqu'au moment où je suis rentré en Belgique en 94, on m'a interné dans une clinique de désintoxication. C'est là que j'ai commencé à faire*

mon sevrage et donc c'est là que j'ai connu le Nécodion et toute cette connerie-là... Et c'était, vraiment dur, dur, dur de décrocher. Ma famille m'a pris en charge, mais c'était le dernier service qu'ils m'ont rendu, parce que j'ai réussi à m'en sortir grâce à moi-même, parce que ma famille, mes frères, tous m'ont enfoncé... Nos relations se sont dégradées parce qu'ils n'acceptent pas ma sexualité et ça pour moi c'était comment un coup de fouet sur moi, parce que personne ne comprenait, c'est ça aussi, que c'était dur à surmonter... J'ai passé par là, maintenant j'ai tourné la page, pour moi c'est un mauvais souvenir, presque un cauchemar ». (Sara, 32 ans, Belge, Paris).

On constate que, souvent, les personnes ont besoin de justifier le fait qu'elles soient devenues dépendantes. La responsabilité de l'initiation dans l'usage de drogues, est fréquemment attribuée à un petit ami ou un dealer.

Le récit qui suit montre également cette propension à justifier cet acte jugé parfois à la limite. Cependant, la cause cette fois-ci est attribuée à la pratique du travestissement. « *Quand j'ai commencé la prostitution, il a fallu que je fasse l'épilation électrique. Moi, je faisais pendant deux ans, puis j'en avais marre, j'ai arrêté. Donc, pendant ces deux années-là il a fallu que je me drogue pour enlever la douleur causée par l'épilation électrique... Un peu tout : la morphine, l'héroïne..., je ne me souviens plus. C'était plusieurs en même moment. Parce qu'il a fallu la faire souvent, l'épilation et cela fait très mal, parce que c'est électrique. C'est un truc relié à une aiguille, qui est reliée à un fil de l'appareil électrique, et qui est relié à une pédale... et puis en enfonçant l'aiguille en appuyant sur la pédale, qui envoie l'électricité... À l'époque, c'était comme ça que se passait, c'était une véritable torture, heureusement, je n'avais pas beaucoup de poil, parce qu'ils reviennent donc... la drogue c'était pour enlever la douleur... Ensuite, j'avais l'entourage des copines... parce qu'au départ je fumais un petit joint et puis on m'a expliqué qu'en faisant une shoote on avait l'effet directement, c'était beaucoup mieux donc je me suis laissée aller.* » (Elise, 45 ans, française, Paris)

En fait, ce transgenre nous raconte un parcours difficile et douloureux, lorsqu'il vivait totalement sous l'emprise de la drogue. Ces ex-usagers ne s'arrêtaient pas à l'usage de la première substance expérimentée. Souvent, ils rentraient dans un processus d'escalade vers les drogues plus fortes. Il ne s'agit pas seulement d'une prise de conscience qu'il faut arrêter le processus. Tous ces récits montrent qu'à un moment donné il devient insupportable de vivre sous l'emprise des drogues. C'est ce processus qu'il faut l'arrêter pour ne pas se perdre. Revenir à la réalité sans la drogue : c'est ce qu'ils cherchent tous à un moment donné. Mais cela ne peut que rarement se produire sans l'aide d'autrui, famille ou institutions sanitaires et sociales. « *Je dormais à l'hôtel, il fallait me lever et je n'avais plus la force pour prendre la*

douche, pour m'habiller, mettre le soutien-gorge, je me recouchais. N'en parlons pas, je n'arrivais pas, je n'arrivais pas. La femme de chambre n'arrêtait pas de frapper à la porte et je disais : non, je ne peux pas, je ne peux pas. Alors une fois j'ai crié : appelez les pompiers ! appelez les pompiers ! Je ne me sentais pas bien... (pleures). Je prenais de tout : l'héroïne, la cocaïne, la morphine, le crack. Après, quand j'ai arrêté j'ai pris des cachets, Dinintel , ça n'existe plus, il a été retiré de la vente. Et puis pour dormir, parce que ça empêchait de dormir, je prenais des somnifères. Mais je prenais de l'alcool aussi. » (Elise, 45 ans, française, Paris)

Nous avons déjà souligné que ce transgenre faisait partie de la cellule des usagers de drogues du PASTT. Il avait cessé de consommer des drogues illicites sans traitement de substitution. Pendant la cure, il était parti habiter chez ses parents, au Nord de la France, qui lui avaient interdit de prendre ces médicaments. Il se sert de calmants et de somnifères, que les prostitués ne considèrent pas comme des drogues.

Les récits montrent qu'à tel ou tel moment, tous ceux qui ont été pharmacodépendants ont eu recours à des médicaments du type benzodiazépine ou barbituriques ou produits de substitution (méthadone ou buprénorphine haut dosage, mais aussi le néocodion) pour arrêter un processus de consommation compulsive des opiacés. Toutefois, la plupart des prostitués n'ont pas une image positive des produits de substitution, principalement le néocodion et le buprénorphine haut dosage (BHD). Le transgenre constituait une exception : il prenait de la méthadone et sentait que ce traitement lui permettait de reprendre ses activités quotidiennes ; les autres considéraient que la prise de ces médicaments était en continuité de leur toxicomanie. La perception que les produits de substitution entraînent la même dépendance que celle de l'héroïne n'est pas réservée aux prostitués, mais elle fait partie du débat sur la pertinence, voire le danger, de prescrire, sans critères, un produit entraînant une dépendance chez une personne toxico dépendante¹³¹. Ces observations visent principalement la prescription de BHD dans les cabinets de médecins généralistes, car plusieurs études sur l'infection par le VIH chez les usagers de drogues injectables s'accordent sur les effets positifs de la méthadone sur la santé des anciens usagers d'héroïne et leur capacité de réinsertion¹³².

D'après les observations parues dans le rapport TREND, il y aurait en 2002 environ 95 000 personnes traitées à la méthadone ou à la BHD. Parmi les personnes interrogées en structures de prise en charge sanitaire et sociale, on constate que 41 % suivent un protocole de

¹³¹ - Cf. Rapport du Pr. Roques, 1998, p.146, op. cit.

¹³² - CF. Laurindo da Silva, L., 1998. op. cit. et Rapport du Prof. Henrion, 1995, op. cit.

substitution par BHD et 34 % par méthadone¹³³. Parallèlement à cette consommation dans le cadre d'un protocole, il existe une consommation non substitutive du Subutex® : pour 33 % des personnes interrogées, lors d'une étude portant sur l'usage non substitutif de la buprénorphine haut dosage, la prise de Subutex® n'avait pas de rapport avec la substitution de l'usage d'héroïne¹³⁴.

Ces données réitèrent l'idée que l'utilisation des produits de substitution est en rapport avec l'usage problématique de drogues. Nous avons pu voir que parmi nos informateurs, seulement un garçon et un transgenre s'avaient dépendants des opiacés. Parmi les transgenres, ceux qui ont été sévèrement dépendants de l'héroïne ont pu l'arrêter, souvent suite à une cure de désintoxication et souvent avec l'aide de la famille.

Les données sur la consommation de drogues dans le milieu de la prostitution réitèrent ce qu'on avait déjà constaté : la pratique de la prostitution est un métier et en tant que tel requiert des comportements professionnels pour s'y maintenir. Cela est vrai pour la grande majorité des transgenres mais aussi des garçons : même ceux qui ne sont pas complètement dans une logique professionnelle doivent afficher une apparence jeune et saine, souvent incompatible avec celle de personnes faisant un usage abusif de drogues injectables, notamment l'héroïne.

La consommation dans le milieu : le regard des membres des associations

Les garçons et transgenres, même s'ils ne consomment aucune substance psychoactive, sont d'accord pour dire qu'il existe une forte consommation de drogues dans le milieu de la prostitution masculine, principalement l'alcool et le cannabis. Selon les dires de certains, il ne s'agirait pas que de consommation, car s'agissant d'un marché, tout peut être acheté y compris les drogues. Regardons à ce propos l'avis d'un garçon : « *Dans ce milieu-là il y a des garçons qui viennent vendre de tout, même des portables... c'est du business, le marché noir quoi c'est le marché libre-là... ça veut dire... des gens... ils vendent tout, même la chair humaine.* » (Beau garçon, français, 22 ans, Paris)

La plupart des responsables ou membres des associations contactées par téléphone estiment que la consommation d'alcool et de shit dans le milieu est courante ; mais ils n'en savaient pas davantage. La représentante de l'association Equipe d'action contre le

¹³³ - Bello, P.Y. et al., 2003, op. cit.

¹³⁴ - CF. Escot S. et Fahe, G., 2003. « Eléments d'observation des usages non substitutifs de la buprénorphine haut dosage, en France, en 2002 », in : Bello, P. Y. et al., 2003, p. 69, op. cit.

proxénétisme¹³⁵ a été plus précise lorsqu'elle reconnaissait qu'il y a beaucoup de consommation de drogues dans le milieu, et que les jeunes sont plutôt polyconsommateurs. Mme Huard repère deux catégories d'usagers de drogues dans le milieu de la prostitution en général : 1) les consommateurs occasionnels qui utilisent l'ecstasy, l'alcool, le cannabis, la cocaïne et 2) les toxicomanes ou ex-toxicomanes qui sont sous traitement au Subutex®. Il est intéressant de remarquer que la seconde catégorie correspond aux anciens usagers d'opiacés tels que nous les avons rencontrés lors de notre étude. La première, d'après nos données, comprend les usagers des substances les plus utilisées, soit de manière occasionnelle, soit de manière compulsive. En tout cas, les substances repérées par cet acteur de terrain correspondent à celles repérées lors de la présente étude.

Selon Erwin Abbeloos de l'association AIDES Paris¹³⁶, les drogues les plus consommées parmi les garçons de la Porte Dauphine sont l'alcool puis le cannabis. Cet éducateur observe une augmentation de la consommation d'alcool ; la vente de petites bouteilles sur le terrain apparaît, à ses yeux, comme un motif d'aggravation de la consommation d'alcool chez les prostitués et sur le terrain. Il y aurait à la Porte Dauphine beaucoup de bagarres, et cela souvent lorsque les garçons ont trop fumé ou trop bu. Toujours selon E. Abbeloos, au moins 80 % de garçons consomment de l'alcool sur place. Toutefois, il précise que *« l'éthique ne lui permet pas de poser des questions sur la consommation des drogues sur le terrain, ces impressions advient du nombre de bouteilles vides observé par terre, le port de la canette et, bien sûr, le joint toujours à la main. »* (Erwin Abbeloos, AIDES Paris). D'après ses impressions il y aurait une diminution de la consommation d'ecstasy sûrement due au fait que cette substance soit utilisée davantage dans les discothèques que pour travailler. Quant à la cocaïne, les garçons la connaissent, ils en parlent mais n'en consomment jamais devant les éducateurs.

Les observations de E. Abbeloos confirment aussi la baisse de consommation de drogues injectables parmi les garçons : sur la période d'un mois, le bus de AIDS ne distribue pas plus de 5 seringues. Un garçon seulement venait jusqu'au bus pour chercher des seringues.

¹³⁵ - Propos recuils par téléphone auprès de Mme. Celine Huard.

¹³⁶ -AIDES-Paris assure une permanence dans un camion, depuis 1992, à la Porte Dauphine tous les mardis et vendredis de 10 heures à 00 heure. Cette institution ne couvre pas la gare du Nord pour des raisons financières. AIDES ne se définit pas comme une institution s'occupant de la prostitution masculine mais de réduction des risques liés à la santé. Par la suite, l'association assure des aides à des populations spécifiques, telles l'aide psychologique, aide pour tout ce qui concerne le droit, l'hébergement, les papiers.

En ce qui concerne la consommation des drogues dans le milieu de la prostitution de transgenres, Camille Cabral de l'association PASTT¹³⁷, reconnaît qu'il existe une consommation de substances psychoactives parmi cette population. D'après ses dires, les produits consommés aujourd'hui correspondent à ceux rencontrés dans les études de tendances de consommation auprès de la population générale. *« Je crois que dans les années quatre-vingt nous avons eu affaire avec l'héroïne, qui n'était pas une grande préoccupation mais disons une tendance d'usage dans le milieu du travail sexuel. Aujourd'hui, nous sommes plus préoccupés avec les drogues de synthèse que sont l'ecstasy, le LSD et même les drogues de substitution qui sont utilisées à tort par les travailleuses du sexe et d'autres personnes qui ne sont pas des travailleuses du sexe. Je crois que l'alcool, plus les drogues de synthèse, plus les comprimés, ça c'est largement une toxicomanie qui nous préoccupe. Le crack a commencé à monter et la cocaïne aussi, mais d'une manière ludique et sociale. Je suis plus préoccupée par le crack, dont la consommation a un peu progressé principalement dans la population des jeunes transgenres qui vont en discothèque. »* (Camille Cabral, PASTT-Paris)

Quant à la circulation des drogues sur le terrain de la prostitution, Camille Cabral donne son avis : *« Je crois que c'est le même réseau que n'importe quel réseau... Ce n'est pas un dealer spécifique, je crois que c'est un dealer qui agit de la même manière qu'avec des personnes qui ne sont pas des travailleuses du sexe. Seulement que les travailleuses du sexe, elles payent en général avec l'argent de leur travail. Donc ils sont là où elles travaillent, dès qu'elles ont de l'argent dans la poche, ils demandent qu'elles payent la drogue. Ca se passe comme ça. »* (Camille Cabral, Paris)

D'après Camille Cabral, il n'aurait pas une consommation de drogues spécifique aux transgenres travaillant dans le milieu prostitutionnel. La consommation des drogues à ses yeux est universelle. Ensuite il s'agirait d'une question d'information et de régularisation. Sur le même mode, il n'y pas les drogues conçues d'une manière générale, mais des produits spécifiques, chacun portant des caractéristiques propres et des risques sanitaires et sociaux propres. *« Je crois que le phénomène des drogues est très complexe. Toutes les sociétés utilisent les drogues. Toutes les cultures ont leurs drogues. Actuellement, le monde occidental a la cocaïne, le haschisch. Je crois qu'il faut pas rêver de faire des scénarios qui sont des vies en rose. Il n'y a pas de société sans drogues. Il faut passer une politique d'information insistant sur le fait que si la personne utilise les drogues, elle soit bien mise au courant et consciente des effets secondaires, des dangers qu'elle encoure, non seulement pour les drogues illicites mais aussi pour celles qui sont licites, comme le tabagisme et l'alcool. Il faut*

¹³⁷ - Le PASTT développe différents programmes : programme de prévention sur les lieux de prostitution à Paris, programme d'hébergement, pour les personnes atteintes par le VIH et pour les personnes atteintes de pathologies autres que le VIH, d'agressions, ou vivant en grande précarité.

savoir parler des drogues, il faut parler de drogues individuelles je le répète toujours... Je ne sais pas si c'est douce ou dure. Pour le cannabis, je ne vois pas de danger du tout, je suis pour la légalisation du cannabis pour qu'il soit accessible à tout le monde, qu'il soit mis en vente, parce qu'à cette mise sur le marché implique en avoir une garantie de qualité du produit en lui-même. Je dis la même chose pour certaines autres drogues de synthèse. Mais il y a des drogues pour lesquelles je ne peux pas dire que je suis d'accord avec leur mise en vente autorisée. Comme le crack par exemple. Je ne suis pas du tout d'accord avec l'utilisation du crack... » (Camille Cabral – PASTT).

Les observations de Camille Cabral sur l'usage des drogues parmi les transgenres confirment que la consommation d'opiacés concerne les plus âgés qui se sont initiés à cet usage à la fin des années quatre-vingt. Par contre, elles soulignent une augmentation de la consommation du crack que nos données ne révèlent pas. Il faut prendre en compte que la plupart des prostitués que nous avons interviewés n'avaient pas de contact avec les associations. Nous avons déjà souligné que, souvent, les prostitués ayant contact avec ces institutions se trouvaient en fin de carrière prostitutionnelle ou en situation d'extrême précarité sociale. Il est possible qu'on repère parmi ces personnes celles qui font usage des drogues, tel le crack, perçu dans le milieu comme une drogue de la déchéance physique et morale.

L'usage croissant du crack parmi les transgenres de Paris, cité par Camille Cabral, n'est pas observé par M. Éric Kerimel de Kerveno, président de l'association Autre Regard de Marseille. Selon lui, les transgenres de Marseille ne seraient concernés que pour les drogues récréatives, comme celles dites de synthèse et la cocaïne. *« L'usage de drogues je dis que c'est un épiphénomène... C'est très peu, pour moi l'usage des drogues, c'est récréatif chez les travestis et les jeunes aussi comme l'ecstasy, quelques fois la coke... tout tourne autour de la fête... Ce sont des gens qui ne sont pas sur l'effet de quelque chose quand ils travaillent, je ne peux pas dire la même chose pour l'alcool, parce que l'alcool est présent chez beaucoup de gens qui pratiquent la prostitution.. .. De toute façon, l'utilisation de drogues dans le milieu de la prostitution est très mal vue... Les toxicomanes, moi c'est quelque chose que je connais bien, j'ai travaillé avec eux pendant 20 ans, c'est au moment où ils vont chercher les doses ils se prostituent, les filles on va les trouver à Aubagne, à Nouailles, ce sont des filles qui vont chercher les produits dans le coin des dealers, mais s'il y a un mec que les aborde et dit allons-y pour 200 francs, elles y vont. Mais elle ne va pas se mettre à côté d'une prostituée, de toute façon si elles se mettent à côté d'une autre prostituée au bout de 5 minutes on lui aura pris la tête comme ça... Elles font de la prostitution occasionnelle. » (M. Kerimel, Autre Regard, Marseille).*

M. Éric Kerimel reconnaît le taux élevé de consommation d'alcool parmi les prostitués, toutefois, pour lui, la consommation de certaines drogues comme le shit et les médicaments n'est pas plus importante que celles relevée dans la population générale. « *Je trouve aussi que les usagers de drogues dans le milieu de la prostitution en comparaison à d'autres catégories, par exemple, si on prend 100 prostitués et 100 personnes dans la société comme ça, je suis sûr que la différence des consommations de drogues ne sera pas du tout alarmante.* » (M. Kerimel, Autre Regard, Marseille).

Et sur le fait que le haschich soit très présent dans la prostitution, M. Kériel nous répond : « *Le shit est très présent à Marseille. Si on veut du shit à Marseille, c'est comme du Pastis, il suffit d'aller à la place Thiers, et la place Thiers est bien fréquentée en majorité par des avocats, où il a tous les restaurants, c'est là la voie chic... Je trouve qu'il y a beaucoup plus de jeunes qui fument et qui ne font pas la prostitution que ceux qui la font ; je ne vois pas beaucoup de garçons qui fument. Je vais vous dire une chose, peut-être ça va vous choquer, moi je pense qu'on trouve plus des travailleurs sociaux qui fument du shit que des prostitués... Vous avez vu sur le trottoir des prostitués fumer des pétards ? Est-ce que vous avez vu des travestis fumer des pétards dans la rue ? Je pense qu'il y a quand même plus d'alcool dans la prostitution que de drogues...* » (M. Kerimel, Autre Regard, Marseille)

Sur ce point, on peut dire que garçons et transgenres nous informent qu'ils préfèrent fumer chez eux et que, sur le trottoir, il faut donc être vigilant. Cependant, durant le travail de terrain, notre enquêteur a pu constater que plusieurs garçons fumaient du shit sur les lieux de travail, fait rarement observé chez les transgenres.

Quant à la forte consommation de médicaments, somnifères et calmants parmi les transgenres, M. Kériel confirme qu'à son avis cette consommation ne doit pas être plus importante que celle rencontrée dans l'ensemble de la société. « *Honnêtement vous savez ce que je pense, la consommation des produits comme le Prosac , l'Antrax , le Lexomil , si vous prenez 100 femmes au hasard dans la rue et vous leur demandez combien prennent un de ces produits, vous allez trouver la même proportion, si on prend tous les travailleurs sociaux et qu'on leur demande combien en prennent, on va avoir les mêmes proportions... je ne vois pas de conséquence... comme une problématique particulière... Bon elles peuvent prendre des somnifères mais je ne vois aucun lien spécifique avec le métier qu'elles font...* » (M. Kerimel, Autre Regard, Marseille)

Pour ce qui est de la consommation de médicaments, nos données corroborent l'avis de M. Kériel : le taux de consommation de somnifères, chez les prostitués hommes et prostituées femmes correspond à celui observé parmi l'ensemble des femmes.

Dans tous ces discours, il y a une nette volonté de démarquer les pratiques toxicomanes (forte dépendance à l'héroïne ou à des produits de substitution), mises à jour lors de la propagation du virus du sida, et la consommation des drogues dites récréatives et d'usage occasionnel, principalement les stimulants comme la cocaïne et les drogues de synthèse qu'on peut observer dans le milieu de la prostitution. Nos données ne contredisent pas complètement ces informations ; dans cette partie, nous avons pu observer que, bien qu'à prévalence nettement supérieure, l'usage de drogues dans ce milieu suit la tendance d'usage observée dans la population générale. Les personnes pratiquant la prostitution sont dans une logique professionnelle et de marché qu'elles doivent respecter. Le rapport au client, le rapport entre pairs, la présence de la police sur le terrain sont autant de facteurs de contrôle de la consommation des produits illicites sur le lieu de travail¹³⁸ et dans le milieu. Reste que la forte consommation d'alcool et de shit dans le milieu prostitutionnel est reconnue par tous les acteurs de terrain, éducateurs et professionnels du sexe. S'il y a une action d'information et de prévention à mener sur le terrain de la prostitution de garçons et transgenres, elle doit concerner, sans doute, toutes les drogues, mais en accordant une attention particulière à la consommation d'alcool. La baisse de consommation observée en population générale semble ne pas se reproduire dans le milieu de la prostitution masculine.

¹³⁸ - Cf. Zinberg, N., 1984, qui met en évidence l'influence des groupes de pairs dans l'application des règles et des rituels qui favorisent le contrôle, op. cit.

III - SITUATION SOCIO-SANITAIRE ET USAGE DES DROGUES CHEZ LES PROSTITUES MASCULINS

Les données sur l'usage de drogues, dans le milieu de la prostitution de garçons et transgenres, indiquent que cet usage suit les tendances de consommation de substances licites et illicites dans la population française. Cependant, les données laissent présager que le taux de consommation de ces substances est plus important que celui rencontré dans la population générale. Les conditions socio sanitaires étant un indicateur important d'insertion sociale et d'ancrage dans l'usage des drogues, nous avons voulu savoir si l'on peut établir un lien entre cet usage et les conditions socio sanitaires des garçons et transgenres. Donc, il est question ici d'usage de drogues illicites et de médicaments, sans considérer la consommation du cannabis et de l'alcool, largement consommés parmi l'ensemble des prostitués, quelles que soient leurs caractéristiques sociales et de santé.

Usage de drogues et condition d'habitation

Nous avons vu que la plupart des transgenres (63 %) disposaient d'un logement personnel et que 50 % des garçons habitaient avec un membre de la famille, dont environ un tiers chez les parents. Ils étaient autour de 20 % de chaque catégorie à habiter avec des amis. La minorité, 15 % des garçons et 10 % des transgenres, vivait dans des logements précaires (hôtels, foyers d'accueil). Parmi 19 garçons qui vivaient en logement précaire, seulement 10 % ont déclaré faire usage de substances psychoactives autres que le cannabis et l'alcool. Il est intéressant d'observer que les drogues de synthèse comme l'ecstasy, le poppers sont consommées principalement par les garçons qui habitent dans un environnement familial. Ainsi plus de 50 % de ceux qui prennent des poppers et environ 70 % de ceux qui prennent de l'ecstasy habitent avec un membre de la famille ou avec les parents. Donnée qui réitère d'autres enquêtes montrant que ces substances sont utilisées principalement par les jeunes les mieux insérés.

Chez les transgenres, parmi les 12 qui vivaient dans des logements précaires, 16 % prenaient des somnifères. La consommation de somnifères apparaît aussi chez ceux qui disposent d'un logement personnel, 53 % en consomment, et chez ceux qui habitent avec des amis, 28 %. Ces données, renforcent l'idée qu'il y aurait un taux élevé d'usages de somnifères chez les transgenres, indépendamment de leur condition d'habitation.

Tableau XXVIII – Usage des produits par type de logement chez les garçons

Type de logement chez les garçons						
Produits	précaire	Amis	Famille	Parents	Personnel	TOTAL = N
Amphétamine %	0%	0%	0%	0%	0%	0
Antidépresseur %	0%	40%	20%	20%	20%	5
Calmant %	0%	0%	50%	50%	0%	2
Champignon %	0%	0%	0%	0%	0%	0
Cocaïne %	0%	50%	0%	50%	0%	2
Crack %	0%	0%	0%	0%	0%	0
GHB %	0%	0%	0%	0%0	0%	0
Héroïne %	0%	25%	0%	25%	50%	4
Kétamine %	0%	0%	0%	0%	0%0	0
Poppers %	9%	14%	23%	35%	19%	22
Somnifères %	17%	17%	17%	17%	32%	6
Subutex %	100%	0%	0%	0%	0%	1
Ecstasy %	12,5%	6,5%	12,5%	56%	12,5%	16
TOTAL %	10%	15,5%	17%	38%	19,5%	100%

Tableau XXIX – Usage des produits par type de logement chez les transgenres

Type de logement chez les transgenres						
Produits	Précaire	Amis	Famille	Parents	Personnel	TOTAL = N
Amphétamine %	0%	0%	0%	0%	100%	1
Antidépresseur %	0 %	0 %	0 %	33 %	67 %	3
Calmant %	12,5 %	12,5 %	12,5 %	0 %	62,5 %	8
Champignon %	0%	0%	0%	0%	100%	1
Cocaïne %	6%	37,5%	6%	6%	44,5%	16
Crack %	0%	50%	0%	0%	50%	2
GHB %	33%	0%	0%	0%	67%	3
Héroïne %	0%	100%	0%	0%	0%	1
Kétamine %	0%	0%	0%	0%	100%	1
Poppers %	5%	26%	5,5%	5,5%	58%	19
Somnifères %	16%	28%	3%	0%	53%	32
Subutex %	0%	0%	0%	0%	100%	1
Ecstasy %	0%	20%	0%	20%	60%	5
TOTAL %	10 %	26 %	4 %	4 %	56 %	93

Le rapport à la santé

Couverture Sociale

Les données sur la santé révèlent que la plupart des prostitués (95 %) se sentent en bonne santé, dont 96 % de garçons et 94 % de transgenres. La majorité des garçons (67 %) disposaient de la Sécurité sociale. Le taux élevé des garçons bénéficiant de la Sécurité sociale s'explique par le fait que beaucoup d'entre eux dépendent de leurs parents ou l'ont acquise par un contrat de travail. Ces deux possibilités d'acquérir la sécurité sociale se présentent beaucoup plus difficilement pour les transgenres qui généralement ne vivent pas avec leur famille et peuvent difficilement disposer d'un contrat de travail. C'est ainsi qu'à peine environ un tiers (33 %) possèdent une couverture sociale. Cette difficulté les amène davantage vers la CMU (Couverture médicale universelle) dont 24,5 % bénéficient contre 2 % des garçons. De même, ils sont 15 % à bénéficier de l'Aide médicale gratuite (AMG), contre 4 % des garçons.

Il est important de signaler que 25 % des garçons et 26 % des transgenres ne disposaient d'aucune couverture médicale. Il s'agit principalement des garçons et transgenres issus de l'immigration. Lors de l'entretien nous avons pu constater que souvent ces personnes n'avaient pas leurs papiers en règle et n'avaient pas d'information sur un quelconque droit social et médical qui leur serait ouvert. Un garçon, que nous avons déjà cité à propos de sa consommation occasionnelle de crack et de shit, nous affirme : « *Je n'ai pas de papiers s'ils (la police) m'attrapent comme ça je n'aurai que des problèmes, ils peuvent me faire partir de la France, c'est pour ça que je préfère ne pas avoir des drogues avec moi à la gare du Nord. Je ne sais pas où il faut aller pour les papiers, je ne sais pas, peut-être vous pouvez me dire où je peux faire les démarches...* » (Adrien, 22 ans, Roumain, Paris)

Les prostitués qui n'ont pas leur permis de séjour nous font souvent part de leur crainte d'être arrêtés par la police pour la détention de shit ou d'autre substance. La prostitution se situant dans un flou juridique entraîne moins de risque d'expulsion que la détention de drogues illicites, comme le souligne notre informateur : « *Des fois il y a des problèmes, des fois il n'y a pas ils (la police) nous font circulez, dégagez, après on revient ils ne font rien,... je n'ai pas de problème.* » (Adrien, 22 ans, Roumain, Paris)

À plusieurs reprises nous avons été confrontés à la demande d'aide de la part de ces garçons pour régler leurs problèmes de papier. Dans ces situations nous leur avons fourni l'adresse des associations avec lesquelles nous avons été en contact, comme AIDS-Paris, PASTT et l'Autre Regard. Lorsque ces personnes n'ont pas de permis de séjour, ils ne peuvent pas bénéficier des allocations telles le RMI.

Tableau XXX - Type de couverture sociale selon catégorie de prostitué

Catégorie	Type de couverture sociale					
	aucune	AMG	CMU	sécurité sociale	SS + Mutuelle	Total = N
Garçon	25 %	4 %	2 %	67 %	2 %	128
Transgenre	26 %	15 %	24,5 %	33 %	1,5 %	124
Total	25 %	10 %	13 %	51 %	1 %	252

La sérologie pour les hépatites et le VIH

Les hépatites B et C

Nous avons voulu savoir si ces personnes étaient attentives aux maladies infectieuses telles les hépatites et l'infection par le VIH et donc si elles en avaient passé les tests. En ce qui concerne le test pour les hépatites B et C, nous avons obtenu le résultat suivant : 40 % des garçons et 12 % des transgenres n'ont pas connaissance de leur statut sérologique pour le virus de l'hépatite B. Parmi ceux qui le connaissent, à peine un garçon et deux transgenres annoncent une sérologie positive. Parmi les garçons qui connaissent leur statut pour le VHB, 27 % affirment avoir fait le test en 2001 et 24 % en 2002, alors que 39 % n'ont indiqué aucune date. Quant aux transgenres, 62 % affirment l'avoir fait au cours de l'année 2002 et 15 % en 2001, 21 % ne signalent pas la date du test pour le VHB.

Quant au test de l'hépatite C, on trouve à peu près les mêmes pourcentages cités ci-dessus : 41 % des garçons contre 9 % des transgenres ne connaissent pas leur sérologie pour ce virus. Deux transgenres et aucun garçon reconnaissent une sérologie positive pour l'hépatite C. Parmi les garçons qui connaissent leur statut sérologique, 24 % ont fait le test au cours de l'année 2002 et 27 % au cours de l'année 2001, 39 % des garçons n'ont pas signalé la date du test du VHC. Chez les transgenres, 64,5 % affirment avoir fait ce test dans l'année 2002 et 14,5 % en 2001, 18 % ne signalent pas la date de ce test. Nous attirons l'attention sur le fait qu'environ 40 % des garçons ne connaissent pas leur sérologie aux hépatites B et C. Cela pourrait indiquer que ces garçons n'ont pas accès aux services de santé.

L'Infection par le VIH

Lorsqu'il s'agit de la sérologie pour le VIH, le taux d'inconnu diminue considérablement. Pas un seul transgenre déclare ne pas connaître son statut sérologique contre 18 % des garçons. Les campagnes massives d'information sur la prévention du VIH et la proposition de test anonyme et gratuit dès les années quatre-vingt expliquent le recours massif de ces personnes au test. Au début des années quatre-vingt-dix, la répétition du test a été utilisée par certains garçons comme un mode de prévention : ils avaient recours au test tous les trois mois¹³⁹.

Parmi les garçons, un seul confirme sa séropositivité au VIH contre 6 transgenres. Il y a donc 7 cas déclarés de séropositivité sur un total de 252 prostitués interviewés. Concernant la date du test du VIH, 34 % des garçons la situent en 2002 et 30 % en 2001, 12,5 % signalent l'année 2000 et 15 % n'indiquent aucune date.

Le taux de méconnaissance du test VHI chez les garçons reste important, mais nos données ne permettent pas d'établir de relation entre l'usage de drogues et l'absence de test. En tout cas, le seul garçon qui avait déclaré une dépendance à l'héroïne ne connaissait pas sa sérologie pour le VIH. Lors de l'entretien, il nous explique pourquoi il ne s'est pas soumis à ce test : « *Si on a chopé une connerie il vaut mieux que je ne sache pas parce que ça n'engage rien, ça me paraît pas important... et puis, je n'aimerais pas trop rester à parler de ça, parce que bon ça m'attriste, j'ai perdu des potes, comme ça donc que je préfère ne pas y penser.* » (Ibrahim, 22 ans, maroquin, Paris).

Nous avons déjà signalé que ce garçon vivait de façon très marginale. Il ne bénéficiait pas encore de la sécurité sociale, car il venait juste de s'inscrire pour recevoir le Revenu minimum d'insertion (RMI) : « *J'ai essayé de me mettre en handicapé adulte ça n'a pas trop marché et là je vais pouvoir toucher le RMI donc avoir une possibilité d'aide et pouvoir faire d'autres choses qui me feront oublier un peu tout ça, peut-être.* » (Ibrahim, 22 ans, maroquin, Paris).

De fait pour s'occuper de la santé, il faut un minimum d'insertion et de contact avec les institutions sociales. Mais souvent, les garçons plus que les transgenres, ne connaissent pas les associations capables de les aider à accéder à leurs droits sociaux. Lorsqu'ils n'ont pas de permis de résidence, ils évitent plutôt tous les contacts avec les institutions de prise en charge sociale.

¹³⁹ - Cf. Laurindo da Silva, L., et Bilal, S. 1992, op. cit.

Les chiffres concernant la contamination par les hépatites et principalement le VIH doivent être pris en compte avec prudence, car la séropositivité, étant souvent vécue comme une chose intime, il est possible que certains informateurs ne soient pas prêts à révéler leur sérologie à l'enquêteur lors d'une première rencontre. Toutefois, le recours aux tests des hépatites et VIH et aux divers dispositifs de couverture médicale, nous laissent penser que les transgenres seraient davantage attentifs à leur santé que les garçons. Le fait même que les premiers cherchent la transformation de leur corps, par la prise d'hormone ou par des prothèses, les oblige à être plus attentifs aux soins et plus en contact avec le monde médical. Cela peut expliquer le nombre important de transgenres bénéficiant d'une CMU ou de l'aide médicale.

Tableau XXXI - Taux d'infection d'hépatite B déclaré selon catégorie de prostitué

Catégorie	Taux d'infection d'hépatite B			
	Inconnu	négatif	positif	TOTAL = N
Garçon	40 %	59 %	1 %	126
Transgenre	12 %	86 %	2 %	122
TOTAL	27 %	72 %	1, %	248

Tableau XXXII - Taux d'infection d'hépatite C déclaré selon la catégorie de prostitué

Catégorie	Taux d'infection d'hépatite C			
	Inconnu	négatif	positif	TOTAL
Garçon	41%	59%	0%	126
Transgenre	9%	89%	2%	121
TOTAL%	25%	74%	1%	249

Tableau XXXIII - Taux d'infection par le VIH déclaré par catégorie

Catégorie	Taux d'infection par le VIH			
	inconnu	négative	Positif	TOTAL = N
Garçon	18%	81%	1%	124
Transgenre	0%	95%	5%	121
TOTAL %	9%	88%	3%	245

L'usage du préservatif

L'usage du préservatif est confirmé pour la plupart des personnes rencontrées. Ainsi, 68,5 % de garçons signalent l'usage systématique du préservatif et 29 % l'utilisent parfois. Les transsexuels sont 80 % à affirmer l'utilisation systématique contre 19 % qui l'utilisent parfois. Il n'y a qu'un garçon et un transgenre qui affirment ne jamais utiliser de préservatif. L'usage des substances illicites semble ne pas avoir de rapport avec la prévention des MST/SIDA. Quelle que soit la substance utilisée, l'usage systématique du préservatif est confirmé par la plupart des garçons et transgenres. L'usage systématique du préservatif dépend de la pratique : chez les garçons, 98 % affirment utiliser le préservatif pour faire la fellation, 91 % en indiquent l'usage pour la masturbation et environ 90 % indiquent l'usage pour la pénétration active. Ce qui signifie presque 100 % de ceux qui pratiquent la pénétration active. Parmi ceux qui pratiquent la pénétration passive (12 % des garçons), tous affirment utiliser toujours le préservatif.

Chez les transgenres, la grande majorité affirme utiliser le préservatif pour toutes les pratiques. Ainsi, presque 100 % affirment l'utiliser pour faire la fellation comme pour les pénétrations active et passive.

Tableau XXXIV - L'usage du préservatif déclaré selon catégorie de prostitué

Catégorie	L'usage du préservatif déclaré				
	Jamais	Rarement	Parfois	toujours	TOTAL
Garçon	1 %	2 %	29 %	68 %	128
Transgenre	1 %	1 %	18,5 %	79,5 %	124
TOTAL %	1 %	1 %	24 %	74 %	252

Tableau XXXV – Usage de préservatif selon usage de produits chez les garçons

Produits	usage de préservatif				TOTAL = N
	Jamais	Rarement	Parfois	Toujours	
Antidépresseurs %	0 %	20 %	0 %	80 %	5
Calmant %	0 %	0 %	0 %	100 %	2
Cocaïne %	0 %	0 %	0 %	100 %	2
Crack %	0 %	0 %	0 %	0 %	0
Héroïne %	0 %	25 %	25 %	50 %	4
Poppers %	0 %	9 %	27 %	64 %	22
Somnifère %	0 %	0 %	17 %	83 %	6
Subutex %	0 %	0 %	0 %	100 %	1
Ecstasy %	0 %	0 %	25 %	75 %	16
TOTAL %	0 %	7 %	21 %	72 %	58

Tableau XXXVI – Usage de préservatif selon usage de produits chez les transgenres

Usage de préservatif					
Produits	Jamais	Rare	Parfois	Toujours	TOTAL = N
Amphétamines %	0 %	0 %	100 %	0 %	1
Antidépresseur %	0 %	0 %	0 %	100 %	3
Calmant %	0 %	0 %	12,5 %	87,5 %	8
Champignon %	0 %	0 %	0 %	100 %	1
Cocaïne %	0 %	0 %	56 %	44 %	16
Crack %	0 %	0 %	50 %	50 %	2
GHB %	0 %	0 %	33 %	67 %	3
Héroïne %	0 %	0 %	100 %	0 %	1
ketamine %	0 %	0 %	0 %	100 %	1
Poppers %	0 %	0 %	26 %	74 %	19
Somnifère %	3 %	3,5 %	12,5	81 %	32
Subutex %	0 %	0 %	0 %	100 %	1
Ecstasy %	0 %	0 %	20 %	80 %	5
TOTAL %	1 %	1 %	26 %	72 %	93

Tableau XXXVII- L'usage de préservatif, selon la pratique, déclarée par les garçons*

Pratiques	L'usage de préservatif déclaré				Total
	Jamais	rarement	parfois	très souvent	
Caresses	0 %	1 %	15 %	84 %	125
Discuter	5,5 %	28,5 %	39 %	27 %	118
Fellation	1 %	0, %	1 %	98 %	127
Masturbation	0 %	0 %	5 %	95 %	123
Pénétration Active	1 %	1,5 %	7 %	90,5 %	128
Pénétration Passive	63 %	13 %	12 %	12 %	128
Pratique Scatologique	54 %	36 %	7,5 %	2,5 %	120
Pratique sadomasochiste	13 %	44 %	40 %	3 %	124
Autres	0 %	100 %	0 %	0 %	1

* Plusieurs réponses possibles

Tableau XXXVIII - Fréquence d'usage de préservatif, selon pratique, déclarée par les transgenres*

Pratiques	Fréquence d'usage de préservatif				Total = N 124
	Jamais	rarement	Parfois	très souvent	
Caresses	1 %	1 %	6 %	92 %	122
Discuter	1 %	15 %	24 %	60 %	108
Fellation	0 %	0 %	0 %	100 %	124
Masturbation	0 %	1,5 %	2,5 %	96 %	118
Pénétration active	1 %	1,5 %	21,5 %	76 %	123
Pénétration passive	6 %	6 %	37 %	51 %	123
Pénétration Vaginale¹⁴⁰	0 %	0 %	0 %	100 %	1
Pratique Scatologique	27 %	44,5 %	21 %	7,5 %	122
Pratique sadomasochiste	9,5 %	23,5 %	47,5 %	19,5 %	120
Autres	0 %	100 %	0 %	0 %	1

* Plusieurs réponses possibles

¹⁴⁰ - Il s'agit d'un transgenre opéré.

Un usage conditionné à la pratique prostitutionnelle plutôt qu'à l'usage de substances illicites

Lors de la passation du questionnaire, ils sont majoritaires à mentionner l'usage du préservatif pour toutes les pratiques et en toutes circonstances. Toutefois, les entretiens avec les personnes faisant usage de substances psychoactives permettent de nuancer cette donnée. La consommation, à laquelle on s'adonne le plus souvent avec les clients, peut amener certains garçons à négliger la prévention, comme suggère le récit qui suit : « *Je pense que si deux personnes prennent de la cocaïne, elles peuvent avoir des relations sexuelles sans préservatif. Parce que la cocaïne fait oublier qui nous sommes. J'avais des clients qui prenaient de la cocaïne.* » (Dany, 22 ans, français, Paris).

Ce type d'observation est rare, et encore que certains garçons ne soient pas prêts à se soumettre au test du VIH, comme il a été montré plus haut, ils se déclarent toujours attentifs aux pratiques préventives contre l'infection par le VIH. Prenant l'exemple du garçon qui utilisait de l'héroïne par voie injectable : « *Moi je m'en fous du test, je m'en fous de cette histoire parce que je prends mes précautions, préservatifs, seringues, et tout le bla, bla, bla. C'est comme ça.* » (Ibrahim, 22 ans, franco-marocain).

On note que l'usage systématique du préservatif est plus en rapport avec le type de pratique qu'avec le fait qu'ils ont ou non fait usage des drogues : « *... je fais l'amour avec les clients et plusieurs ne me demandent pas (le préservatif), c'est rare et moi non plus je n'aime pas le préservatif, on ne le met pas tous les jours... parce qu'il y a beaucoup de clients qui me sucent et ne me demandent pas le préservatif, après ils me disent : 'madame baise-moi... je n'aime pas les baiser... ils me sucent sans capotes les clients, moi je me protège quand je les suce je mets la capote, j'aime la capote pour la santé à moi, quand je les suce je veux mettre la capote, s'ils ne veulent pas je ne travaille pas... oui, les clients font l'amour avec moi sans capote, ils me sucent sans capote, ah oui, mais moi quand je fais une pipe au client je mets la capote.* » (Cathy, 32 ans, algérienne, Marseille)

En fait, l'usage systématique du préservatif avec le client passe par la perception que la personne a du préservatif. Les hésitations dans le discours de ce transgenre viennent du fait que lui-même n'aime pas le préservatif. De toute façon, selon leurs dires, l'initiative de l'usage du préservatif part rarement du client, principalement lorsqu'il s'agit de la fellation. « *Je l'utilise, mais il y a certains clients qui pour les pipes ne veulent pas mettre de préservatif, et moi je le mets, à part ceux qui me connaissent bien et parfois ceux que je connais aussi mais voilà pour la pénétration, oui, parce que je suis obligé, je suis séropositif.* »... (Sara, belge, 32 ans, Paris)

On note que dans certains cas, l'usage ou non du préservatif pour la fellation peut dépendre de l'apparence et du degré de connaissance du client.

Le sida est une réalité pour ceux qui sont plus âgés. Ils ont vécu les années quatre-vingt et début des années quatre-vingt-dix où beaucoup de gens mouraient du sida. Le préservatif est devenu un instrument de travail qui assure la sécurité pour la plupart : « *Je l'utilise souvent, moi je n'ai pas de problème là-dessus, j'ai vu trop de carnage vis-à-vis du virus du Sida, j'ai plein de copines qui sont décédées de cette horrible maladie... mais le problème est les clients il y a parmi eux beaucoup d'hommes mariés qui mettent en péril la vie de leurs femmes, parce qu'ils ne demandent pas le préservatif, c'est rare que la demande vienne d'eux... Pour la fellation, pour la pénétration je le mets toujours, je suis consciente que ceci n'est pas un jeu, c'est pour de vrai, c'est une roulette russe, un jour ça peut-être ton tour... et bah tu es pris dans ce filet.* » (Samante, 43 ans, algérienne, Paris)

Quant aux garçons ils tiennent des discours semblables à ceux des transgenres : ils confirment que le client ne demande pas systématiquement le préservatif, qu'ils l'utilisent toujours pour la pénétration active ou passive, mais que pour la fellation, cela dépend de l'apparence physique du client : « *Les clients, il y en a qui veulent avoir des rapports sans préservatif, surtout au niveau de la fellation. Cela m'arrive d'en faire parfois quand je vois que le sujet est sain. Mais je préfère comme même l'utilisation du préservatif parce qu'on sait jamais ce qui peut arriver... Pour la fellation, par exemple si je vois que la personne, quand je l'embrasse et que je vois que son état buccal n'est pas trop dégradé, comme moi non plus je n'ai pas de plaie dans la bouche, et dans ces circonstances la contamination est pratiquement impossible, cela peut m'arriver de pratiquer la fellation à des clients sans préservatif. Mais si je vois que la personne est droguée, ou qu'elle n'a pas une très bonne hygiène ou quelqu'un paraît un peu... je le sens de toute façon.* » (Patricio, 35 ans, portugais, Paris)

Il est important de retenir dans ce discours ce qu'on trouve dans celui d'autres interviewés : les garçons et les transgenres souvent déclarent éviter des rapports avec les clients qui semblent sur l'emprise de la drogue. Dans ce discours cela est un critère d'usage de préservatif en toutes circonstances.

Un autre garçon donne son témoignage sur l'usage du préservatif : « *Je fais toujours avec le préservatif... je préfère... mais pour la fellation... pas toujours, je regarde le client. Mais quand on fait l'amour ils demandent le préservatif et moi pareil. Il y a des clients qui veulent faire sans préservatif, moi en tout cas je ne fais pas.* » (Adrien, 22 ans, Roumain, Paris)

Les garçons sont, comme les transgenres, conscients du danger du sida, mais la façon dont ils se protègent passe par la perception qu'ils ont du client ou par des techniques sensées les protéger : « *Je mets un préservatif ou je me cache, je me débrouille quoi, on enlève avant. Cela m'est arrivé une fois... (faire la pénétration sans le préservatif)...la personne elle était... je la connaissais... quand je le fais c'est que je connais la personne.* » (Beau garçon, 22 ans, français, Paris)

Le préservatif, que se soit à Marseille ou à Paris, on le trouve sur le terrain, les associations semblent en assurer la distribution : « *Pour les préservatifs il y en a les Associations qui passent... Ils nous donnaient des préservatifs le gel et tout, et c'est gratuit.* » (Adèle, 20 ans, algérienne, Marseille)

« *Cela ne coûte rien, c'est gratuit il y a un camion qui passe, il y a même à la Porte Dauphine, j'ai travaillé là-bas il y avait un camion de... travestis qui passait nous proposer un sac avec des préservatifs et du gel. Il y a même une autre association caritative qui passe là-bas... Avant ça coûtait dans les dix francs les 5, et, après c'était 2 € en pharmacie et des fois il y en a à 1 €, au coffee shop par exemple, à la place de Clichy c'est 2,50€.* » (Beau garçon, 22 ans, français, Paris)

La plupart des prostitués, garçons et transgenres, rapportent l'usage systématique du préservatif qu'ils fassent ou non usage de drogues illicites. Néanmoins, ces résultats doivent être nuancés. Les analyses qualitatives révèlent que dans certains cas la prévention est conditionnée à la connaissance et à l'apparence du client. Ce qui laisse penser que la prévention n'est jamais une pratique acquise d'avance. C'est sur ce point que les organismes chargés de la prévention en santé doivent insister, montrer que les risques sexuels on ne peut pas les mesurer avec certitude en se fiant aux apparences du partenaire.

Par ailleurs, la prévention semble parfois très précaire chez les garçons. Parmi ceux qui pratiquaient la prostitution de manière très marginale, à la gare Saint-Charles de Marseille et qui se prostituent pour acheter du shit, certains ne savaient pas que le sida pouvait se transmettre par voie sexuelle, alors qu'ils connaissaient bien la transmission par l'usage de seringue et aiguille contaminées lors de la prise de drogues. Cette donnée n'est pas nouvelle, la nécessité de renforcer la prévention des risques sexuels chez les usagers de drogues a été soulignée à plusieurs reprises par les travaux portant sur les risques de l'infection par le VIH. Ceux-ci ne lient pas toujours les risques du sida à la pratique sexuelle.

La perception des prostitués, usagers de drogues, à l'égard des associations

Dans la partie précédente nous avons relevé la perception des membres des associations sur l'usage de drogues dans le milieu de la prostitution. Il nous est paru important de connaître la perception des prostitués qui font usage de ces substances à l'égard des associations travaillant sur le terrain.

Nous avons pu remarquer que les différentes associations en se centrant sur la prévention des risques liés à la santé, comme les risques sexuels mais aussi les risques liés à la consommation d'alcool ou d'autres substances, développent un travail d'aide juridique, sociale, économique et parfois affective à l'égard des prostitués. Cependant, nous avons signalé que la plupart des garçons et transgenres n'ont pas de rapport avec les associations. Les associations font un travail ponctuel sur le terrain et, à ce moment, elles établissent des contacts avec les prostitués.

Lorsqu'il s'agit de connaître le travail des associations sur le terrain, la plupart reconnaît qu'il y a souvent des personnes qui passent pour distribuer des préservatifs, mais la plupart du temps le contact en reste là « *L'autre jour, il y a un monsieur qui passait et il nous a donné un petit dépliant de préservatif. un petit... comment ça s'appelle... un petit manuel sur les drogues et il nous a donné des préservatifs. Mais à part ça, je ne l'ai pas revu et je sais... on m'a dit qu'il y a le camion qui passe ici de temps en temps, mais moi je ne suis pas tombé sur ces gens. Pour le moment, je n'ai pas eu besoin donc je ne vois pas le besoin de perdre du temps en allant à droite et à gauche.* » (Nicolas, 22 ans colombien, Paris)

Certains transgenres aussi ne cherchent pas le contact avec ces associations dès lors qu'ils n'en ont pas besoin : « *Ici en France je touche le RMI, et j'ai la CMU, car j'ai ma carte de résident de 10 ans. L'unique assistante sociale avec qui j'ai eu des contacts est celle de la mairie de l'arrondissement où j'habite, je suis allé la voir à l'époque pour demander le RMI. Je n'ai pas eu des contacts avec les associations mais je connais des copines qui sont allées les voir... AIDES, le PASTT, et Act Up... Il y a le camion du PASTT qui passe comme ça, je prends les préservatifs qu'ils nous donnent... je n'aime pas trop aller leur causer je suis ici pour travailler, s'ils veulent faire quelque chose pour nous, ce n'est pas ici qu'ils devraient venir, ce n'est pas de l'assistanat qu'on a besoin, je pense que c'est au niveau de la loi qu'ils devaient intervenir et mettre leur force, leur énergie, tu vois ce que je veux dire ?* » (Samante, 43 ans, algérienne, Paris).

La plupart des transgenres évoquent l'importance de faire avancer la loi pour la réglementation de la prostitution comme profession. Préoccupation aussi partagée par les représentants des associations, notamment Camille Cabral du PASTT, qui a tenu un long discours à ce propos. *« La France, à l'égard de la prostitution, est un pays abolitionniste. Elle n'est pas réglementariste, elle n'est pas prohibitionniste. Elle n'interdit pas le travail sexuel. Ce qu'elle fait c'est protéger les travailleuses du sexe contre le proxénétisme. Par contre, le travail sexuel n'est pas légalisé. S'il n'est pas légalisé, il existe un trou, une espèce de frontière un peu ambiguë, un peu incompréhensible, et reste à savoir : où est-ce qu'on en est ? Parce que dans la pratique, on ne peut pas légaliser le travail sexuel, on ne peut pas l'interdire... mais dans le contexte actuel, on fait tout pour l'interdire. Donc je préfère que ce soit quelque chose plus clair. Moi, en tant que directrice du PASTT, je crois qu'une travailleuse du sexe devrait être reconnue et avoir les mêmes droits qu'une travailleuse libérale et avoir une sécurité sociale, avoir les droits en tout ce qui concerne l'assurance, les maladies, les accidents de travail, la retraite etc., parce qu'en toutes sociétés il existe le travail sexuel et de la prostitution. »* (Camille Cabral – PASTT)

De fait, à défaut de ces droits, les personnes qui ont recours à l'aide des associations le font principalement afin d'obtenir les allocations du RMI, l'aide médicale et l'hébergement. Les garçons cherchent, parfois, un lieu de refuge, comme en témoigne le récit qui suit : *« J'ai connu l'Association Aux Captives la Libération... un jour je passais comme ça, c'était un matin et je l'ai vu. Après, une nuit depuis porte Dauphine... une nuit blanche (rires) je suis passé devant cette porte dans le quartier à gare du Nord, et bien j'ai vu qu'il y avait du monde, je leur ai posé la question qu'est que c'était cet endroit et ils m'ont dit que c'était un point captif pour les jeunes gens qui sont dans la rue. Je connaissais ce système parce que j'ai été pas mal dans des foyers. Après je m'entendais bien avec la dame de l'accueil, elle savait qui on était... ils offrent un petit déjeuner le matin par exemple, une douche, laver ces affaires, des fois ils vous payent des soins médicaux. Cela arrive qu'ils payent aussi l'hôtel où on dort là-bas. »* (Beau-garçon, 22 ans français, Paris)

Ce garçon utilisait de temps en temps les ressources offertes par l'aide des associations comme il vient de dire, mais il avait une vision assez critique à l'égard de leurs missions et de l'aide que celles-ci pouvaient réellement lui apporter. C'est ce qu'illustre la suite de son récit : *« Ils sont plus dans la récupération, c'est-à-dire, ils essaient de marquer des points. Par exemple, j'étais habitué là-bas ils connaissaient déjà ma situation et certains matins ça m'arrivait d'arriver là-bas dans un état critique, je veux dire... mal... le truc dans la tête, au détail, sale de la tête aux pieds,... ça m'arrivait qu'ils me faisaient attendre et aussitôt me faire renvoyer... parce qu'ils n'avaient pas de place. Il y avait de la place, mais ils aidaient*

plus les adultes, parce qu'il y avait ici à la gare du Nord plus d'aides pour les adultes. Il n'y a pas beaucoup de place pour les jeunes. C'est prioritaire pour les clochards. Le Coraux par contre, une autre association dans le XVI^{ème} qui travaille avec les églises d'Auteuil, là-bas c'est pour les jeunes qui font de la prostitution, qui sont SDF... ils vous aident, mais il faut plusieurs rendez-vous avant qu'ils vous donnent des chambres d'hôtel. Au début ils vous filent tout ce que vous avez besoin, genre ticket restaurant pour manger, mais ça ne dure pas longtemps, ils vous aident sans vous aider, c'est juste pour marquer le point, c'est pour dire que vous avez un dossier. » (Beau-garçon, 22 ans français, Paris)

Dans sa détresse, ce garçon se sent lésé par rapport à la place qui, selon lui, est accordée aux adultes et qui fait défaut aux jeunes. Ce garçon revendique sa condition de jeune lorsqu'il essaie de se démarquer des clochards. Autant de signes pouvant signifier qu'il se sent lâché par la société. Les associations, selon lui, sont là pour leurs propres profits, pas vraiment pour les aider. Nous avons montré dans d'autres travaux portant sur des malades du sida transgenres et toxicomanes qu'une des questions affrontées par les personnes vivant dans des situations d'extrême précarité est qu'elles peuvent avoir des difficultés à reconnaître l'aide des dispositifs de solidarité sociale¹⁴¹. En fait, dans le passé ces personnes ont été confrontées à des situations vécues comme injustes, comme par exemple, l'abandon par la famille dans le cas du garçon cité précédemment. Lorsque l'aide reçue est perçue comme circonstancielle et jugée intéressée, elle peut davantage les faire plonger dans une situation ressentie comme injuste et irréparable.

De fait, la solidarité sociale prend de multiples contours et cela dépend aussi de la logique engagée dans les actions des associations. C'est pourquoi là où certains garçons voient une action intéressée parce que proche de la charité, d'autres comme les transgenres, perçoivent un geste de solidarité permettant de les ramener à la situation de citoyen à part entière, comme montre le récit qui suit : « *J'ai connu le PASTT il y a trois-quatre ans. Quand je suis venue ici je n'avais pas mes dents je dormais dans les rails à Vincennes, j'étais avec mon amie qui est morte, je dormais dans le métro... Ma rencontre avec le PASTT est plus que positive. C'est grâce à eux qu'au moins il y a quelque chose de positif, c'est grâce à eux que j'ai reçu tous mes papiers, ils vont même payer mon passeport au consulat.* » (Fa, 40 ans, algérienne, Paris)

¹⁴¹ - Laurindo da Silva, L., 1988 et 1999, op. cit.

En fait le PASTT s'engage dans un type de solidarité à la fois identitaire et civique, ce qui est contraire à la charité¹⁴². Les transgenres en contact avec le PASTT recevaient des aides variées comme l'obtention du droit à la santé, aux allocations sociales, au règlement de papiers, l'hébergement mais aussi de l'argent pour le jour le jour ou pour payer l'hôtel. Le PASTT était aussi un lieu d'accueil, d'écoute et de réconfort pour certains. Cette institution dispose d'un programme d'hébergement avec 6 appartements, mais ce nombre n'est pas suffisant pour répondre aux demandes de logements, le PASTT peut, alors, payer l'hôtel ou trouver une place auprès d'autres associations : *« Je suis hébergé par le PASTT. J'étais à l'hôpital pendant quinze jours à cause de deux blessures au pied, parce que mes pieds gonflent. En sortant je n'avais pas d'argent pour aller à l'hôtel. J'ai demandé de l'aide à Camille Cabral parce que j'étais déjà venue ici avant. Ici on a trouvé un hébergement chez les femmes prostituées. (.....). C'est une catastrophe ! Ils ont fait des bâtiments neufs à côté. C'est joli, il y a de la verdure. Le soir, quand on arrive, ils nous donnent un plateau sur un tabouret, un peu comme ça, en plastique, c'est dégueulasse. Pour dormir nous sommes trois dans la chambre. J'ai enlevé les draps, les trucs en plastique étaient déchirés... Il faut y aller vers dix-sept heures. On attend deux heures au moins pour avoir une douche, les Noires parlent mal, elles s'engueulent. Il est vrai qu'il y a beaucoup de femmes Noires. »* (Elise, 45 ans, française, Paris)

On peut comprendre que ce transgenre ne se sente pas vraiment à sa place dans un foyer de femmes. Mais on peut comprendre aussi la difficulté d'héberger les transgenres en raison du nombre infime de structures d'accueil qui leur sont réservées.

On a pu remarquer que la majorité des transgenres de Marseille avaient une très bonne impression de l'association Autre Regard, y compris ceux qui n'étaient pas en contact avec cette institution. Cette association s'engage dans l'action de solidarité civique mais aussi dans des rapports de proximité avec les prostitués de rue, femmes et transgenres, proches de l'amitié. Un transgenre nous parle de son rapport à l'Autre Regard : *« J'ai le RMI, j'ai la sécurité sociale et tout ça j'ai réussi à les avoir par une association qui lutte contre le sida, qui est Autre Regard et qui est très bien. Et qui s'occupe beaucoup de nous, qui travaillons la nuit et qui est très efficace. Je tiens à dire qu'on m'a aidé à avoir mes droits sociaux, qu'on m'a conseillé, alors que moi j'étais bête, je n'avais même pas de sécurité sociale, je n'avais rien et je ne savais pas que le gouvernement, à l'époque, socialiste nous avait donné à tous des droits sociaux, ça c'était une chose qu'il a fait qui est très bien, qu'il a donné à tout le monde le droit d'avoir des soins, je pense que c'est une chose que la gauche a donné à la*

¹⁴² - Cf. Boltanski, L., et Thévenot, L., 1991. *De la Justification - Les Economies de la grandeur*, Gallimard, Paris.

France de mieux. Pas question de politique à droite ou à gauche, mais la gauche s'est occupé de tout le monde et des gens qui sont comme nous prostituées, qui avant n'avions aucun droit si on était malades. Moi je sais que quelques temps après j'ai eu des parties perforées et si je n'avais pas eu ma sécurité sociale j'aurais eu des millions à payer et heureusement pour moi l'association « Autre Regard » m'a tout aidé. Ils ont tapé sur la table à l'hôpital pour me faire rentrer parce qu'ils ne voulaient pas me prendre. J'étais en train de faire mes papiers et ils m'ont fait rentrer, ils m'ont fait soigner » (Barbara, 56 ans, monégasque, Marseille)

En vérité beaucoup d'associations font un travail remarquable d'aide aux personnes en grande difficulté. Mais ce travail est souvent jugé insuffisant aux yeux de certains, principalement des garçons qui, de part leur difficulté identitaire sexuelle et prostitutionnelle, n'ont pas toujours une institution associative de référence comme les transgenres. Leurs aides ils l'obtiennent souvent auprès des assistantes sociales des institutions gouvernementales ou auprès des associations s'occupant des personnes vivant dans la rue : SDF, clochards, prostitués. Ces aides sont souvent perçues comme un acte charitable et non comme de la solidarité leur permettant de rétablir des liens sociaux et civiques.

Nous avons montré que la prostitution était la principale source de revenu pour l'ensemble des prostitués. Parmi les 252 interrogées, il n'y en avait que 12, percevant le RMI et 11, l'allocation chômage. Ces derniers étant en majorité des garçons. En fait, certains garçons nous ont révélé qu'ils refusaient de demander une aide sociale ou le RMI. De toute façon, le RMI est réservé à ceux qui ont 25 ans ou plus et qui ont un permis de séjour en France. Plusieurs de nos interviewés ne pouvaient pas répondre à ces deux critères. Le RMI est une source de revenus mais aussi une façon de s'inscrire à la sécurité sociale, de bénéficier d'une couverture médicale et de devenir citoyen à part entière.

Les transgenres, peut-être parce qu'ils sont plus âgés, mais aussi parce qu'ils sont conscients que leur situation de travesti limite leur choix professionnel, sont plus enclins à s'inscrire au RMI ou dans une procédure d'aide aux personnes handicapées. Parce qu'ils s'investissent dans la prostitution comme dans une profession, ils plaident pour la réglementation du métier, ce qui leur permettrait d'avoir des droits médicaux et sociaux, de ne pas rester dépendants d'aides sociales. Pour les garçons, la réglementation de la profession n'est même pas évoquée. Ce qu'ils souhaitent c'est trouver un travail et sortir de la prostitution le plus tôt possible.

Nous avons évoqué différents indicateurs sociaux et de santé afin de percevoir s'il était possible d'établir un lien entre ces indicateurs et usage de drogues illicites. Nos données ne permettent pas de l'établir. Les personnes qui sont dans une situation précaire de logement

prennent plus de somnifères et d'antidépresseurs que de drogues illicites. Mais cette prise de somnifères n'est pas plus importante que celle observée chez les transgenres vivant seuls, en logement personnel, ou avec des amis. Les substances illicites sont utilisées de façon occasionnelle pour la grande majorité et d'après eux, l'usage de ces substances n'empêche pas l'adoption de pratiques préventives à l'égard du MST/VIH.

Néanmoins, l'usage compulsif de l'alcool et du cannabis peut être un indicateur d'un mode de vie marginal, construit autour de la précarité sociale et affective, dont témoignent les récits sur les crises de dépression répétées et l'idée de suicide qui revient souvent. Il y a sur ce point un travail nécessaire de prise en charge institutionnelle psychosociale et médicale de ces garçons mais aussi des transgenres qui vivent dans la marginalité et qui souffrent de dépression. Ces garçons disent tous faire usage du cannabis parce que c'est une chose qui les apaise dans ces moments de détresse. Ils s'accrochent alors à cette substance comme à une béquille pour soulager leurs angoisses.

Le rapport Roques souligne que le cannabis n'est pas considéré comme justifiant un investissement dans un traitement de substitution¹⁴³. Néanmoins, il est important de penser à des dispositifs de prise en charge spécifiques pour les jeunes qui se considèrent dépendants du cannabis et souhaitent contrôler ou en arrêter l'usage. En fait, les derniers grands rapports sur la question (Roque, Parquet, Henrion) nous livrent une approche très médicale de la dépendance, alors que l'effet des substances est analysé du point de vue de ses impacts négatifs sur la collectivité, notamment du point de vue économique. Il faut davantage prendre en compte le point de vue des usagers de n'importe quelle substance, lorsqu'ils ont envie de se débarrasser de leur dépendance. Il est impératif d'entreprendre un travail d'aide aux jeunes prostitués qui sont confrontés à la dépression et qui se réfugient dans la prise de l'alcool et de cannabis.

Nous avons pu noter que le rapport aux substances psychoactives change selon l'itinéraire social, familial et aussi prostitutionnel de chacun. La consommation d'alcool présente un problème pour certains transgenres et garçons et l'usage compulsif du cannabis concerne davantage les garçons. Mais il est important de considérer que la fragilité de leur condition sociale peut les faire basculer dans une consommation problématique de certaines drogues comme le crack, par exemple. Le basculement vers la consommation compulsive de la cocaïne en poudre se montre moins probable en raison du coût de ce produit, considéré très cher pour la plupart, principalement par les garçons qui déclarent ne l'avoir jamais acheté.

¹⁴³ Rapport du Prof. Roques, 1998, p. 178.

Tout travail de prévention, de prises en charge et d'information sur les questions liées à l'usage de drogues, illicite ou licite, à usage récréatif ou répété, est d'une importance fondamentale, principalement auprès des jeunes garçons et transgenres qui vivent sans papiers et sans accès aux services de santé. Toutefois, nous ne répéterons jamais assez que toute action pour être efficace doit envisager de rétablir des liens sociaux pour ces personnes. Si cela apparaît comme une tâche difficile, il faut au moins que les organismes chargés d'aide sociale réfléchissent à des modalités spécifiques et adaptées d'intervention pour faire face à la consommation d'alcool principalement et du cannabis pour ceux qui le souhaitent, mais aussi pour aborder les questions relatives à la consommation du poppers, de l'ecstasy, de la cocaïne, dont la consommation occasionnelle apparaît importante.

CONCLUSION

Cette étude s'est donnée pour objectif de mieux connaître l'usage des drogues licites et illicites dans le milieu de la prostitution masculine. Dans cette perspective, il nous est apparu nécessaire de montrer en premier lieu comment se compose ce type de prostitution qui se pratique entre personnes de sexe masculin. Nous avons mis en évidence deux catégories de prostitution masculine : une concerne les garçons de passe et l'autre les transgenres. Nous pensons que toute action préventive à l'égard d'usage de drogues, ou d'autres risques socio sanitaires, dans le milieu de la prostitution masculine, devrait prendre en compte les différences entre ces deux catégories de prostitués masculins. C'est pourquoi dans la première partie de ce travail nous nous sommes efforcé de considérer le contexte dans lequel prend place la prostitution de rue des garçons et transgenres, en nous focalisant sur leur mode de vie respectif, sur ce qui les amène à se prostituer, leur rapport avec leur entourage familial, avec les autres prostitués, avec leurs clients, enfin sur leurs conditions de vie sociale et affective.

Quant à l'emploi de substances psychoactives, les prostitués et les travailleurs sociaux sont d'accord pour reconnaître qu'il existe dans le milieu de la prostitution une large consommation d'alcool, de cannabis et de produits de synthèse. Toutefois, d'après nos données, les prostitués n'en font pas tous usage et beaucoup disent que les drogues ne les intéressent pas. L'usage régulier déclaré de l'alcool et du tabac présente un taux supérieur à 75 % et celui du cannabis est supérieur à 55 %. Il faut tenir compte de l'âge (moyenne d'âge de 25 ans pour l'ensemble) et du sexe (les hommes sont de plus grands consommateurs de ces produits que les femmes)¹⁴⁴. Toutefois, les taux de consommation de ces trois substances confondues apparaissent nettement supérieurs à ceux observés en population générale masculine de 18-40 ans, comme l'est aussi l'usage des drogues illicites tels la cocaïne, l'ecstasy et le poppers. Cet usage concerne moins de 15 % de la population enquêtée, lors des 30 derniers jours précédant l'enquête. Lorsqu'il s'agit de consommation au cours d'une vie entière les taux se situent entre 40 % et 50 %. Cette nette différence suggère que la consommation de ces substances se fait de façon sporadique et occasionnelle. Donnée confirmée lors des entretiens, dans lesquels la consommation de ces produits apparaît pendant les moments de loisirs et hors temps de travail. Les opiacés, comme l'héroïne et la buprénorphine à haut dosage, mais aussi le crack, font l'objet d'une faible consommation. Ces produits consommés dans le passé, pour certains, de manière souvent compulsive sont, aujourd'hui, jugés dangereux pour leur fort potentiel addictogène et les dégâts physiques

¹⁴⁴ - Cf. - Beck, F., et Legleye, S., 2003, op. cit., Costes, J. M., 2002, op. cit.

qu'ils induisent. Ce type de drogues semble incompatible avec la pratique prostitutionnelle des garçons et des transgenres, celle-ci exigeant du prostitué d'avoir une belle apparence et une bonne tenue dans le but de plaire au client. Le monde de la prostitution est régi comme un espace marchand et le corps du prostitué est son instrument de travail ; l'apparence physique a une valeur marchande, le rapport et la négociation avec le client exigent une maîtrise de ses actes. En plus, valoriser ce marché, le rendre attractif au client, implique de se démarquer d'autres pratiques perçues comme marginales, à l'exemple de la toxicomanie. C'est pourquoi les travaux sur les usages de drogues dans le milieu de la prostitution féminine insistent sur le fait que les professionnels du sexe qui se droguent sont minoritaires et le font pour pouvoir s'acheter leur dose. Elles affichent une apparence décadente, ne se mélangent pas avec celles qui ne se droguent pas et ne partagent pas le même territoire¹⁴⁵.

Par contre, l'alcool semble faire partie intégrante de la pratique prostitutionnelle : souvent les garçons prennent un verre avec le client avant la réalisation de l'acte sexuel. Quant aux transgenres, la boisson fait partie du rituel de préparation pour aller sur le terrain et, puis, pour se tenir chaud au long de la nuit. Les autres produits dont la consommation est en rapport avec la pratique prostitutionnelle sont le poppers et les somnifères. Le poppers, reconnu pour ses vertus aphrodisiaques, est utilisé lors du rapport sexuel. Quant aux somnifères, utilisés principalement par les transgenres, ils sont en rapport avec le mode de vie de ces derniers ; vivant plutôt la nuit certains ont des difficultés à dormir lorsque le jour se lève.

Le cannabis bénéficie d'un statut particulier : aux yeux de la plupart des prostitués, - qu'ils l'utilisent ou non - il n'est pas perçu comme une drogue. Ceux qui l'utilisent reconnaissent ses effets calmants contre l'anxiété et qui, pour certains, les ont aidé à décrocher de l'héroïne ou du crack. Sur ce point, leur avis n'est pas discordant de celui des experts qui déclarent le cannabis peu addictif et à faible nocivité pour la santé¹⁴⁶. Cependant, parmi ceux qui utilisaient le cannabis, 30 % se sont déclarés dépendants. Cette dépendance peut atteindre 45 % lorsqu'il s'agit des garçons. Si l'usage du cannabis semble ne pas poser de problèmes chez les transgenres, chez certains garçons la consommation compulsive peut devenir une contrainte et une large partie de leur budget serait alors destinée à l'achat de ce produit. Certains rapportent qu'ils pratiquent la prostitution aussi pour acheter du shit.

¹⁴⁵ - Voir principalement Pryn, S., 1999, op. cit. et Ingold, R., Toussirt, M., 1993, op. cit.

¹⁴⁶ - Cf. Rapport Parquet (sans date). op. cit et Rapport Roques, 1998, op. cit.

Certains discours sur l'usage de drogues font part d'une spécificité dans la structure psychique, voire biologique, des personnes manifestant une dépendance à l'égard d'une ou de plusieurs molécules¹⁴⁷. Toutefois, il est important de revenir aux conditions de vie très précaires des prostitués, sur le plan socio-économique et affectif, et de tenir compte du contexte dans lequel prend place la consommation, comme facteur prépondérant pour comprendre la dépendance à certaines substances. Plusieurs garçons se trouvaient dans un processus de désaffiliation sociale et affective, souvent même depuis l'enfance ; d'autres, souffraient d'un malaise social face aux exigences d'une société fortement structurée autour de la notion de réussite individuelle.

Il a été montré que l'usage de certaines substances apparaît souvent comme lié à des difficultés préexistantes à la pratique prostitutionnelle. Quant aux drogues illicites, il s'agit ici d'une consommation occasionnelle, liée au mode de vie des prostitués, mais dont les autorités sanitaires doivent tenir compte dans leurs actions préventives. Nous savons que le contexte socioculturel de consommation va déterminer le rapport au produit et le type de consommation. Comme le soulignent Castel et Coppel, dans des situations de fracture sociale, la consommation s'inscrit déjà dans un mode de vie à risque social et sanitaire¹⁴⁸.

L'usage devient problématique là où les liens sociaux font défaut. Il faut que les organismes de solidarité sociale et de santé publique s'investissent dans des modalités spécifiques de prévention socio sanitaire et d'usage de substances psychoactives, principalement l'alcool, mais aussi dans des actions leur permettant de rétablir des liens sociaux, au niveau du travail, des loisirs, de la famille.

D'après notre enquête, l'avenir d'un prostitué reste pour beaucoup dans le domaine du rêve, du bonheur ou du désespoir¹⁴⁹. Les transgenres se placent plutôt du côté du rêve de trouver le bonheur en devenant riche, en trouvant une personne pour partager leur vie, avoir des enfants, avoir une maison, aller dans un autre pays ou quitter la prostitution. Toutefois, lorsque beaucoup envisagent d'être heureux, ils n'excluent pas forcément de leur bonheur la prostitution.

¹⁴⁷ - idem. Voir également, Mitchel, J., « Drogues : un point de vue psychanalytique » in Becker, 2001, op. cit., pp. 21- 25.

¹⁴⁸ - Castel, R., et Coppel, A., 1991, op. cit.

¹⁴⁹ - La question « Comment envisagez-vous votre avenir ? » était ouverte et facultative, placée à la fin du questionnaire. 50 % des personnes ont livré leur perception de l'avenir.

La plupart des garçons pensent quitter la prostitution, mais ils sont nombreux à préférer ne pas penser à leur avenir, car cela les angoisse ou les déprime. Ils sont plusieurs à évoquer ces crises de dépression et l'idée de suicide lors de ces crises. Sur ce point, il est important que les institutions s'investissent dans des actions de prise en charge psychosociale et médicale pour venir en aide à ces personnes.

Ce qui fait problème pour l'avenir des prostitués est que le métier qu'ils exercent n'est pas vraiment une profession. Celui-ci n'étant pas réglementé, ils ne bénéficient pas des droits du travail comme les autres professionnels. Quelques transgenres et garçons ont pu faire des économies pour assurer leur avenir en achetant un studio ou une maison, avec l'argent de la prostitution. Ces exemples sont rares, les transgenres les plus âgés comptaient avec l'aide des associations comme le PASTT à Paris et l'association Autre Regard à Marseille.

Les transgenres sont davantage en contact avec les associations que les garçons, mais ce contact ce fait bien plus tard, lorsqu'ils sont en fin de carrière prostitutionnelle. Souvent les garçons cherchent les associations lorsqu'ils ont un problème de logement, mais plusieurs pensent que celles-ci ne les aident pas vraiment. En fait, la plupart des associations de garçons développent leurs actions dans le champ de la prévention dans le domaine de la santé. Celles qui les aident matériellement sont des institutions caritatives, le plus souvent d'obédience catholique. Leurs missions sont perçues comme ponctuelles : une douche, un petit déjeuner, un ticket restaurant, sans vraiment leur proposer une issue durable. Parfois, la mission de ces dernières exige des personnes qu'elles renoncent à leur pratique professionnelle, la prostitution, entrant alors en tension avec leur mode de vie ; le mode de vie des prostitués construit sur le sens de la liberté, propre au monde en marge dans lequel ils vivent.

Le peu de recherches portant sur la consommation de drogue dans le milieu de la prostitution masculine, mais aussi sur la pratique prostitutionnelle masculine, elle-même, suggère le peu d'intérêt que suscite cette population. Il est important d'envisager une politique d'évaluation de la situation des jeunes garçons et transgenres afin d'améliorer la connaissance de leurs conditions de vie et des modalités de prise en charge et de réinsertion sociale.

Comme le souligne P. Pinell¹⁵⁰, pour les faire sortir de l'espace social construit autour de la marginalité, il est impératif de viser la reconstruction de liens sociaux et de réduire les facteurs de vulnérabilité, à l'exemple de l'échec scolaire, du manque d'emploi qui les laissent sans repère pour affronter la compétition de la société moderne. La prostitution autant que la consommation de drogues apparaît, pour ces jeunes, comme une façon d'échapper à des tensions extrêmes vécues comme insupportables.

¹⁵⁰ - Pinel, P., 2001, « Les usages sociaux des drogues », in : Becket, 2001. op. cit. pp. 97-107.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Aggleton, P., (editor), 1999, *Men Who Sell Sex - International Perspectives on Male Sex Work and HIV/AIDS.*, Taylor & Francis, London,.

Beck, F., Legleye, S., Peretti- Watel, P., 2000, « Regards sur la fin de l'adolescence : consommation de produits psychoactifs », ESCAPAD 2000 », OFDT.

Beck, F., Legleye, S., 2003, « Evolutions récentes des usages de drogues à 17 ans » : Escapade (2000 – 2002).

Becker, H.S., 1985, *Outsiders*, Métailié, Paris.

Becker, H.S., 2001, *Qu'est-ce-qu'une drogue*, Atlantica, Anglet.

Beck, F., Legleye, F., 2003, « Les adultes et les drogues en France : niveaux d'usage et évolutions récentes », Tendances, n° 30, OFDT

Bello, P.Y., Toufik, A., Gandilhon, M., Giraudon, I., Bonnet N., 2003. « Phénomènes émergents liés aux drogues », Quatrième rapport national du dispositif TREND.

Bello, P.Y., Toufik, A., Gandilhon, M., 2001. « Tendances récentes », *Rapport TREND*.

Bergeron, H., 2001, « Définition des drogues et gestion des toxicomanies », in Becker, H.S., 2001, op. cit.

Boltanski, L., 1990, *L'Amour et la justice comme compétence, Trois essais de la sociologie de l'action*, Métailié, Paris.

Boltanski, L. et Thévenot, L., 1991, *De la Justification - Les Economies de la grandeur*, Gallimard, Paris.

Cagliero, S., et Lagrange, H., 2003, « Les usages de drogues parmi les femmes prostituées », in Bello, P. Y et alii., op. cit.

Castel, R., 1992, *Les sorties de la toxicomanie*, Paris, MIRE-GRASS.

Castel, R., et Coppel, A., 1991, « Les contrôles de la toxicomanie » in : Ehrenberg, A. (organisateur), *Individus sous influence : drogues, alcool, médicaments psychotropes*, Editions Esprit, Paris, pp.237-256.

Castel, R., 1991, « De l'indigence à l'exclusion, la désaffiliation » in : Donzelot J. (éditeur), *Face à l'exclusion. Le modèle français*, Editions Esprit, Paris, p. 137 – 168.

- Choquet, M., 2001, « Consommation de cannabis chez les adolescents scolarisés en France ». in : Cannabis, quels effets sur le comportement et la santé, Expertise Collective, INSERM.
- Coppel, A., Braggiotti, L., De Vincenzi, I., Besson, S., Ancelle, R., Brunet, J.-B., 1990, « Recherche-action prostitution et santé publique », Centre collaborateur OMS.
- Coppel, A., 1996, « Toxicomanie, sida et réduction des risques en France », in *Communications*, n° 62, Paris, Seuil, pp. 75-108.
- Costes, J. M., 2002, « Données épidémiologiques récentes, sur les drogues illicites en France : prévalence et conséquences sanitaires des consommations, disponibilité et qualité des produits », *Bulletin Académique Médicale*, 186, n° 2.
- De Vicenzi, I., Braggiotti, L., El-Amri et alli, M., 1992, « Infection par le VIH dans une population de prostituées à Paris ». *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, 47, pp. 223-244.
- Ehrenberg, A., (org.), 1999, *Le culte de la performance*, Hachette Littératures, Paris.
- Ehrenberg, A., 1994, « Les drogues, un multiplicateur d'individualité » in : *Futuribles*, 185, pp. 73-76.
- Ehrenberg, A., Mignon, P., 1992, *Drogues, politiques et société*, Paris, Editions Descartes-Le Monde Edition.
- Ehrenberg, A., 1996, « Comment vivre avec les drogues », in *Communication*, n° 62, Seuil, Paris, pp. 5-26.
- Escot S., et Fahe, G., (2003), « Eléments d'observation des usages non substitutifs de la buprénorphine haut dosage, en France, en 2002 », in : Bello, P.Y., et alii, 2003, op. cit.
- European Working Group on HIV Infection in Female Prostitutes, 1993, « HIV Infection European Female Sex Works : Epidemiological Link with Use of Petroleum – Based Lubrificants ». *AIDS*, 7, 3, pp. 401-408.
- Fescher, J., 1986, « *Garçon pour le trottoir* », La Découverte, Paris.
- Gaissad, L., 2000, « La lutte des places : éthique du trottoir, travail sexuel et clandestinités recomposées », Communication au colloque international : *La rue et ses figures : un bilan pour l'année 2000*, Diasporas, Université de Toulouse le Mirail, Toulouse.
- Gaissad, L., 2001, « En marge du comptoir. Notes de recherche sur la prostitution maghrébine masculine à Marseille », in : « État de la recherche et d'évaluation 2001 », Autres Regard, Marseille.

- Gaissad, L., 2000, « L'Air de la nuit, rend libre ? Lieux et rencontres dans quelques villes du Sud de la France », *Les annales de la recherche urbaine*, N° 87, p. 38.
- Garnier-Muller, A., 2000, « Du Rosé dans un verre à thé : travestis algériens avec un contrepoint, in : *Désir d'ivresse, alcools, rites et dérives*, Dirigé par Carmen Bernard, éditions Autrement, collections Mutation N° 191, Paris, pp. 139-154.
- Grangeiro, A., (organisateur), *Atualidades em DST/AIDS - Redução de Danos*, CRT - 1, N 5, 1998, São Paulo.
- Grund, J.P.C., 1993, *Drug Use as a Social Ritual : Functionality, Symbolisme and Determinants of Self Regulation*, Rotterdam, IVO.
- Hennig, J.-L., 1978, *Les garçons de passe, enquête sur la prostitution masculine*, Hallier, Paris.
- Henrion, R., 1995, « *Rapport de la commission de réflexion sur la drogue et la toxicomanie* », La documentation française.
- Ingold, R., Toussirt, M., 1993, « Le travail sexuel, la consommation des drogues et le HIV : investigation ethnographique de la prostitution à Paris ». Rapport de recherche, IREP.
- Ingold, R. et al., 1994, « Les travailleurs sexuels et la consommation de crack, IREP ».
- IREP, 1996, « Etude multicentrique sur les attitudes et les comportements des toxicomanes face au risque de contamination par le HIV et les virus de l'hépatite », rapport de recherche.
- Lagrange, H., Mogoutov, A., 1997, « Un retardement de l'entrée dans la toxicomanie », *Déviance et société*, vol 21, n° 3, pp. 289-302.
- Jauffret-Rostide, M., 2003, « Les pratiques de consommation de substances psychoactives chez les homosexuels et bisexuels masculins », in : Broqua, C., Lert, F., et Souteyrand, Y., *Homosexualités au temps du sida – Tension sociales et identitaires*, Collection Sciences Sociales et Sida, ANRS/CRIPS.
- Le Garrec, S., 2001, « Les pratiques alcoolo-toxico-tabagiques chez les jeunes, in : Becker, H.S., 2001, op. cit, pp. 109-138.
- Laurindo da Silva, L., 1998, « Les patients et ex patients usagers de drogues par voie intraveineuse face au traitement du VIH », in Grangeiro, A., (organisateur), *Atualidades em DST/AIDS - Redução de Danos*, CRT - 1, N 5, 1998, São Paulo, PP. 77-86.

- Laurindo da Silva, L. 1999, « Travestis and Gigolos : Male Prostitution and HIV Prevention », in : P. Aggleton (editor), 1999. *Men Who Sell Sex - International Perspectives on Male Sex Work and HIV/AIDS.*, Taylor & Francis, London.
- Laurindo da Silva, L., 1999a, *Vivre avec le Sida en phase avancée : Une étude de sociologie de la maladie*, Editions l'Harmattan, collection : Logiques Sociales, Paris.
- Laurindo da Silva, L., 1995, « Etre un homme et une femme : ou la permanence de la personne dans l'exemple du travesti », *Journal du Sida*, 79, 1995, pp. 30-33.
- Laurindo da Silva, L., Bilal, S., 1992, « Recherche – action : prostitution masculine et prévention du HIV à Paris », APARTS/ANRS/AFLS
- Lopes, N.C.M., 1995. « Le travesti, miroir de la femme idéale » in : *Le Journal du Sida*, 1995. N° 79, p. 28-30.
- Lowenstein, W., et al., 1995, *La méthadone et les traitements de substitution*, Doin Editeurs, Paris.
- MacRae, E., et Simoes, J., 2000, *Rodas de Fumo : o uso da maconha entre camadas médias urbanas* », Edufba, Salvador.
- MacRae, E., 1990, « *A construção da Igualdade : Identidade sexual et politique no Brasil da abertura* », Ed. Unicamp, Campinas.
- Mathieu, L., 2000, *Prostitution et sida*, Paris, l'Harmattan.
- Mathieu, L., 2000, « L'espace de la prostitution », in *Sociétés Contemporaines*, n° 38, pp. 99-116.
- Mathieu, L., 2001, *Mobilisaion de prostituées*, Belin, Paris.
- Mauss, M., éd.1974, *Ensaio sobre a Dádiva. Forma e razão da troca nas sociedades arcaicas*, in : *Sociologia e antropologia*, EUP, Sao Paulo.
- Mendes-Lopes, N.C., 1995, « Le travesti, miroir de la femme idéale ». *Le Journal du Sida*, N° 79, 1995, pp. 28-29.
- Mitchel J., 2001, « Drogues : un point de vue psychanalytique » in Becker, H.S., 2001. op. cit., pp. 21- 25.
- Observatoires Français de Drogues et de Toxicomanies, 2002. « Drogues et dépendances, indicateurs et tendances ». Rapport OFDT.
- Ogien, A., Mignon, P., 1994, *La demande sociale de drogues*, La documentation française, Paris.

- Olivenstein, C., 1984, *Le destin du toxicomane*, Fayard, Paris.
- Parquet, P.J., Reynaud, M., Lagrue, G., (sans date), « Les pratiques addictives. Usage, usage nocif et dépendance aux substances psychoactive ». Rapport remis au Secrétaire d'État à la Santé et aux Affaires Sociales.
- Perlongher, N., 1987, *O Negócio do Miché*, Ed. Brasiliense, Sao Paulo.
- Pinel, P., 2001, « Les usages sociaux des drogues », in : Becket, H.S., 2001. op. cit. pp. 97-107.
- Pollak, M., 1982, « L'homosexualité masculine ou : le bonheur dans le ghetto ?" in : *Communication*, 35, 57-78. Paru également in : Pollak, M., 1993, *Une identité blessée*, Métailié, Paris, pp. 184-201.
- Pryen, S., 1999, « Usage de drogues et prostitution de rue », in *Sociétés Contemporaines*, n° 36, pp. 33-51.
- Pryen, S., 1996, « Le monde social de la prostitution de rue : repenser l'approche par le risque », in *Cahier lillois d'économie et de sociologie*, n° 28, pp. 87-106
- Serre, A., 1998, « Prévention de l'infection par le VIH auprès des personnes prostituées en France : faisabilité, mise en place et évaluation d'actions de proximités ». Thèse de doctorat en épidémiologie et intervention en santé publique, Université de Bordeaux 2.
- Roques, B., 1998, « Problèmes posés par la dangerosité des drogues », Rapport au Secrétariat d'État à la Santé.
- Serre, A., Schutz-Samson, M., Cabral, M., Martin, F., Hardy, R., De Aquino, O., Vinsonneau, Ph., Arnaudies, M., Fierro, F., Mathieu, L., Pryen, S., Welzer-Lang, D., De Vincenzi, I., 1996, « Conditions de vie des personnes prostituées : conséquences sur la prévention de l'infection à HIV », in *Revue d'épidémiologie et de santé publique*, n° 44, pp. 328-336.
- Sherer, R., et Horecquengheim, G., 1997, « Sur la prostitution de jeunes garçons » in : Recherche, N° 26.
- Simmel G., 1988, *Philosophie de l'amour*, Ed. Rivage, Paris. (Réunion d'essais datant de 1892 à 1922 ; postface de G. Lukas).
- Touzeau, D., (2000), « Les dépendances de quoi parle-t-on » in : Regard sur les dépendances : La santé de l'homme n° 347, organiser par Danielle Vasseur, pp. 16-18.
- Weis, J., 1985, *Arraché au trottoir, Le drame de la prostitution masculine*, éd. Garancière, Paris.

Welzer-Lang, D., Barbosa, O., Mathieu, L., 1994, *Prostitution : les uns, les unes et les autres*, Métailié, Paris.

Welzer-lang, D., Schutz Samsom, M., 1999, « Santé Communautaire et Prostitution : essai critique sur la parité », Dragon Lune, Lyon.

Zinberg, N., 1984, *Drug, Set and Setting : the Basis for Controlled Intoxicant Use*, Yale University Press, N. Haven.

OFDT

Observatoire français des drogues et des toxicomanies

3 avenue du Stade de France

93218 Saint-Denis La Plaine Cedex

Tél. : 33 (0)1 41 62 77 16

Fax : 33 (0)1 41 62 77 00

courrier électronique : ofdt@ofdt.fr

www.ofdt.fr

Citation recommandée

DA SILVA (L.), EVANGELISTA (L.), *La consommation de drogues dans le milieu de la prostitution masculine*, Saint-Denis, OFDT, 2004, 147 p.

Ce rapport relatif à l'usage de drogues chez les prostitués masculins a été réalisé dans le cadre des investigations spécifiques du dispositif TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues) de l'OFDT (Observatoire français des drogues et des toxicomanies). Celles-ci sont destinées à apporter des connaissances portant sur des pratiques et des populations, relevant du champ de l'usage de drogues, encore peu ou mal connues.

Ce travail vient donc apporter des éléments d'information sur les modalités de consommation de produits licites et licites au sein du milieu de la prostitution masculine (garçons et transgenres). L'étude a été réalisée entre février et décembre 2002, à Marseille et à Paris, auprès de 128 garçons et 124 transgenres à partir d'un certain nombre d'entretiens approfondis et surtout de questionnaires portant sur les caractéristiques sociodémographiques, sanitaires des personnes enquêtées ainsi que sur les modalités pratiques de leurs activités et leurs consommations de produits psychoactifs.